This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Mol 714.2

MOLIÈRE COLLECTION

Harvard College Library

FROM THE LIBRARY OF

FERDINAND BÔCHER, A.M.

INSTRUCTOR IN FRENCH, 1861–1865

PROFESSOR OF MODERN LANGUAGES, 1870–1902

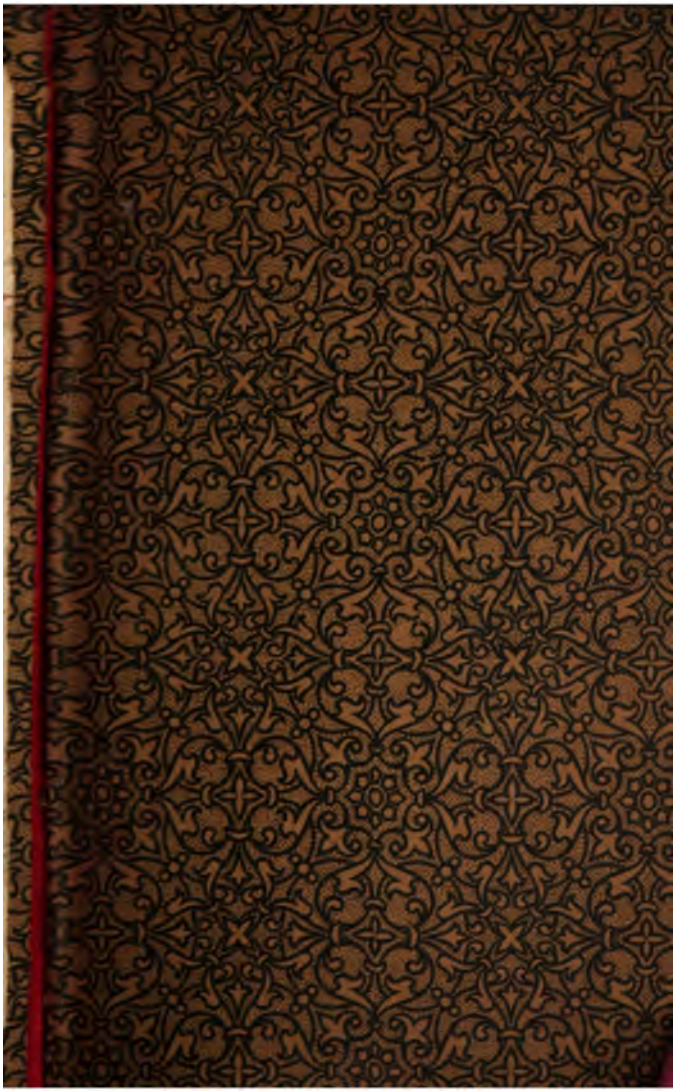
GIFT OF

JAMES HAZEN HYDE

OF NEW YORK

(Class of 1898)

Received April 17, 1903



MOLIÈRE

SON THÉATRE ET SON MÉNAGE

IB

EUGÈNE NOEL

MOLIÈRE

SON THÉATRE ET SON MÉNAGE.

TROISIÈME ÉDITION

Ornée d'un portrait gravé à l'eau-forte
par A. ESNAULT.

PARIS
A. H. BÉCUS, IMPRIMEUR-LIBRAIRE
RUE MABILLON, 16
1880

Mol 714.2

Harvard College Library
From the Library of
Ferdinand Bôcher
Gift of Julian L. Hyde
April 17, 1913

MOLIÈRE

SON THÉATRE ET SON MÉNAGE

I

En 1852, lorsque parut la première édition, très incomplète encore, de cet Essai sur Molière, on y lisait dans une courte *préface* :

« Le faux dévot serait plein d'espérances ! Mais, depuis trois siècles, la France l'a trop de fois affligé... Le XVI^e^ siècle (Rabelais) le voue au ridicule, le XVIII^e^ (Voltaire) lui arrache ses dernières victimes... Molière, entre les deux, lui trouve son vrai nom : *Tartuffe !*

« Molière, âme vraiment loyale, ne put

s'accoutumer au faux personnage qu'il voyait en tous lieux se répandre. Hypocrisie de langage (dans *les Précieuses*), hypocrisie d'éducation (dans *l'École des Femmes*), hypocrisie d'amour (dans *Don Juan*), hypocrisie religieuse (dans *Tartuffe*), il le poursuivit partout avec une verve qui ne fit que s'accroître jusqu'à la mort. Son indignation fut au comble lorsqu'il vit l'*Imposteur* s'impatroniser au foyer domestique : pour le chasser, il devint plus puissant que le roi, et obtint une autorisation qui devait paraître impossible.

« La gloire de Molière, c'est d'avoir fait *Tartuffe*. Avec ses autres pièces, son nom serait resté celui d'un grand artiste ; mais, par *Tartuffe*, il est devenu celui d'un grand homme.

« Il y aurait, sur le Tartuffe de Molière et sur le Tartuffe éternel de l'histoire, à disserter utilement ; je ne l'ai pas fait. J'ai raconté sans observations, sans réflexions, la vie domestique de Molière, ses troubles et ses souffrances ; mais de quelle manière le grand écrivain dramatique fut préparé en lui par les influences lointaines du Théâtre Antique et du Théâtre Espagnol,

comment ce drame de *Tartuffe* devait naître au XVII^e^ siècle dans l'âme de Molière ; comment il mit fin aux ténèbres du moyen âge ; comment, après Rabelais, il prépara le siècle de Voltaire. Voilà ce qu'il eût fallu dire. »

Pour qu'une telle protestation contre l'hypocrisie fût devenue nécessaire, il fallait que l'hypocrisie fût devenue inquiétante par ses développements.

Le XVII^e^ siècle fut, en effet, le siècle le plus hypocrite qu'ait eu notre histoire.

Réaction terrible contre la Renaissance et contre la Réforme qui avaient éclaté au siècle précédent, il fut un temps essentiellement faux. Bien sentir et flétrir cette fausseté devait être la tâche d'un esprit ferme et droit.

On s'est souvent demandé quelle avait pu être la pensée philosophique de Molière. Celui qui sut si bien faire agir et parler tant de personnages divers n'a que très peu parlé pour son propre compte. Quel put bien être son sentiment intime des choses de ce monde ? Peut-être qu'en consultant le cercle de ses relations, en se rendant compte de ce que furent ses amis, en

les interrogeant sur le grand comique et sur eux-mêmes, nous pourrons nous en faire une idée. On sait le proverbe : « Dis-moi qui tu hantes... » Voyons donc quels furent les amis de Molière. C'est un point capital. Il ne s'agit pas de montrer que Molière, dans ses relations d'amitié, fut le plus excellent des hommes ; cela, tout le monde le sait. Tout le monde sait que chez lui la bonté fut égale au génie. On ne redira donc pas ici sa cordialité, sa générosité, les secours de tous genres, le bon accueil, les judicieux conseils qu'en toute circonstance reçurent de lui ses amis. Il s'est fait sur tout cela de véritables légendes, et ces légendes nous expliquent la vénération que les familiers de Molière eurent pour sa mémoire. Louis XIV, demandant un jour à Boileau quel avait été le plus grand homme de son siècle, le célèbre satirique, sans aucune hésitation, répondit : C'est Molière. Cette vénération fut partagée par ses camarades eux-mêmes, et, depuis Lagrange, qui fut le premier de ses comédiens, qui passa avec lui toute sa vie, qui publia la première édition de ses œuvres complètes, elle s'est transmise sans inter-

ruption parmi les acteurs de la Comédie-Française.

L'un des plus célèbres, il y a cinquante ans, Batiste aîné, discutant avec un de ses camarades, tout à coup s'écria : « Crois-tu que Molière n'était qu'un homme ? »

Depuis cette époque, les travaux, les recherches et les découvertes dont Molière a été l'objet sont venues de plus en plus confirmer ce qu'on savait sur cette âme si fière et si tendre.

Jules Levallois nous a montré Molière payant au vieux Corneille 2,000 livres pour sa tragédie de *Tite et Bérénice*. 2,000 livres pour une tragédie, même très bonne, était alors une somme considérable. Or, *Tite et Bérénice* ne pouvait avoir et n'eut aucun succès.

Mais ce n'est point de ce côté qu'ici nous envisagerons Molière.

Ce sont ses rapports intellectuels avec ses amis qui vont nous occuper. Quelle influence son entourage put-il avoir sur la disposition de son esprit ? Molière n'a parlé en son propre nom au public que dans de courtes préfaces ; partout ailleurs il fait parler des personnages imaginaires ;

EUGÈ[illegible]

MOLIÈRE

[illegible] THÉ[illegible] MÉLANGE[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] IMPRIMEUR-LIBRAIRE

[illegible]

philosophiques et sociologiques. Il nous montre le grand comique « exerçant son irrésistible critique avec le plus heureux sentiment de l'ensemble de la situation sociale... »

Mais d'où était venue au puissant artiste cette sûreté de jugement, cette justesse de coup d'œil, cette appréciation si parfaite des choses, des hommes et des circonstances ?

Affaire de génie, suivant les uns, de bon sens et d'intuition, suivant les autres. Mais qu'est-ce que génie, qu'est-ce que bon sens et instinct ? Cela descend-il d'en haut, spontanément, comme la grâce, dans une cervelle humaine ? Non, car le génie est moins un don qu'une conquête. La science, la recherche patiente et l'étude, voilà, pour les grands maîtres, la vraie source de l'inspiration. Sans doute ils ont reçu de ce que, volontiers, j'appellerais leurs circonstances antérieures, des facultés heureuses ; mais ces facultés natives ne sont pas tout ; d'elles-mêmes, sans la culture et le travail, elles se fussent éteintes, comme s'éteignent en nous, faute d'exercice, tant d'autres facultés héréditaires.

J'indiquerai donc ici quelques points de la vie de Molière que ses commentateurs paraissent n'avoir pas même soupçonnés, bien que, pour les apercevoir, ils n'eussent eu qu'à regarder autour d'eux, ou plutôt autour de Molière. Mais il est si facile de tout expliquer par un miracle du génie, par la grâce d'en haut, si facile également de ne trouver pour nos esprits modernes nulle autre source que l'antiquité ou le moyen âge ! A-t-on cité pour Molière, Aristophane, Plaute, Térence et quelques fabliaux, quelques vieux contes ? Tout est dit.

Mais n'oublions pas que tous les siècles se relient entre eux par une chaîne ininterrompue, et nous comprendrons que tout naturellement, au moins par quelques hommes, le dix-septième continua le seizième, mais aussi rappelons-nous que le seizième vit naître une littérature hardie, qui, par une révolution prodigieuse, passa presque entièrement de l'esprit théologique à l'esprit scientifique. La métaphysique avait encore un reste d'influence ; mais elle commençait d'être livrée au rire.

Rabelais est aujourd'hui le représentant

le plus illustre de cette révolution littéraire. On a vu qu'en son temps il faisait partie de ce petit groupe d'hommes adonnés, non pas seulement à la renaissance des lettres antiques, mais à l'étude toute nouvelle des sciences de la nature : Vésale, Rondelet, Budé, les frères Du Bellay, Jean Bouchet, Bérquin, Dolet, en faisaient partie, sous le nom de Pantagruélistes. Ils ouvraient à l'esprit humain la voie la plus large et la plus lumineuse où jamais il lui eût été donné de marcher.

On sait ce qui arriva, on sait l'explosion de rage du vieux monde... la mêlée fut terrible : batailles, bûchers, massacres, séditions, ruines, misères, anéantissement.

Sous Louis XIV, il n'est plus question de science qu'à voix basse. Descartes se cache aux plus lointains faubourgs, et même est obligé de fuir en Hollande et en Suède.

L'ancien groupe des libres chercheurs, néanmoins, avait ses survivants... Guillaume Budé, l'ami de Rabelais, Guillaume Budé, qui avait créé le Collège de France, c'est-à-dire l'asile de la libre pensée, Guillaume Budé eut un arrière-neveu qui,

aux premiers temps du règne de Louis XIV, se montra le véritable héritier des sentiments et des goûts de son oncle. Eh bien! ce neveu, qui fut à son tour le maître de Molière, c'était Pierre Gassendi; et Pierre Gassendi dans le temps même où il faisait l'éducation philosophique de Molière, était en correspondance avec Galilée. Lui-même, il découvrait cinq satellites de Jupiter, et instituait de curieuses expériences sur la lumière. C'est sous sa direction et avec ses conseils, on le verra, que Molière, pour premier essai poétique, traduisait, en vers, le poème de *Lucrèce*. Mais, en même temps que Gassendi contribuait à former Molière, il avait pour disciples encore : Bernier, Hesnault, Cyrano de Bergerac et Chapelle. Si tous ces hommes sont devenus célèbres, ce n'est pas seulement par l'influence personnelle du maître, c'est encore, et c'est surtout par l'influence de sa doctrine. Il introduisit dans l'étude la raison, l'observation, l'expérience; et ce n'était pas alors une petite innovation. Bernier, Hesnault, Cyrano, Chapelle, furent les amis de Molière jusqu'à la mort; mais ils ne

furent pas ses seuls amis : il faut leur adjoindre, dans l'intimité du poète, deux autres hommes très célèbres en leur temps et d'une grande valeur philosophique et scientifique : Lamothe le Vayer et le physicien Rohault.

Quelques indications rapides sur chacun de ces hommes pourront donner une idée de l'entourage de Molière et tout particulièrement de son entourage philosophique.

Ces gens-là faisaient peu de bruit, redoutaient l'éclat, évitaient de trop attirer l'attention. Leur pensée n'en était que plus indépendante et plus ferme, et nul d'entre eux ne négligea de la propager ; mais ils y mirent la sagesse, la prudence, la circonspection. Ils voulurent même, si nous en exceptons Chapelle, lui donner pour principal relief, l'ascendant d'une vie exemplaire. Gassendi et Descartes, malgré leur désaccord, furent plus ou moins à tous leurs maîtres et leurs modèles, et ces modèles étaient, quant aux mœurs, de vrais saints.

Mais sait-on assez dans quelles voies marchaient ces penseurs? Sait-on quels

précurseurs ils ont été des philosophes du XVIIIe et du XIXe siècle ?

Commençons par Bernier, le voyageur intrépide et l'un de nos historiens les plus judicieux dans son histoire de l'empereur Aureng Zeb. Cette histoire, écrite par Bernier, sur les lieux mêmes, est suivie de la « Description des états du Grand-Mogol », récit plein d'intérêt et de verve de son voyage et de son séjour dans ces régions où il fut quelque temps l'ami et le confident du terrible et fastueux Aureng Zeb.

Ces récits circulaient manuscrits, aussitôt leur arrivée en France, car c'est de Dehli, c'est de Lahore et du fond de la Perse qu'il les adressait à Colbert, à Lamothe le Vayer, à Chapelle, etc. Vous pensez si le désir était vif en ce temps-là de connaître des récits de voyage venus de si loin. Tout cela de 1663 à 1668. Molière, bien entendu, ne fut pas le moins empressé à lire cette correspondance de son ancien camarade. La Fontaine en raffolait.

Il faut voir si Bernier dans ces lettres s'en donnait à cœur joie sur les pompes

9

religieuses et civiles dont il était témoin à la cour du Mogol.

N'est-il pas remarquable, quoiqu'on ne l'ait jamais remarqué, que celles de ces lettres où il décrivait avec le plus de détail et d'entrain ces cérémonies orientales ne précéda que de très peu de temps *le Bourgeois gentilhomme*, où Molière introduisit, comme ballet, la réception du Mamamouchi ?

Tout le monde se rappelle la cérémonie burlesque :

Voler far un paladina
De Giourdina, de Giourdina,
Nous allons faire paladin
Monsieur Jourdain, monsieur Jourdain.

Ce dut être pour le camarade Bernier une heureuse surprise, lorsqu'au retour de ses voyages il put voir que Molière avait ainsi mis en scène ses propres récits des cérémonies orientales.

Ce n'est donc, vous le voyez, ni aux Romains, ni aux Grecs, ni même au moyen âge que Molière emprunta cette idée du *Mamamouchi*.

Il n'eut besoin d'aller la chercher si

loin, car, tout près de lui, dans son entourage immédiat, elle s'offrit d'elle-même.

Quelques mots seulement sur un autre ami de Molière, sur le physicien Rohault. Son œuvre principale est un gros volume in-4°, intitulé *Traité de Physique*, dont la première édition parut en 1671.

Ce livre est dédié à *Son Altesse Monseigneur le duc de Guise.* On sait ce qu'est ordinairement une dédicace; néanmoins, ne passons pas celle-ci sans la lire. Nous y verrons tout de suite à quel homme nous avons affaire, je n'en veux pourtant citer qu'une seule phrase.

Après avoir rappelé à Monseigneur que ses ancêtres ont défendu « les vérités de la foi » et qu'ils ont maintenu également « aux dépens de leur sang les vérités politiques, » c'est-à-dire « les lois fondamentales de l'État, » il ajoute :

« Il était réservé à Votre Altesse d'être encore le protecteur des vérités de nature. »

Passons à la préface :

« Le temps, dit-il, est favorable à certaines choses, dont il avance toujours la

perfection, comme il est nuisible à d'autres, qu'il dépouille... »

N'est-ce pas l'indication parfaite de la loi du progrès scientifique et de la décadence théologique et métaphysique, car le temps, qui avance toujours la première, ne va-t-il pas dépouillant sans cesse les deux autres? C'est ce que sut très bien voir et très bien enseigner Jacques Rohault dans son livre, qui eut coup sur coup huit ou neuf éditions.

Cependant, dit-il, en ce qui concerne la physique (et l'on entendait alors par *physique* toute la science de la nature), plusieurs causes ont contribué à en ralentir le développement.

La première, c'est qu'on s'en remet trop aveuglément aux décisions des anciens.

« La seconde chose qui empêche le progrès de la physique, est qu'on la traite trop métaphysiquement. »

Jacques Rohault, en proscrivant des sciences de la nature la métaphysique, n'en proscrit pas le raisonnement, mais il veut qu'on y introduise surtout l'expérience.

« Je voudrais, dit-il ensuite, qu'on re-

cherchât soigneusement ce qui peut déterminer la matière à un tel effet plutôt qu'à un autre, sans s'accoutumer à dire en général que cet effet est produit par une qualité. Car, de cette coutume, vient celle de se payer de mots, comme si c'étaient des raisons. »

Ici vient une page publiée, ne l'oubliez pas, en 1671, qui, reprise par Molière, en 1673, deviendra l'un des passages les plus amusants de la réception du médecin dans *le Malade imaginaire* :

Cur opium facit dormire?
Quia est in eo
Virtus dormitiva
Cujus est natura
Sensus assoupire.

— *Bene, bene respondere!* s'écrie toute la Faculté.

On devine si Rohault riait avec tout le public, en voyant ses propres pensées ainsi mises en action par Molière dans la réception de son médecin.

Quant à nous, nous devons nous en tenir à cette observation, c'est que cette fois encore Molière n'emprunte rien à la littérature ancienne.

Le lecteur est maintenant en mesure de le comprendre, la science, la science récemment agrandie par Descartes, par Gassendi, et propagée par Rohault, a illuminé seule la raison de Molière; car, ancien élève de Gassendi, collègue et ami de Rohault et de Bernier, il ne fut jamais ni indifférent, ni étranger à aucune des grandes questions qui préoccupaient ces intrépides investigateurs des « vérités de la nature. »

Les citations qui précèdent suffiront, je pense, à donner une idée des tendances philosophiques de Rohault; je dois cependant ajouter que le *Traité de Physique*, qui eut en son temps, je l'ai dit, un grand nombre d'éditions, était divisé en quatre parties.

La première traite de la matière en général, de ses propriétés et des lois de l'équilibre et du mouvement.

La seconde est réservée à l'astronomie.

La troisième à la météorologie.

La quatrième enfin a pour objet les phénomènes de la vie.

Rohault, en outre, veut que les mathématiques servent de base à toute éducation rationnelle.

Mais écoutez encore ces quelques lignes, à propos de ceux qui transforment en qualités inhérentes aux objets extérieurs les sensations que ces objets leur font éprouver à eux-mêmes :

« Ils rapportent des écoles, dit-il, l'habitude qu'ils y ont portée, qui est d'attribuer leurs sensations aux objets qui les causent en eux, et de considérer ces mêmes sensations comme des qualités qui sont en ces objets... »

N'oublions pas que le livre se terminait par un exposé très net de la théorie de Harvey sur la circulation du sang. Il n'est donc pas étonnant, après cela, que Molière, dans *le Malade imaginaire*, n'ait pas hésité à se prononcer sur cette question que, grâce à Rohault, il connaissait parfaitement, et ce n'est point du tout par intuition ni instinct qu'il se rit avec tant de justesse des anticirculateurs.

M. Diafoirus fait en ces termes l'éloge de son fils, Thomas Diafoirus.

« ..... Il est ferme dans la dispute, fort comme un Turc sur ses principes, ne démord jamais de son opinion, et poursuit un raisonnement jusque dans les derniers

recoins de la logique. Mais, sur toute chose, ce qui me plaît en lui, et en quoi il suit mon exemple, c'est qu'il s'attache aveuglément aux opinions de nos anciens, et que jamais il n'a voulu comprendre ni écouter les raisons et les expériences des prétendues découvertes de notre siècle, touchant la circulation du sang, et autres opinions de même farine. »

A quoi Thomas Diafoirus lui-même ajoute :

« J'ai, contre les circulateurs, soutenu une thèse qu'avec la permission de monsieur, j'ose présenter à mademoiselle...»

Nous venons de voir ce qui concerne le *Traité de Physique* de Jacques Rohault ; mais on a de lui un autre petit livre, postérieur à la *Physique*, intitulé : *Entretiens sur la Philosophie.*

Dès le début de ces entretiens, il établit hardiment que plusieurs choses « que l'on a découvertes par la nouvelle invention du microscope et du télescope, font que les philosophes d'aujourd'hui *passent de la manière métaphysique de traiter les choses à une manière plus physique.* »

Et bientôt il ajoute :

« Il est certain que la théologie et la philosophie ont des principes différents...»

Mais voici, page 25 de ce petit volume, une opinion que déjà nous avons recueillie dans le *Traité de Physique :*

« La peine où vous êtes ne vient que de l'accoutumance que vous avez de songer plutôt aux mots qu'à leur signification, et de penser *que tout nom substantif* signifie quelque sorte de substance. Ainsi, par exemple, le mot *Puissance* est un de ces mots substantifs. Aussitôt que vous l'entendez, vous vous figurez quelque chose de réel et d'existant, au lieu qu'il ne vous doit faire comprendre qu'une simple vérité qui n'a point d'entité réelle.»

Avant la publication de ses livres, Rohault avait fait, ce qu'on aime tant aujourd'hui, des conférences publiques. Ces conférences eurent un grand succès, mais il dut y renoncer cependant, pour éviter la persécution, car il fut accusé d'enseigner sur la chimie des doctrines opposées au dogme de la *transsubstantiation.*

Après ce coup d'œil sur les travaux du physicien Rohault, une réflexion se présente.

Molière a passé longtemps, et passe encore de nos jours, pour l'ennemi des médecins, mais nous venons de voir que, s'il se moquait des médecins ignorants, il savait très-bien se faire le défenseur de la science sur laquelle repose toute médecine, c'est-à-dire la science de la nature. Les médecins refusaient d'admettre que le sang circulât. Molière se moqua d'eux, et fit bien; mais dans cette lutte, ne l'oubliez pas, il était l'ami des vrais maîtres de la science médicale. M. Purgon, M. Fleurant et M. Diafoirus sortaient quelquefois furieux de son théâtre ; mais Harvey, le grand Harvey, et ses disciples Bernier et Rohault l'eussent applaudi de tout leur cœur.

Parmi les amis de Molière, il y eut encore Lamothe le Vayer, à qui Molière adressa, lorsqu'il perdit son fils, la seule lettre que nous possédions de lui ; il lui adressa cette lettre, vous le savez, en lui envoyant le célèbre sonnet :

Aux larmes, le Vayer, laisse tes yeux ouverts,
Ton deuil est raisonnable, encor qu'il soit extrême ;
Et lorsque pour toujours on perd ce que tu perds,
La sagesse, crois-moi, peut pleurer elle-même.

On se propose à tort cent préceptes divers
Pour pouvoir d'un œil sec voir mourir ce qu'on aime.
L'effort en est barbare aux yeux de l'univers,
Et c'est brutalité plus que vertu suprême.

On sait bien que les pleurs ne ramèneront pas
Ce cher fils que t'enlève un imprévu trépas;
Mais la perte par là n'en est pas moins cruelle.

Ses vertus d'un chacun le faisaient révérer;
Il avait le cœur grand, l'esprit beau, l'âme belle,
Et ce sont des sujets à toujours le pleurer.

« Vous voyez bien, monsieur, que je m'écarte fort du chemin qu'on suit d'ordinaire en pareille rencontre, et que le sonnet que je vous envoie n'est rien moins qu'une consolation. Mais j'ai cru qu'il en fallait user de la sorte avec vous, et que c'est consoler un philosophe que de lui justifier ses larmes et de mettre sa douleur en liberté.

« Si je n'ai pas trouvé d'assez fortes raisons pour affranchir votre tendresse des sévères leçons de la philosophie et pour vous obliger à pleurer sans contrainte, il en faut accuser le peu d'éloquence d'un homme qui ne saurait persuader ce qu'il sait si bien faire. »

Lamothe le Vayer, esprit très indépendant et d'une grande élévation, conservait

cependant, un peu plus que Rohault et Bernier, les anciennes méthodes métaphysiques. Cela tenait à ce que ses études avaient été moins dirigées vers les sciences de la nature, vers *la physique*, comme on disait alors.

Cette préparation lui ayant manqué, il s'en tenait encore au pur rationalisme, bien qu'à son insu pourtant, il dût subir l'influence des découvertes physiques, comme il les subit, en effet, par Descartes et tant d'autres.

Lamothe le Vayer était un jurisconsulte habile, mais un jurisconsulte philosophe, et ce qui peut paraître singulier, c'est que ce hardi penseur, qui publiait, en 1662, ses œuvres en trois volumes in-folio, était et restait conseiller d'État, entouré des respects et de la considération que lui méritait son noble caractère.

Mais rappelons-nous que Gassendi, le maître de Molière, avait été un des membres du clergé les plus honorés, disant régulièrement la messe, ne négligeant aucun des devoirs, ni même aucune des austérités de son ministère.

La réflexion que nous faisions tout à

l'heure touchant les médecins, nous pouvons l'appliquer également aux avocats de Molière. S'il est si fort contre ces barbouilleurs du droit (voyez surtout *Pourceaugnac*), c'est qu'il a derrière lui un véritable maître en droit et en équité, c'est qu'il a reçu les leçons, les conseils, les enseignements de son ami Lamothe le Vayer. D'ailleurs, les bons avocats d'alors ne se fâchaient pas de ses plaisanteries, ils en saisissaient parfaitement la portée, et Patru, soyez-en sûrs, applaudissait Molière.

Parmi les amis de Molière, j'ai parlé des sages et des réguliers, de ceux en qui le caractère est égal à l'intelligence. Mais il y avait les esprits plus mondains, quoique également honnêtes et fermes en leurs amitiés : Cyrano de Bergerac, grand cœur et grand esprit, mal apprécié jusqu'ici, parce qu'à son savoir positif très vaste il mêla trop le fantastique. Mais lisez son *Histoire comique de la Lune*, et vous aurez certainement bien des surprises.

Avec Cyrano, il y aurait à citer également le poète Hesnault, qui s'essayait à traduire Lucrèce avec une grande habileté,

si l'on en juge par les quelques fragments qui en ont été conservés :

Mais regarde plutôt quels crimes odieux
A produits autrefois ce vain culte des dieux.
On maltraite en Aulide une jeune princesse ;
Et qui sont ses bourreaux ? Tous les chefs de la Grèce,
Son père. Mais Diane a soif de ce beau sang ;
Agamemnon le livre et Calchas le répand ;
La belle Iphigénie au temple est amenée
Et d'un voile aussitôt la victime est ornée, [voir,
Tout un grand peuple en pleurs s'empresse pour la
Son père est auprès d'elle, outré de désespoir ;
Un prêtre, auprès de lui, couvre un fer d'une étole ;
A ce spectacle affreux elle perd la parole,
S'agenouille en tremblant, se soumet à son sort ;
Et s'abandonne toute aux horreurs de la mort ;
Il ne lui sert de rien à cette heure fatale,
D'être le premier fruit de la couche royale.
On l'enlève de terre, on la porte à l'autel
Et bien loin d'accomplir un hymen solennel
Au lieu de cet hymen, sous les yeux de son père,
On l'égorge, on l'immole à Diane en colère,
Pour la rendre propice au départ des vaisseaux,
Tant la religion peut enfanter de maux !

Après Hesnault, et même avant Hesnault, il y aurait à citer Chapelle, qui, malgré sa vie légère, n'en fut pas moins pour Molière un ami dévoué, son confident de tous les instants. Or, Chapelle, lui aussi, était poète à ses heures, poète agréable, souvent original, et de plus de mérite qu'on ne lui en attribue générale-

ment. A la mort de Molière, l'indignation du refus de sépulture lui arracha ce cri poétique.

Puisqu'à Paris on dénie
La terre après le trépas
A ceux qui, pendant leur vie,
Ont joué la comédie,
Pourquoi ne jette-t-on pas
Les bigots à la voirie!
Ils sont dans le même cas.

Outre ces amitiés très connues, très avérées, n'est-il pas vraisemblable que Molière eut quelques relations encore avec Saint-Evremond, autre esprit supérieur, trop peu connu aussi? Je ne veux pour témoignage de son mérite littéraire et philosophique que ces paroles de Lamartine (*Correspondance*, t. IV, p. 228), qui ne sera pas suspect de partialité envers cet aimable représentant de la libre pensée :

«...Tu riras de m'entendre citer Ninon, à moi son éternel contempteur, mais c'est que je lis Saint-Evremond et que j'ai trouvé là quelques lettres d'elle pas si mal. Pour Saint-Evremond, je persiste à le trouver charmant, plus naturel et aussi spirituel que Voltaire; *une bonne médaille*

antique à l'effigie de Périclès. Nous n'avons plus de cette race d'homme... »

Un tel milieu, de telles relations, de telles amitiés n'expliquent-elles pas comment Molière eut, selon l'expression d'Auguste Comte, un sentiment si net « de la situation sociale. »

On voit aussi par ce qui précède comment en Molière le dix-septième siècle se relie au seizième et au dix-huitième. Molière et le groupe dont je viens de faire connaître les principaux représentants donnent la main à Rabelais et aux pantagruélistes, en même temps qu'à Voltaire et aux encyclopédistes.

Mais que d'autres choses encore nous sont expliquées par ces amitiés de Molière!

Nous l'avons vu, pour les matières médicales, se renseigner auprès de Rohault ou de Bernier; pour les questions de droit, recevoir les conseils du conseiller d'État Lamothe le Vayer. C'est surtout en lisant Rohault ou Bernier qu'on peut voir tout ce qu'il leur dut. Mais ce qu'il faut réellement admirer, c'est la façon dont le grand poète comique s'approprie les choses. Il en faut donner un exemple :

Un célèbre médecin allemand, Jean Néander, composa sur le tabac un gros livre latin : *Tabacologia, seu tabaci descriptio medico-pharmaceutica*, dont le succès fut tel, que, dès 1628, il était traduit en français et prenait place dans la bibliothèque de tous les médecins. Molière eut certainement quelque connaissance de ce livre, qui dut être mille et mille fois cité dans la discussion qui alors s'engagea sur la fameuse herbe importée par Nicot.

Cette longue apologie commençait ainsi :

« L'axiome qu'Aristote..... »

Eh bien! Molière, au début de *Don-Juan*, faisant faire par Sganarelle l'éloge du tabac, commencera précisément comme Jean Néander :

Quoi que puisse dire Aristote...

Il put trouver d'ailleurs, en parcourant le *Tabacologia*, toutes sortes de choses qui ne purent manquer de le mettre en belle humeur et en verve; aussi ne fit-il

vraiment que le résumer avec la plus grande habileté dans les vingt lignes du rôle de Sganarelle; mais il le résume à sa façon, c'est-à-dire en mettant en saillie surtout l'élément comique renfermé dans cette apologie du tabac :

« Non-seulement il réjouit et purge les cerveaux humains, mais encore il instruit les âmes à la vertu, et l'on apprend avec lui à devenir honnête homme. »

Chacun de ces mots résume un chapitre de la *Tabacologia*, car voilà, en effet, ce que très doctement enseigne Néander; et Molière ne fait que répéter ses dires.

Ces quelques indications, en éclairant d'un jour nouveau plusieurs points jusqu'ici négligés dans la vie de Molière, nous font aussi mieux comprendre le rôle et l'action à la fois discrète et puissante des libres-penseurs de ce temps-là. On essaya de les flétrir du nom de « libertins »; et rien n'était plus dangereux que de s'attirer cette qualification, qui ne sonnait guère mieux aux oreilles orthodoxes que celle de huguenot.

Vous vous rappelez bien ce que Molière

lui-même fait dire par Orgon, dans *Tartuffe*, au libre penseur Cléante :

Mon frère, ce discours sent le libertinage,
Vous en êtes un peu dans votre âme entiché
Et, comme je vous l'ai plus de dix fois prêché,
Vous vous attirerez quelque méchante affaire.
— Voilà de vos pareils le discours ordinaire.
Ils veulent que chacun soit aveugle comme eux,
C'est être libertin que d'avoir de bons yeux.
Et qui n'adore point de vaines simagrées
N'a ni respect, ni foi pour les choses sacrées.
Allez, tous vos discours ne me font point de peur;
Je sais comme je parle, et le Ciel voit mon cœur;
De tous vos façonniers, on n'est point les esclaves,
Etc.

Malgré cette suspicion où l'on tenait alors toute libre pensée, deux grands libertins, Descartes et Gassendi, n'en travaillaient pas moins à la transformation de la pensée humaine, et ils y étaient aidés, on vient de le voir, par tout un groupe de vulgarisateurs habiles et courageux. Les deux grands poètes du temps, Molière et La Fontaine, les suivaient très curieusement dans leurs études. L'auteur du *Misanthrope* et l'auteur des *Fables*, parmi les poètes du temps, s'associèrent seuls à ce mouvement. La Fontaine avait donné surtout grande attention aux découvertes

de la botanique et de l'anatomie. Il savait l'anglais et put lire en leur langue les écrits de Harvey. Et puis, il ne se lassait pas d'entendre Bernier, et jamais ne manquait l'occasion de se trouver avec lui.

Donc, la supériorité incontestable et incontestée de ces deux grands hommes ne vint pas seulement de leur génie, elle leur vint plus encore de ce que, seuls, ils surent s'instruire des *vérités de la nature.*

Nous avons vu Rohaut, dans sa dédicace au duc de Guise, essayer d'amener l'aristocratie à protéger les études scientifiques; de même on verra Molière essayer d'amener le roi à sauver la famille et le royaume des mains de Tartuffe. Ce qui nous paraît aujourd'hui n'avoir été que flatterie, il serait plus juste de n'y voir que de très sages, très loyaux et très hardis conseils.

Oh! la flatterie parle un bien autre style; ce n'est pas à la protection du droit de leurs sujets contre les bigots qu'elle pousse les rois..... Et c'est là pourtant ce que fit Molière dans *Tartuffe :* il fit connaître au tout puissant monarque le véritable ennemi.

Malheureusement la leçon ne profita guère. Louis XIV écouta d'autres conseillers.

Ceux qui ont lu le roman de *Psyché*, publié par La Fontaine en 1669, et mis en opéra presque aussitôt par Molière, Corneille et Lulli, ceux, dis-je, qui ont lu le roman de *Psyché*, savent que La Fontaine le commence en mettant en scène Molière, sous le nom d'Ariste, se promenant et causant à Versailles avec ses amis, parmi lesquels se trouve La Fontaine lui-même, sous le nom de Polyphile.

La Fontaine donc nous apprend que Molière et ses amis « lièrent entre eux une espèce de société que j'appellerais académie, dit-il, si leur nombre eût été plus grand... La première chose qu'ils firent, ce fut de bannir d'entre eux les conversations réglées et tout ce qui sent sa conférence académique. Quand ils se trouvaient ensemble et qu'ils avaient bien parlé de leurs divertissements, si le hasard les faisait tomber sur quelque point de science ou de belles-lettres, ils profitaient de l'occasion ; c'était toutefois sans s'arrêter longtemps à une même matière, voltigeant de

propos en autres, comme des abeilles qui rencontreraient en leur chemin diverses sortes de fleurs. »

Parmi ces amis, il en est un qui, selon La Fontaine, avait un esprit plus sérieux que les autres, c'était Ariste, c'est-à-dire Molière; mais il était, dit-il, « sérieux sans être incommode »; c'était aussi de tous celui qui parlait le moins, mais en revanche celui qui écoutait le plus.

Puisque le roman de *Psyché* nous a fourni l'occasion de dire un mot des rapports d'amitié qui unirent Molière et La Fontaine, profitons-en pour rappeler combien il y eut entre eux de points communs pour le fond même de la pensée et pour la façon de l'exprimer. Seuls, La Fontaine et Molière surent conserver à la langue son génie rustique. La Fontaine avait passé sa vie entière, jusqu'à quarante ans, à Château-Thierry. Molière, élevé dans le vieux Paris de Louis XIII, au quartier le plus populaire (quartier des Halles), devait ensuite passer en province les plus belles années de sa jeunesse; il en avait rapporté cette forme de vers si heureuse et si libre de ses premières comédies, où la

rime est quelquefois si habilement dissimulée :

Or, comme un animal est toujours animal
Et ne sera jamais qu'animal, quand sa vie
Durerait cent mille ans ; ainsi, sans répartie,
La femme est toujours femme et jamais ne sera
Que femme...

Les alexandrins de cette libre allure ne se rencontrent, au temps de Louis XIV, que chez cet autre provincial, La Fontaine. (Voyez surtout comme exemple de liberté d'allure dans l'alexandrin, la fable du *Meunier, son Fils et l'Ane.)* Le vers ne se fit régulier qu'à Paris, sous l'influence de Boileau et Racine.

Mais Molière et La Fontaine, en province, avaient senti l'un et l'autre ce qu'il y avait de richesses dans notre vieille langue; ils voyaient bien qu'à Paris, sous l'influence académique, elle tendait à s'appauvrir; ils tâchèrent de réagir contre cette malheureuse influence, et dans leurs écrits conservèrent à notre langue tout ce qu'ils purent de sa vieille ampleur. Quant à une opinion formulée, on ne l'a guère; mais que de fois entre eux ils durent deviser de cela dans ces entretiens dont La Fontaine,

nous a conservé un si agréable spécimen. Ce qu'ils pouvaient dire de cet étiolement de la langue française, on en peut retrouver trace dans une épître de Chapelle adressée à M^lle^ de Saint-Christophe :

A votre lettre en vieux gaulois,
Faire réponse est difficile,
Tant excellez en ce patois,
Comme en tout autre êtes habile.
On dit ce qu'on veut en ce style,
Et non en notre beau françois
Que messieurs de l'Académie
Ont tant *décharné*, que leurs lois
L'ont fait *du françois de momie*,
Et rendu plus *sec* mille fois
Que la faculté, sans l'anglois,
N'eût rendu par phlébotomie,
Ceux, etc.

Voilà donc qu'ici encore, les amis de Molière nous auront aidé à le mieux comprendre.

Et je ne fais ici qu'indiquer cette étude. Il faut, pour la compléter, que chacun y apporte sa petite part de travail et de révélation.

Mais même en nous en tenant là, nous en avons assez pour comprendre que Molière n'a été si puissant que parce que son art n'était pas un art en l'air porté seule-

ment, comme on dirait aujourd'hui, sur les ailes de la fantaisie, ou bien un art abstrait, métaphysique, idéal, inspiré par un vague amour du beau poétique, etc., etc.

Non, Molière ne trouva sa force qu'en donnant la science pour base à sa poésie. Il fut fort parce qu'il apprit à ne jamais se payer de mots (voyez Rohault et Bernier); il ne vit si clair en toute chose que parce que jamais il ne prit, comme disait Panurge, *des vessies pour des lanternes.*

Pour en revenir au *Traité de Physique* de Jacques Rohault, l'influence de ce livre sur l'esprit de Molière se pourrait constater parfaitement dans *les Femmes savantes* et *le Malade imaginaire*. On sent très bien que le beau livre de son ami Rohault la renouvelé de courage, et qu'il a gagné en hardiesse philosophique.

Lorsqu'il mourut, il méditait une nouvelle comédie, qu'il eût intitulée *l'Homme de Cour*, et qui devait, disait-il, effacer tout ce qu'il avait fait jusque-là, même *Tartuffe*, même *le Misanthrope* et *les Femmes savantes*. Le grand poète se sentait renaître avec cette aurore ou cette aube du véritable esprit philosophique.

Nous venons d'indiquer l'influence qu'eurent sur Molière ses relations d'amitié. Nous avons vu aussi que ses amis, à cause de leurs opinions, vivaient en grande prudence, quelques-uns même (Hesnault, par exemple), presque dans la retraite. Ainsi Hesnault, tout aux douceurs de la solitude, pouvait dire :

Pour être riche et grand, pourquoi vivre en alarmes ?
Pourquoi s'embarrasser et de chevaux et d'armes ?
On est grand sans état, on est riche sans bien.
On n'a qu'à ne rien craindre et ne désirer rien.
C'est là l'empire sûr ; on ne l'ôte à personne,
Et chacun, s'il veut, se le donne.

Pour moi, je mets ma sûreté
Dans une heureuse obscurité,
J'évite en me cachant et la haine et l'envie ;
Je goûte le repos et l'honnête loisir,
Et je passe la vie
Dans l'innocence et le plaisir.

Mais Molière ne pouvait pas éviter la haine et l'envie en se cachant ; il était, de tous les hommes de son temps, le plus en évidence, tous les jours sous les yeux du roi, sous les yeux des princes, des grands et des ministres, et sous les yeux du public. C'est à lui surtout que la prudence était nécessaire ; il en eut, sans doute,

mais il eut surtout pour le protéger sa parfaite bonne foi, sa parfaite loyauté...

Nulle vie n'eut moins de loisirs, et cependant, lorsqu'il avait un jour de liberté à passer à son jardin d'Auteuil, quelle sérénité d'esprit! et quelles fraîches poésies il en rapportait! Descendu des hauteurs théâtrales, comme il est bien alors l'homme des petits vers, à la façon de Hesnault et de Chapelle :

Silence! petits oiseaux;
. . . . . .

D'autres fois, il traduisait Horace :

Quand je plaisais à tes yeux,
J'étais content de ma vie.
Etc.

Voit-on maintenant qu'il y avait là un groupe de libres esprits, très unis d'idées, d'études, de langage? Science, poésie, tendances philosophiques, tout cela leur est commun, autant que le comporte la différence des tempéraments et des situations.

L'originalité de Molière et sa force, c'était de résumer l'esprit, la pensée de

cette société d'amis, commencée sous les auspices de Gassendi, leur premier maître à tous, et qui, lui-même, par l'oncle Budé, se rattachait au grand et glorieux seizième siècle.

Ces hommes étaient, en leur temps, une inappréciable minorité ; mais quelle puissance ils surent se donner ! Ils furent les vrais maîtres du monde, et combien le monde s'en douta peu ! La vraie vie, pourtant, était en ce groupe d'hommes studieux et modestes, dont Molière, dès le collège, eut la bonne fortune de faire partie. Il reçut avec eux la pâture des forts, la science de la nature ; et voilà comment il devint le plus puissant de nos poètes et celui de tous qui, en toute chose, s'est trompé le moins.

Notre conclusion sera donc que, même en poésie, il faut avoir une ferme base. De brillants esprits ont cru qu'il suffit d'errer à l'aventure au gré de son *génie*, au gré de sa *muse*, au gré de sa *fantaisie*. Eh ! ne se désabusera-t-on jamais de ces chimères ? Se préparer par de bonnes études, se pénétrer des « vérités de la nature », comme le voulaient Gassendi,

Bernier, Rohault, comme le voulait Descartes, comme l'ont voulu depuis Voltaire, Diderot, D'Alembert, Buffon, Condorcet, voilà la véritable inspiration. En dehors de cela, il n'y a, pour les mieux doués, que futilités et folies.

Renouons la tradition française, un instant négligée, et tâchons d'en faire non plus seulement la tradition de la France, mais la tradition du monde.

La voie nous est tracée, ne la perdons pas de vue; tous ceux qui l'ont suivie, de Rabelais à Molière, aux encyclopédistes, etc., ont eu pour eux, en effet, l'admiration universelle. Le genre humain tout entier pressentait que son avenir se préparait par ces propagateurs des « vérités de la nature ».

J'ai cité les paroles hardies de Jacques Rohault en 1671 :

« Le temps est favorable à certaines choses dont il avance toujours la perfection, comme il est nuisible à d'autres qu'il dépouille... »

Ah! maintenant parlerai-je des décou-

vertes qu'ont su faire depuis peu dans la vie de Molière messieurs un tel et un tel? Il en est de très curieuses. Ainsi, quelques-uns ont été tout heureux de constater que Molière avait eu chez lui des chaises et des fauteuils pour s'asseoir, des tables pour travailler et manger, des lits pour dormir. Il eut même, fils de tapissier, des ciels et des rideaux à ses lits. D'autres ont découvert et révélé à cinquante lecteurs qu'il eut beaucoup d'habits, très variés d'étoffe et de forme et quelques-uns fort beaux. Chez un comédien, mari d'une comédienne, père adoptif du jeune acteur Baron, et directeur d'une troupe royale, ce fait a paru tout simple à des esprits qui n'ont point l'admiration facile.

Il a été aussi constaté que Molière, un des plus riches particuliers de son temps, eut une très belle et très nombreuse argenterie, dont toutes les pièces portaient pour marque un masque comique. Il eut aussi des tableaux, une bibliothèque, dont on a dans ces derniers temps retrouvé en partie l'inventaire; mais ce qu'on a, je pense, découvert de plus important, c'est l'acte authentique qui constate que Molière, en

1668, trouva moyen, par l'intermédiaire de son ami le physicien Rohault, de prêter à son père, sans que celui-ci s'en doutât, dix mille livres dont il avait besoin. Le père de Molière ne mourut qu'en 1669 (l'année de *Tartuffe*). Mais nous voici en pleine biographie, commençons donc par le commencement.

II

Molière naquit à Paris le 15 janvier 1622. Ses parents, nommés Poquelin, tapissiers de père en fils, l'homme et la femme, habitaient près des Halles, au coin de la rue des Vieilles-Étuves et de la rue Saint-Honoré, une maison ornée de sculptures représentant des singes qui se jetaient des pommes; au-dessus de la porte pendait, pour enseigne, une sorte de tente avec cette inscription : AV PAVILLON DES CINGES.

Le père, très à son aise, mais se voyant huit enfants en bas âge, n'avait point d'autre ambition pour l'aîné, qui devint Molière, que de le voir lui succéder un jour dans sa charge de *Tapissier du Roi*. Il lui fit donc apprendre à lire, à écrire, et le mit, tout enfant, à garder la boutique.

La renommée des Poquelin, pour leurs tapisseries, attirait le beau monde au *Pavillon des cinges*, Messieurs et Dames de la cour, que déjà le petit garçon contemplait en silence.

Élevé au milieu du peuple par le voisinage des Halles, en pleine bourgeoisie par sa famille, il pouvait, parmi tant de brillants acheteurs, observer déjà les manières, l'habit, le langage de ces *marquis* et *précieuses* qu'il voyait arriver dans leurs chaises au magasin de son père.

Malheureusement, à dix ans, il perdit sa mère. Son père, l'année d'ensuite, se remaria. Le pauvre enfant vit donc sa famille non seulement lui manquer, mais devenir en quelque sorte, pour lui, une famille étrangère. Toutefois il lui restait un grand-père maternel qui l'aimait éperdument; aussi ne se quittaient-ils jamais.

Quelquefois le petit Poquelin tombait dans un abattement qui inquiétait bien le grand-père : il aurait voulu lui rendre un peu de la sérénité naturelle à son âge, mais il ne savait comment faire. Comme ce bonhomme aimait la comédie, il essaya, pour le distraire, de le mener souvent au spectacle. Le théâtre le plus en vogue alors était celui de l'Hôtel de Bourgogne; la cour et la ville y couraient applaudir, dans leur nouveauté, les pièces de Corneille.

Outre les pièces de Corneille, outre Bellerose, le premier acteur du temps, le petit Poquelin voyait, à l'Hôtel de Bourgogne, trois comiques célèbres et de talent : Gauthier-Garguille, Gros-Guillaume, Turlupin, trois pauvres garçons qui, précisément, moururent dans ce temps-là d'une manière tragique et touchante : Gros-Guillaume s'étant moqué d'un certain magistrat, fut arrêté et mis dans un cachot; le saisissement qu'il en eut lui causa la mort, et la douleur que Gauthier-Garguille et Turlupin en ressentirent, les emporta aussi dans la même semaine. Molière avait douze ans lorsqu'il vit disparaître ainsi ses trois acteurs favoris.

Cependant de nouveaux enfants naissaient du second mariage, et le petit Poquelin devenait de plus en plus triste et rêveur.

Rentrant un jour de la comédie, il ne put résister au désir de tout expliquer à son père ; il lui confessa en tremblant (heureusement le grand-père était là), qu'il lui était impossible de s'accoutumer à sa profession, et qu'il désirait qu'on le fît étudier. Le grand-père ayant pris la parole à son tour, le père fut obligé de se rendre, et il consentit, après quelques explications, à l'envoyer comme externe au collège des Jésuites.

Mais, au fond, que demandait l'enfant ? C'était de fuir cette sombre boutique, cette marâtre (qui, dans son souvenir, deviendra plus tard l'épouvantable *Béline* du *Malade imaginaire*) ?

D'ailleurs il venait d'atteindre ses quatorze ans, et, dans son désir de s'instruire, il y avait bien sans doute quelque vague instinct poétique.

Le théâtre de plus en plus l'attirait ; et comment n'en eût-il pas été ainsi, alors qu'au théâtre les hommes lui apparais-

saient dans un si noble idéal par les pièces de M. Corneille, par *Rodrigue* et *Chimène*, en même temps que dans une réalité si touchante par l'aventure de ces deux comédiens morts ensemble de la mort d'un ami?

III

Poquelin de courage, allant et revenant tous les jours du *Pavillon des cinges* au collège, ayant à la fois pour l'instruire son grand-père, les rues, les Halles et ses régents, le petit Poquelin fit des progrès si rapides, qu'en cinq années il acheva ses humanités et sa philosophie. Il eut pour condisciples et amis Chapelle, Bernier, Hesnault, le jeune prince de Conti, qui fut son premier protecteur, et Cyrano de Bergerac. Mais son plus grand bonheur au collège fut de recevoir, avec Chapelle et Bernier, les leçons particulières de l'il-

lustre M. Gassendi. M. Gassendi, outre sa science, outre les charmes de son esprit et de son caractère, avait encore, pour augmenter son autorité sur ses jeunes élèves, je l'ai dit déjà, d'être en relations avec les plus savants hommes de l'Europe. On parlait de sa correspondance avec Galilée qui, précisément dans ce temps-là, était persécuté pour avoir dit que la terre tournait. M. Gassendi, de son côté, s'illustrait par ses découvertes astronomiques, proclamait l'existence du vide et osait défendre, contre les médecins et les théologiens, le système de Harvey sur la circulation du sang.

Gassendi, on l'a vu, était petit-neveu de Guillaume Budé; et Guillaume Budé avait été l'ami de Marot, de Bonaventure Despériers, de Louis Berquin, de Tiraqueau, des frères Du Bellay et de François Rabelais. Budé avait été ambassadeur de François Ier auprès du pape Léon X; et, par tradition de famille, Gassendi savait, sur tous ces hommes, des anecdotes qu'il racontait à ravir. La mémoire de l'oncle Budé lui était restée si chère, qu'il voulut être enterré près de lui. Gassendi sem-

blait, en effet, avoir hérité de l'esprit de libre causerie et de libre recherche qui avait animé les grands esprits du siècle précédent. Ame douce et candide, il n'en avait pas moins en lui les pressentiments de Voltaire. « O l'heureux temps, écrivait-il à ses amis, où nous nous moquions de la comédie que joue le monde entier, où nous philosophions ensemble, où nous avions le plaisir de dire souvent : nous sommes seuls, nous pouvons, sans craindre les envieux, nous appliquer sérieusement à la recherche de la vérité !... » Mais Gassendi ne voulut pas troubler le monde avant l'heure, et il écrivit en latin.

Tout attentif aux leçons d'un tel maître, si le jeune Poquelin traduisit en vers sous ses yeux, comme j'ai dit déjà, le poème de Lucrèce, il ne faut pas oublier que dès cette époque, au milieu de ses occupations sérieuses, il composait avec Cyrano de Bergerac des comédies qu'ils lisaient et jouaient ensemble dans les récréations.

Chapelle, Bernier, Hesnault et probablement aussi le prince de Conti avaient leur rôle dans ces pièces, ce qui ne laissa

pas, je crois, que de leur attirer quelques désagréments.

Cyrano, un peu plus âgé que ses condisciples (né en 1620, deux ans avant Molière), sortait du collège de Beauvais, dirigé par un certain Grangier, sur le compte duquel ses récits ne pouvaient tarir. Chaque jour Cyrano rappelait quelque nouvelle ânerie de ce personnage. On s'en donnait à cœur joie, tant et si bien qu'on résolut d'en faire une comédie qu'on jouerait entre soi. Cyrano et Molière se mirent en besogne et firent *le Pédant joué*.

Les critiques habiles croient pouvoir distinguer, dans les cinq actes du *Pédant joué*, la part de Molière.

Cyrano fit le premier, le troisième, le quatrième et le cinquième acte ; suivant eux, Molière écrivit le deuxième. Dans ce deuxième acte apparaît le paysan Matthieu Gareau, plein de proverbes, comme Sancho.

Cyrano, pour bien observer, avait trop de fougue dans l'âme ; et, de même, pour faire parler à la fois plusieurs personnages, il tenait trop à s'exprimer lui-même ; il

n'avait pas pour cela dans l'esprit assez de flexibilité. Doué d'une sorte de pressentiment dans les sciences, sa philosophie se laissait trop dominer par une imagination impatiente et déréglée. Les personnages qu'il met en scène dans *le Pédant joué* sont presque tous hors de sens. Voici, entre autres, les folies qu'à l'exemple de certains auteurs espagnols, imités plus d'une fois en France, il met dans la bouche de Châteaufort (le capitan) :

« Je suis le fils du Tonnerre, le frère aîné de la Foudre, le cousin de l'Éclair, l'oncle du Tintamarre... »

Mais écoutez le paysan Matthieu Gareau, au deuxième acte, si différent du reste de la pièce. Il raconte, à la manière de Tabarin ou de Gros-Guillaume, son voyage en Turquie avec M. de Marsilly :

« O donc, je voyagîmes vers l'Or riant sur la Mardi terre année.

CHATEAUFORT.

« Tu veux dire vers l'Orient sur la Méditerranée.

GAREAU.

« Eh bien, je me reprends, un var se re-

prend bien. Mais guian si vous pensiais que je devièmes entendre tous ces tintamarres-là comme vous autres latiniseurs, dam! nanain. Et vous, comme guiebe déharnachez-vous votre philophie? J'arrivîmes itou aux deux trois de Gilles le Bâtard, dans la Transvylanie, en Bethlian de Galilène, en Harico, et pis au pays... au pays... du Beurre.

CHATEAUNEUF.

Que diantre veux-tu dire, au pays du Beurre?

GAREAU.

« Oui, au pays du Beurre. Tanquia que c'est un pays qui est mou comme beurre, et où les gens sont durs comme la piarre. Ah! c'est la Graisse. Eh bian, les gens n'y sont-ils pas bian durs, pisque ce sont des Gréts? Et pis après cela je nous en allîmes, révérence parlé, en un pays si loin, si loin! je pense que mon maître appelait cela le pays des Bassins, où le monde est noir comme des Antechrists. Ardé, je crois fixiblement que je n'eussièmes pas encore cheminé deux glieues, que j'eussièmes trové le Paradis et l'Enfar. Mais, tenez,

tout ce qui me semblit de pus biau à voir, c'est ces petits Sarrasins d'Italise; cette petite graine n'est pas pus grande que savéquoi, et ils savont déjà parler italian. »

Enfin, les voilà parvenus : « Tout au bout du monde, dans la Turquie... Quelle vilanie ! tous ces Turcs-là sont tretous huguenots comme des chiens. »

Mais M. de Marsilly leur faisait de beaux sermons.

CHATEAUFORT.

« Ton maître savait donc l'idiome turc?

GAREAU.

« Eh ! vraiment oui, oul savet tous ces gérômes-là; les avet-il pas vus dans le latin? Son frère itou étet bian savant, mais oul n'étet pas encore si savant... oul n'avet appris le latin qu'en français. »

Ecoutez encore cette scène :

CHATEAUFORT.

« Où vas-tu, bonhomme ?

GAREAU.

« Tout devant moi.

CHATEAUFORT.

« Mais je te demande où va le chemin que tu suis.

GAREAU.

« Il ne va pas, il ne bouge.

CHATEAUFORT.

« Pauvre rustre !... Ce n'est pas cela que je veux savoir... Je te demande si tu as encore bien du chemin à faire aujourd'hui.

GAREAU.

« Nani da ! je le trouverai tout fait. »

Il faut citer encore ce raisonnement par lequel Gareau prétend établir qu'il a droit à la *sussion* (succession) de Nicolas Girard, « le père de ce petit Louis Girard qui étet si sémillant. »

« Ne vous sauriaz-vous recorder ? C'est ly qui s'allit neyer à la grand'mare. O bian, son père est mort, et si je l'avons conduit en tarre, s'il a plu à Guieu, sans reproche, comme dit l'autre. Ce pauvre guiebe étet allé dénicher des pies sur l'orme de la commère Massée. Dame ! comme il étet au

copiau, le vl'à, bredi breda, qui commence à griller tout avau les branches et cheit une grande escousse, pouf! à la renvarse. Guieu bénit la crésquiauté! je crois que le cœur li escarbouillit dans le ventre, car oul ne sonit jamais mot, ne grouillit, sinon qu'il grimonit en trépassant. Guiebe set de la pie et des piaux! O donc, là ly étet mon compère, et sa femme ma commère. Or ma commère, pisque commère il y a, auparavant que d'avoir épousé mon compère, avet épousé en premières noces le cousin de la bru de Piarre Ollvier, qui touchet de bian près à Jean Hesnault, de par le gendre du biau-frère de son onque. Or cely-ci, retenez bian, avet eu des enfants de Jacqueline Brunet qui mourirent sans enfants; mais il se trouve que le neveu de Denis Gauchet avet tout baillé à sa femme par contrat de mariage, à celle fin de frustiser les hériquiers de Thomas Plancon qui devaient y rentrer, pisque sa mère grand n'avet rian laissé aux mineux de Denis Vanel l'aîné. Or il se trouve que je sommes parents en queuque magnière de la veuve de Denis Vanel le jeune, et par conséquent ne devons-je pas avoir la sussion de Ni-

colas Girard?... C'est une petite sussion, qui est vraiment bian grande da..... »

Mais Châteauneuf déclare qu'il ne voit vraiment goutte en l'affaire.

GAREAU.

« Oh! Monsieur, je m'en vas voûs l'éclaircir, aussi finement claire que la voix des enfants de chœur de notre village. Acoutez donc. Il faut que vous sachiais que la veuve de Denis Vanel le jeune, dont je sommes parent en queuque magnière, étet fille du second lit de Georges Marquiau, le biau-frère de la sœur du neveu de Piarre Brunet, dont j'avons tantôt fait mention. Or, il est bian à clair que si le cousin de la bru Piarre Olivier, qui touchet de bian près à Jean Hesnault, de par le gendre du biau-frère de son onque, étet père des enfants de Jacquelaine Brunet, trépassés sans enfants, et qu'après tout ce tintamarre-là on n'avet rian laissé aux mineux de Louis Vanel le jeune, j'y devons rentrer, n'est-ce pas? »

Ce *n'est-ce pas* est un coup de maître... Et voilà comment Molière, encore au collège à dix-huit ans, s'essayait par amuse-

ment dans ce grand art où bientôt il dépassera tous les maîtres, et où déjà il se montre si supérieur au camarade Cyrano. Car Cyrano, quoiqu'il eût alors vingt ans, était loin de cette franchise et de cette plénitude de style qu'il n'eut, du reste, jamais. Il aura plus tard des traits de génie; il n'a encore que la plaisanterie; il n'a que le *mot*, comme on dirait aujourd'hui, celui-ci, entre autres, au premier acte :

« La première objection que je fais (à votre mariage avec ma fille), c'est que vous êtes Normand : Normandie, c'est-à-dire venu du Nord pour mendier. »

IV

POQUELIN sortit des Jésuites à dix-neuf ans. Son grand-père était mort il y avait trois ans déjà; son père se trouvant infirme, il fut obligé d'exercer pendant quelque temps sa charge de *tapissier-valet de cham-*

bre du roi, et d'accompagner Louis XIII à Narbonne. Dans ce voyage, au milieu d'un monde de courtisans, il avait l'honneur d'aider, quelquefois, à préparer le lit de Sa Majesté. Quelle comédie! quel champ d'observations! Mais, quoique jeune, il était déjà moins attentif aux choses du dehors, souvent trompeuses, qu'à celles qui se pouvaient passer ou fond des cœurs.

Après ce voyage, qui dura près d'un an, la plupart des biographes laissent une lacune de trois années, durant lesquelles, suivant quelques-uns, le jeune Poquelin serait allé faire son droit à Orléans.

Mais cette hypothèse a été dans ces derniers temps anéantie, grâce aux recherches de l'archiviste rouennais M. E. Gosselin. Il résulte, en effet, d'un acte authentique découvert par M. E. Gosselin, que Molière, dès l'année 1643, c'est-à-dire à l'âge de vingt et un ans, faisait partie d'une troupe dramatique qui avait pris d'abord le titre de « les Enfants de famille »; mais au moment où nous y trouvons Molière, elle venait de changer ce nom contre celui de « l'Illustre Théâtre ». Le directeur de la troupe s'appelait Denis Beys, et Mo-

lière avait là pour compagnons Germain Clérin, Joseph Béjart, Nicolas Bonenfant, Georges Pinel, Madeleine Béjart, Madeleine Malingre, Catherine des Urleis, Geneviève Béjart et Catherine Bourgeois. « Tous associés pour faire la comédie sous le titre de *l'Illustre Théâtre*, » dit l'acte retrouvé par M. Gosselin.

M. Gosselin a publié l'acte tout entier, avec *fac-simile* des signatures, dans la *Revue de la Normandie*, du mois d'avril 1870; je n'en citerai que les premières lignes :

« Du mardy après midy troisième jour de novembre XVI c quarante-trois, devant Me Cavé, notaire royal à Rouen.

« Furent présents Denis Beys, *Jean-Baptiste Poquelin*, Germain Clérin..... »

Et tous ont signé; la signature de Jean-Baptiste Poquelin, au milieu des autres, apparaît superbe et presque monumentale; elle rappelle par sa vigueur et sa netteté celle de François Rabelais, que Montpellier conserve avec tant de soin.

Le contenu de l'acte, à part les signatures et la date, a peu d'importance; il s'agit de faire exécuter par un certain Noël Galois, propriétaire d'un jeu de paume à

Paris, des réparations qu'il avait promises.

Mais il faut prendre garde à la date et bien remarquer que la troupe ambulante est présente à Rouen le 3 novembre. Le 3 novembre, c'est le moment où se tenait, où se tient encore à Rouen, chaque année, la célèbre foire du Pardon. Nos jeunes comédiens ne s'y seraient-ils pas établis? Le futur auteur du *Misanthrope* et de *Tartuffe* n'aurait-il pas fait ses premiers débuts à cette foire de Rouen?

Si l'on veut bien se rappeler ce qu'était le théâtre à cette époque, on verra combien il est vraisemblable que la troupe naissante, dirigée alors par Denis Beys, soit venue faire ses débuts en province à la foire de Rouen, une des plus célèbres d'alors et des plus fréquentées par les théâtres de toutes sortes. Nous savons d'ailleurs que la ville de France où l'on aimait le plus la comédie, c'était la patrie de Corneille. Quoi de plus naturel qu'une troupe alors inconnue, inexpérimentée, vînt s'essayer dans un tel pays, qui d'ailleurs était si peu éloigné de Paris?

Dans tous les cas, une chose en ceci reste incontestable, c'est la présence de

Molière à Rouen, au milieu d'une troupe de comédiens, le 3 novembre 1643.

N'oublions pas d'ailleurs que Perrault, dans ses *Hommes illustres*, parlant des pérégrinations de Molière en province, le fait d'abord aller à Rouen.

Nous savons donc maintenant ce que notre jeune Parisien étudia au sortir du collège : ce ne fut ni le droit ni la médecine, ni même la théologie, comme quelques biographes l'ont imaginé; il étudia l'art dramatique, dans lequel, après seize années de préparation, il devait devenir un si grand maître.

V

En 1645, à vingt-trois ans, nous le retrouvons à Paris, à la Porte-de-Nesle, au milieu d'une troupe bourgeoise organisée depuis peu par les deux frères Béjart et leur sœur Madeleine. La comédie, pour les jeunes

gens d'alors, était un divertissement fort en vogue. Ceux-ci s'étant bien divertis, ayant pris goût à ce jeu et se croyant devenus, en quelques mois, des acteurs consommés, s'imaginèrent de tirer profit et gloire de leurs représentations, et d'ouvrir leur théâtre au public. Le projet était sérieux, si sérieux, qu'ils s'établirent dans le jeu de paume de la Croix-Blanche, au faubourg Saint-Germain, où les voilà jouant, tant bien que mal, les chefs-d'œuvre du temps.

Cris, emportements, reproches de la famille. Père, frères, beau-frères, oncles, cousins, grandes tantes, tous se scandalisèrent. Il allait les déshonorer, ternir à tout jamais leur nom, leur beau nom de tapissiers, de juges, de consuls. Il leur laissa leur nom, prit son nom de Molière; ils dirent et firent ensuite tout ce qu'ils voulurent.

N'avait-il pas pour lui, au fond de sa tombe, son vieux grand-père? N'était-ce pas là toute sa famille? Qui s'était intéressé à lui, si ce n'est son grand-père? Et n'était-ce pas son grand-père lui-même qui l'avait induit, encouragé à se plaire *en ce*

noble métier, comme disait M. Corneille dans sa belle comédie de *l'Illusion?*

Un jour que son père avait grondé le bonhomme de mener si souvent son fils au spectacle:—Avez-vous envie, lui dit-il, d'en faire un comédien? — *Plût à Dieu*, avait répondu le grand-père, *qu'il fût aussi bon comédien que Bellerose!*

Eh! que lui fallait-il davantage? Ajouterai-je avec Corneille, que *tous les bons esprits* commençaient à se tourner du côté du théâtre, que Richelieu lui-même, cardinal et ministre, avait écrit pour le théâtre?

> ..... A présent le théâtre
> Est en un point si haut que chacun l'idolâtre.

disait Corneille. Toutes les jeunes âmes étaient emportées par le succès du *Cid*. De plus, le roi avait publié, en 1641, une déclaration par laquelle il défendait que l'*état de comédien pût être désormais imputé à blâme, et préjudiciât à la réputation du comédien dans le commerce public*. Il n'en fallait pas tant pour affermir nos jeûnes gens dans leur résolution. Ils s'établirent donc sous le nom de *l'Illustre Théâtre*. Mais ils ne s'illustrèrent qu'en se faisant

siffler; ce qui n'arriva, disent les biographes, que parce qu'ils ne voulurent pas suivre les conseils de Molière, qui avait pourtant de bien meilleures vues qu'eux sur leur art. Heureusement, le gouvernement de la troupe, après cet échec, passa dans ses mains; et, sous sa direction, l'on s'en alla jouer en province (1644).

Caravane joyeuse! un peu folle peut-être; mais quel chef ils avaient! Habile, méditatif et sérieux. Ils allèrent de ville en ville et de châteaux en châteaux, jusqu'aux extrémités du royaume, si mélangé alors de provinces, de mœurs, de langages. Ils portaient avec eux le génie de la France, et ils adoucirent, au fond de leurs donjons, ces vieux tyrans de nos provinces lointaines.

« Nous jouâmes un mois devant cette noblesse, dit une comédienne dans *le Roman comique*, le baron nous faisait manger à sa table; ses gens nous servaient avec empressement, et nous disaient souvent qu'ils nous étaient obligés de la bonne humeur de leur maître, qu'ils trouvaient tout changé depuis que la comédie l'avait humanisé. »

A ce qui précède il faut ajouter un seul point, mais essentiel. *Molière*, dit-on, *en formant sa troupe, lia une forte amitié avec la Béjart*... C'était une femme spirituelle, vive, active, entendue, mais qui manquait des grâces naïves qu'il eût fallu pour charmer Molière. Mais Madeleine avait auprès d'elle une petite sœur. Molière, devant cette enfant, se prenait à rêver...

Cheminant en voiture, assis au milieu de ses décorations de théâtre, tout pensif, il tenait la petite sur ses genoux.... Quelle était alors sa préoccupation secrète, mystérieuse, outre ses essais comme acteur et auteur? C'était de se faire une famille, un ménage, *une innocente vie*. Mais dans quelles régions trouverait-il une femme selon son cœur, pauvre comédien qu'il était, rebuté de sa propre famille ?... Chaque jour il se plaisait davantage aux sourires de la petite Armande (c'était son nom); et l'enfant, de son côté, n'était heureuse qu'avec Molière. Elle n'avait pas dans la troupe d'autre famille que lui. Lui seul, en effet, semblait veiller sur elle.

« Cette petite fille, accoutumée avec

Molière qu'elle voyait continuellement, dit Grimarest, l'appela son mari dès qu'elle sut parler, et, à mesure qu'elle croissait, ce nom déplaisait moins à Molière. »

On a peu de détails sur les cinq premières années de ses pérégrinations en province ; on sait seulement qu'il passa par Bordeaux, qu'il fut dans cette ville favorablement accueilli par M. d'Epernon, gouverneur de Guyenne, et qu'il y représenta une tragédie de sa façon, intitulée *la Thébaïde*, la même dont il donna plus tard le plan à Racine.

En 1650 il apparaît un moment à Narbonne, puis, après ces cinq années de courses, il revient à Paris, et s'y essaye de nouveau par quelques représentations chez le prince de Conti, le frère du tout puissant Condé.

C'était la Fronde, c'était le règne des Matamores, des Jodelets et des Capitans. Scarron, l'écrivain comique à la mode, dut voir Molière, en entendre beaucoup parler tout au moins. D'ailleurs, il commençait à être bruit de la troupe ambulante; Molière surtout attirait l'attention par son esprit, par son noble savoir-vivre et par

sa probité. Mille anecdotes bizarres se répandaient de leurs cinq années de vie aventureuse. Scarron ne puisa-t-il point là l'idée de son *Roman comique?* Je ne sais, mais il me semble retrouver dans l'esquisse inachevée du comédien *Destin*, quelques traits épars du caractère élevé de Molière.

« Il était excellent comédien, vaillant, honnête homme, entendu.... fort amoureux. Cependant il vivait avec la Létoile dans le plus grand respect du monde. Destin avait de l'esprit et faisait voir qu'il avait été bien élevé.... Parlant peu, généreux autant qu'on peut l'être, etc.»

Une conversation sur les femmes à esprit qu'il lui fait avoir dans une hôtellerie du Bas-Maine, avec un conseiller au parlement de Rennes, semblerait vraiment indiquer une conversation de Molière lui-même, occupé déjà des *Précieuses*.

Nos comédiens, cependant, ne restèrent point à Paris. Qu'était-il besoin d'eux dans cette comédie de la Fronde où l'on avait pour bouffons les plus grands personnages? Ils s'en retournèrent en province, et de nouveau les détails manquent

jusqu'en 1653 ; mais on sait bien positivement que Molière demeura toute cette année-là à Lyon, qu'il y eut le plus grand succès, qu'il y mit à bas deux autres troupes dont les meilleurs le suivirent, tels que Lagrange, Ducroisy, Duparc, M^lles^ Debrie et Duparc, et qu'il y donna *l'Etourdi*.

On voit dans cette pièce combien Molière, en province, organisa ses comédies en vue des populations au milieu desquelles elles devaient être représentées, et combien, pour réussir, il était attentif à tout. Lyon était alors, en grande partie, une colonie florentine. Pour plaire aux Italiens qui peuplaient cette ville, il plaça son action à Messine.

Au sortir des Jodelets de Scarron, quel charme, pour les contemporains, dut avoir Mascarille ! Jodelet était

> ..... Un misérable
> Qui préfère l'ail à l'honneur.

Mascarille, au contraire (et ce rôle était rempli par Molière lui-même), Mascarille est plein de finesse : il gouverne son maître, remue tout à force d'esprit, et, dans ses

fourberies, lui, c'est la gloire qui le pousse,

Si je suis maintenant ma juste impatience,
On dira que je cède à la difficulté,
Que je me trouve à bout de ma subtilité!
Et que deviendra alors cette publique estime
Qui te vante partout comme un fourbe sublime?...
L'honneur, ô Mascarille!.....
. . . . . .
... Je veux que l'on s'apprête
A me peindre en héros, un laurier sur la tête,
Et qu'au bas du portrait on mette en lettres d'or :
Vivat Mascarillus fourbum imperator!

Le rôle se terminait par ces vers risibles, qui pourtant allaient bien à Molière :

..... N'est-il point quelque fille
Qui pût accommoder le pauvre Mascarille?
A voir chacun se joindre à sa chacune ici,
J'ai des démangeaisons de mariage aussi,
Etc.

VI

La troupe, après s'être fait applaudir dans *l'Etourdi*, quitta Lyon ; nos comédiens se rendirent à Montpellier, auprès du prince de Conti, qui tenait là les États du Languedoc ; ils y donnèrent *le Dépit amoureux*. Le succès fut complet, et Monsieur le Prince, pour son compte, en fut si charmé, qu'il confia à Molière la direction des spectacles et des plaisirs dont il régalait la province pendant les États. Mais bientôt Molière lui parut un garçon si intelligent, si honnête, qu'il le voulut faire son secrétaire.

C'était un très grand honneur pour un pauvre comédien de campagne ; cependant Molière pria, avec respect, Monsieur le Prince de permettre qu'il ne l'acceptât pas, et qu'il restât à la comédie, qui était, disait-il, sa véritable vocation. Ses amis le

blâmèrent de refuser un emploi si avantageux ; il leur répondit que chacun avait son rôle en ce monde, que le sien était d'amuser le peuple, de divertir les princes, mais non de les servir. « Mon humeur sombre, capricieuse, m'enlève la flexibilité qu'il faut pour servir chez les grands, D'ailleurs, ces pauvres gens que j'ai amenés si loin, que deviendraient-ils ? je ne les abandonnerai pas. »

Et puis, comment quitter Madeleine Béjart et la petite sœur Armande ?

D'autres raisons encore l'empêchaient d'accepter : il aimait le théâtre, il se sentait roi dans sa petite république, il se plaisait à faire des harangues, à former, à élever des âmes. Nous le verrons faire l'éducation de sa femme, l'éducation de sa troupe, l'éducation de Baron. Aurait-il fait l'éducation du prince de Conti ? Mais, outre ces motifs, comment était mort le dernier secrétaire du prince, le poète Sarrasin ? Des suites d'un coup de pincettes que M. de Conti lui avait donné à la tempe. Cela ne rendait pas la place très enviable.

Il continua donc les représentations du

Dépit amoureux. Cette pièce est moins que *l'Etourdi* mêlée d'intrigues, de récits, d'aventures, mais, en revanche, les cœurs s'y montrent mieux. Molière s'était dit qu'il fallait mettre plus en relief les passions de ses personnages, et entasser sous leurs pas moins d'aventures romanesques. Il sentit que la vraie comédie ne se contente pas d'aventures risibles ; qu'elle doit surtout reproduire la comédie intérieure, bien autrement comique que l'autre ; aussi les détails extérieurs iront-ils se simplifiant de plus en plus dans ses pièces, tandis qu'au contraire les inextricables péripéties du dedans s'y produiront chaque jour davantage. Cependant, une partie du comique dans *le Dépit amoureux* repose encore sur les saillies des valets. L'intérêt naissait, dans *l'Etourdi*, de mille contretemps inattendus. On est charmé, dans *le Dépit*, par les propos de Marinette et de Gros-Réné. Quant à l'amour, voilà ce que Molière y sut peindre en maître, et c'était aussi la chose qu'il connaissait bien alors.

Il avait été quelque temps touché des charmes de Madeleine, mais chaque jour il s'apercevait davantage qu'il ne trouve-

rait pas en elle la femme qu'il avait rêvée. Au temps où nous voici parvenus, la petite Armande, grave déjà dans son maintien, pleine de grâces et d'attraits dans ses yeux, dans sa voix, touchait à sa dixième année; c'est pour elle, dont il faisait l'instruction, qu'il avait élevée, aimée dès le berceau, qu'il s'éprit alors d'une passion si étrange.

Molière, dans *le Dépit amoureux*, joua le rôle d'Albert; pourquoi plus celui de Mascarille ou de Gros-Réné? Afin de permettre à deux de ses camarades de faire valoir leurs talents comme valets. Le rôle de Gros-Réné fut même écrit exprès pour Duparc, qui venait de se joindre à la troupe. Il lui donna ce nom de Gros-Réné, parce qu'en effet cet acteur était gros et très large des reins; de là ce vers:

Je suis homme fort rond de toutes les manières.

Au comédien Lespy, qui avait une voix de stentor, il donnera le nom de Gorgibus.

De Montpellier, nos comédiens retournèrent à Lyon, d'où ils allèrent à Avignon, à Pezénas, à Narbonne; et partout

sur leur passage ils laissèrent des souvenirs charmants de leur aménité, de leur franchise, de leur cordialité joyeuse. Molière surtout plaisait par sa dignité, par son bon sens. On se sentait avec eux comme en famille. Etant repassé par Avignon, en 1657, Molière y trouva Mignard qui revenait d'Italie, où il était resté vingt-deux ans, et ils lièrent ensemble une amitié qui dura toute leur vie.

Ces pérégrinations, ces succès en province durèrent treize années (tout le temps de la Fronde), après quoi l'on commença à se rapprocher de Paris. Molière voyait sa troupe assez formée pour oser la produire devant la cour. Il comptait, d'ailleurs, sur la recommandation de M. le prince de Conti. Toutefois, il ne se hâtait pas trop, il n'était pas fâché d'étudier à fond la province : il sentait combien il pouvait, par ces gentilshommes de campagne, donner à rire aux Parisiens. Il visita Béziers, Vienne, Limoges, patrie de Monsieur de Pourceaugnac.

Il alla même, avant son voyage à Béziers, chez messieurs les Bretons ; mais il se trouva là en concurrence avec un mon-

treur de marionnettes; et il ne put lutter.

C'est peut-être une réminiscence de ces spectacles, si goûtés en province, qui lui inspira ces vers du rôle de Dorine dans *Tartuffe*:

Là dans le carnaval vous pourrez espérer
Le bal et la grand'bande, à savoir deux musettes,
Et parfois Fagotin et les marionnettes.

Qui n'eût voulu le voir avec sa troupe et tout son attirail de théâtre: costumes, décorations, engins de toutes sortes, voyageant par le coche, à pied, à cheval, en bateau, quelquefois en charrette, par les chemins et les campagnes d'alors, faisant remarque de tout sur son passage, et apprenant jusqu'aux patois des pays qu'il traverse? A chaque nouvelle ville, nouveaux rôles: comédies, tragédies, tout y passait; un public à haranguer, des acteurs à instruire, une troupe à conduire! Et Plaute, et Térence, et Ménandre; et toute l'antiquité qu'il fallait étudier. Ce fut en courant, au milieu du bruit et des embarras, dans les hôtelleries, qu'il écrivit *l'Etourdi*, *le Dépit*, et vingt autres pièces: *les Trois Docteurs rivaux*, *le Maître*

d'Ecole, *Gorgibus dans le sac*, *le Médecin volant*, *le Grand Benêt de Fils*, *le Docteur amoureux*. Malgré cela, doux et sociable envers tous, misanthrope avec lui seulement, bon, généreux, infatigable, il trouvait encore des heures de causeries à donner à ses camarades, à Madeleine, à Mignard, et des journées entières pour la petite Armande.

Partie du Languedoc, la troupe s'arrêta à Grenoble, y joua pendant le carnaval, puis revint à Rouen. Molière comptait bien que de là leur renommée ne manquerait pas de s'étendre à Paris, et même de les y faire désirer.

Les commentateurs ont regretté souvent de n'avoir aucune indication des autres villes que visita la troupe ambulante, ce qui eût permis d'y faire quelques recherches locales. Cependant, si l'on y regardait bien, peut-être trouverait-on sur ce point quelques renseignements dans les propres œuvres de Molière. S'il n'a pas laissé trace de son passage dans les villes qu'il a visitées, soyez certain que ces villes ont laissé leurs traces dans son esprit. De partout il emportait quelque chose. Il em-

porta de Rouen le bon *huissier à verge*, dont il imita si bien, dans *Tartuffe*, la prononciation lourde et traînante :

Je m'appelle Loyal, natif de Normandie,
Et suis huissier à verge en dépit de l'envie,
J'ai, depuis quarante ans, grâce au ciel, le bonheur
D'en exercer la charge, avec beaucoup d'honneur,
Et je vous viens, monsieur, avec votre licence,
Signifier l'exploit de certaine ordonnance...

Peut-on douter que de même qu'il a trouvé M. Loyal en Normandie, il n'ait trouvé M. de Pourceaugnac à Limoges ? Eût-il aussi bien décrit toute la ville, s'il ne l'avait connue ? Mais nous trouvons dans ses œuvres d'autres indications encore. Molière n'observait pas seulement les usages, l'esprit et les mœurs des populations qu'il visitait, il apprenait leur langage; il reproduit dans ses pièces les dialectes de plusieurs provinces; ces provinces sont, n'en doutez pas non plus, celles qu'il a visitées; ainsi, dans cette même comédie de *Pourceaugnac*, il met en scène une Languedocienne de Pezénas; c'est un souvenir de voyage; il oppose à cette *baragouineuse* du Midi une *baragouineuse* du Nord : « Tout Chin Quentin

a assisté à no noche. » Or, s'il sait si bien ce joli dialecte picard, n'est-ce pas qu'il l'aurait, comme le languedocien, appris sur les lieux mêmes? Qu'on cherche à Saint-Quentin, et l'on y pourra trouver quelque trace du passage de Molière.

Voici, toujours dans *Pourceaugnac*, un autre provincial :

« Moutsir, afec le fôtre permission, je suisse un trancher marchand flamane, qui foudroit bienne fous temandair un petit nouvel. »

Cherchez du côté de la Flandre, messieurs les commentateurs, vous y pourrez trouver quelque petit document qui vous permettra d'établir que l'auteur des *Femmes savantes* voyagea de ce côté-là, et si vous êtes membres de quelque académie flamande, cette découverte pourra servir à votre avancement dans le monde.

Attendez! voici de nouveaux *baragouineurs* :

« — Allons, dépechons, camerade; li faut allair tous deux nous à la Crève pour regarter un peu chousticier sti mousieu de Porcegnac, qui l'a été contané par ordonnance à l'être pendu par son cou.

« — Si faut nous loër un fenetre pour foir sti choustice.

« — Li disent que l'on fait téjà planter un grand potence tout neuve pour li accrocher sti Porcegnac. »

Ceci ne doit-il pas appeler quelques investigations vers Besançon ou Nancy ? Ce serait parfaitement mon avis ; mais je n'ai à m'occuper ici que du séjour à Rouen.

Grande fut la joie de Molière en apprenant que le théâtre où il allait jouer *Nicomède* était dans le voisinage même de la rue où demeuraient Pierre et Thomas Corneille, qui justement restèrent toute cette année-là à Rouen. On devine si les visites furent fréquentes entre les trois poètes. Corneille avait cinquante-deux ans, son frère Thomas en avait trente-deux et Molière trente-six. Que de conseils demandés et reçus ! Quelle bonne fortune pour Molière, au moment de s'établir à Paris, d'avoir en quelque sorte ces six mois de tête à tête avec le plus grand et le plus expérimenté des maîtres ! Ce fut sa préparation définitive. Molière, à Rouen, acheva d'organiser sa troupe et de la porter à un degré de perfection qui jamais

n'avait été égalé, et qui, peut-être, ne l'a pas été depuis. Le nombre de ses comédiens, lorsqu'il partit de Rouen, s'élevait à quarante.

Ces relations de Molière et des frères Corneille à Rouen sont chose si bien établie que, dans le temps, les faiseurs de chroniques prétendirent que Pierre et Thomas n'étaient point insensibles aux charmes d'une jeune actrice de la troupe de Molière. La seule chose surprenante serait qu'ils n'eussent pas été sensibles aux charmes et aux talents de toute cette troupe. On pourrait, sans crainte de se tromper beaucoup, affirmer que peu de représentations furent données à Rouen par Molière sans que les deux Corneille y assistassent. On a retrouvé dans ces derniers temps l'exemplaire de *Nicomède* qu avait servi à Molière pour la distribution des rôles (on voit qu'il y jouait celui de Persée); des vers y ont été corrigés; ces corrections n'auraient-elles pas été faites par Molière, d'accord avec Corneille? Les érudits décideront.

Ce qu'il importe ici de constater, c'est que Molière ne prit vraiment son grand

vol, ne commença lui-même la série de ses chefs-d'œuvre qu'après le séjour à Rouen, c'est-à-dire après les six mois passés en compagnie de Corneille.

Bientôt ils se retrouveront à Paris, et jusqu'à la fin de leur vie ils resteront fidèles l'un à l'autre. Corneille, devenu vieux et fort solitaire, ne sortira plus que pour aller, de temps en temps, dîner chez Molière. L'auteur du *Cid* ne consentira à travailler en collaboration qu'avec Molière (dans *Psyché*).

Ce séjour au milieu des Normands dura tout l'été de 1658.

Selon quelques commentateurs, la troupe ambulante voyageait à cheval, et l'on donnait aux acteurs un cheval pour trois, aux actrices un cheval pour deux. Molière, en sa qualité de directeur, avait un cheval pour lui seul.

Les choses ne se passaient pas aussi réglementairement que cela; on allait comme on pouvait : les uns à cheval, les autres en charrette, avec tout l'attirail des décors et machines; les autres sur de simples mulets, sur des bourriques ou à pied. Ils voyageaient en bateau, lorsqu'un

jour Molière, dans le Languedoc, s'aperçut qu'on lui avait volé sa valise. Dassoucy raconte qu'il a navigué sur le Rhône avec Molière et sa troupe.

Du reste, leur manière de voyager a été on ne peut mieux dite par Scarron dans *le Roman comique*. C'est là aussi qu'il faut voir la joie qu'ils causaient à leur entrée dans les villes ; aussi nos ancêtres durent-ils garder le plus excellent souvenir de ce joyeux été de 1658, où pour la première fois ils virent jouer *l'Étourdi*, *le Dépit amoureux*, *le Médecin volant*, de Molière, et *Nicomède*, de Pierre Corneille.

Durant ce séjour à Rouen, Molière fit plusieurs voyages, seul, à Paris, pour s'y préparer la protection de *Monsieur*.

Cette protection, par l'entremise du prince de Conti, lui ayant été assurée, il rentra à Paris au mois d'octobre de la même année, et sa troupe, présentée au roi par Monsieur, fut admise à l'honneur d'une représentation devant la cour.

VII

Le théâtre, comme décorations et machines, était alors dans tout son éclat, depuis Corneille et Richelieu; mais c'était encore chose nouvelle. En effet, « j'ai ouï dire à des gens âgez, raconte Perrault, qu'ils avoient veu le théâtre de la comédie de Paris de la mesme structure et avec les mesmes décorations que celui des danseurs du Pont-Neuf; que la comédie se jouoit en plein air et en plein jour, que le bouffon de la troupe se promenoit par la ville avec un tambour pour avertir qu'on alloit commencer. Les pièces qui nous restent de ce temps-là sont de la mesme beauté que le lieu où l'on en faisoit la représentation. Ensuite on les joua à la chandelle, et le théâtre fut orné de tapisseries qui donnoient des entrées et des

sorties aux acteurs par l'endroit où elles se joignoient l'une à l'autre.

« Ces entrées et ces sorties estoient fort incommodes, et mettoient souvent en désordre les coeffures des comédiens, parce que ne s'ouvrant que fort peu par en haut, elles retomboient rudement sur eux quand ils entroient ou quand ils sortoient. Toute la lumière consistoit d'abord en quelques chandelles dans des plaques de fer blanc attachées aux tapisseries; mais comme elles n'éclairoient les acteurs que par derrière et un peu sur les côtés, ce qui les rendoit presque tout noirs, on s'avisa de faire des chandeliers avec deux lattes mises en croix, portant chacun quatre chandelles, pour mettre au-devant du théâtre. Ces chandeliers, suspendus grossièrement avec des cordes et des poulies apparentes, se haussoient et se baissoient sans artifice, et par main d'homme, pour les allumer et les moucher. La symphonie estoit d'une flûte et d'un tambour, ou de deux méchants violons au plus. »

Molière et les Béjart, en province, avaient joué bien des fois dans des loges du genre de celles que nous décrit Perrault; mais

ce fut au Louvre, sur un théâtre dressé par les ordres du roi, qu'eut lieu ce début devant Leurs Majestés.

Ils avaient choisi, pour cette circonstance, *Nicomède*, de Corneille, et ils s'en acquittèrent aux applaudissements de la cour. Après la tragédie, Molière, qui aimait la harangue, s'avança sur le bord du théâtre, salua avec une grâce infinie, fit un discours au roi, à toute l'assemblée (c'était l'usage), et demanda la permission de représenter un de ces petits divertissements à la manière des Italiens..... Le discours fut charmant, plein d'adresse, et plut beaucoup.

Cette première représentation se termina donc par *le Docteur amoureux*. Après avoir montré tant de bonne grâce dans le petit discours, Molière fut ravi de paraître sous l'accoutrement du docteur. Il y eut un si grand succès que le roi, dès ce jour-là, le prit en estime. Le discours, d'ailleurs, plein d'une flatterie fine, l'avait charmé. Aussi donna-t-il des ordres pour que la salle du Petit-Bourbon fût mise à la disposition des nouveaux comédiens; et ils y jouèrent alternativement avec les Ita-

liens jusqu'en 1660, époque à laquelle ils s'établirent au Palais-Royal, sous le titre de *Comédiens de Monsieur*.

Molière, jusqu'ici, avait marché dans les voies de ses devanciers et contemporains. Il s'était conformé au genre un peu factice du temps : des amoureux sous le balcon d'une belle, à la manière espagnole, puis des valets rusés jouant mille bons tours à de risibles Gérontes, leur enlevant filles, nièces, etc. Ce sont des comédies amusantes, pleines de verve et bien inventées, mais ce n'est point la vie. Tout cela, c'est l'extérieur de l'homme; et il y a en lui de bien autres comédies, pensait Molière. « Je ne comprends pas, disait-il un jour à ses camarades, en Languedoc, comment des personnes d'esprit prennent du plaisir à ce que je leur donne ; mais je sais bien qu'à leur place je n'y trouverais aucun goût. » Il sentait combien son art était encore au-dessous de son cœur. Oh ! s'il venait jamais à exprimer ce cœur, on verrait ce que c'est que la vraie comédie !

Dès son établissement à Paris, il s'essaye dans des voies nouvelles ; il donne *les Précieuses*. Son premier coup d'œil dans

ce beau monde avait été pour les femmes. La fausse éducation qu'on leur donne et leur désœuvrement le frappèrent. *A quoi donc passez-vous le temps, mesdames?* leur demandait-il dans le rôle de Mascarille. *A rien du tout*, répond Cathos. Leurs minauderies, leur jargon inintelligible, le pathos des pédants, furent à jamais couverts de ridicule.

On s'étouffait aux premières représentations: il fallut doubler, tripler le prix des places pendant quatre mois. On accourait de vingt lieues. Du milieu du parterre un vieillard s'écria: *Courage, courage, Molière! voilà la bonne comédie!* Ménage s'en prétendit guéri du style amphigourique.

Ici plus d'intrigues, plus de saillies; mais seulement la conversation reproduite des sociétés du temps; or la conversation, dans le beau monde où l'on avait pour règle de parler autrement que le peuple, en était arrivée à un degré de puérilité difficile à croire. Les objets les plus simples, une chaise, un chou, ne s'appelaient plus par leurs noms. On avait donné à tout des appellations merveilleuses. Dire « un lave-

ment » eût fait frémir ; on inventa comme plus décent « le bouillon des deux sœurs ». Les noms propres eux-mêmes, ceux des rues et ceux des personnes, n'avaient point été respectés. On leur substituait des noms de roman.

On disait *la place de Délos*, pour l'île Notre-Dame ; *le quartier des Scholies*, pour le Marais. Madame Daligre et madame Daragonnais, grandes précieuses, étaient devenues *Thélamire* et *la princesse Philoxène ;* Sarrasin, Conrard, Saint-Aignan, c'étaient *Polyandre*, *Théodamas*, *Artaban*. Godeau, le petit évêque de Grasse, s'appelait *le Mage de Sidon* ou *le Nain de Julie* (à cause de ses relations avec Julie d'Angennes). Catherine de Rambouillet, la reine de ce monde, ne fut-elle pas louangée en chaire, par Fléchier, sous le nom de *l'Incomparable Arthénice ?*

« ..... Cathos et vous Madelon, disait Gorgibus.

MADELON.

« Eh ! de grâce, mon père, défaites-vous de ces noms étranges et nous appelez autrement.

GORGIBUS.

« Comment, ces noms étranges ? Ne sont-ce pas vos noms de baptême ?

MADELON.

« Mon Dieu, que vous êtes vulgaire !... a-t-on jamais parlé, dans le beau style, de Cathos ni de Madelon, et ne m'avouerez-vous pas que ce serait assez d'un de ces noms pour décrier le plus beau roman du monde ?

CATHOS.

« Il est vrai, mon oncle, qu'une oreille un peu délicate pâtit furieusement à entendre prononcer ces mots-là; et le nom de Polyxène que ma cousine a choisi, et celui d'Aminte que je me suis donné, ont une grâce dont il faut que vous demeuriez d'accord. . . . . .

. . . . . .

La pièce se terminait par cette apostrophe plaisante du bonhomme Gorgibus aux précieuses.

« ... Voilà ce que vous vous êtes attiré par vos extravagances. Allez vous cacher, vilaines, allez vous cacher pour jamais.

Et vous qui êtes cause de leur folie, sottes billevesées, pernicieux amusements des esprits oisifs, romans, vers, chansons, sonnets et sonnettes, puissiez-vous être à tous les diables! »

Les critiques ne manquèrent pas, comme on peut croire à tant de vérité; c'était, à les ouïr, une charge trop grossière, une intolérable bouffonnerie.

Molière alla son chemin, écouta peu les critiques, continua d'étudier Plaute et Térence, et de lire dans son cœur. Hélas! s'il donnait la comédie aux autres, la contemplation de ses propres passions la lui donnait à lui-même bien autrement profonde! A peine sur le théâtre en osait-il redire quelques traits! Il l'essayait cependant: au temps où nous sommes, sa pensée de tous les instants, c'était la petite Armande; elle était dans sa seizième année. Il la surveillait avec un soin extrême, l'instruisait dans son art, admirait son talent, sa beauté, ses charmes, qui déjà fixaient d'autres regards que les siens. Il lui sembla qu'il devenait jaloux. L'idée cruelle que tous ces soins pourraient être perdus, que ces moyens de plaire, ces

grâces, cet esprit qu'il avait développés en elle, tourneraient peut-être contre lui, le troubla quelquefois; mais un sourire de la belle petite le rassurait et le faisait s'égayer de ses propres terreurs. C'est le temps où il écrivit et joua en personne le rôle de Sganarelle, *cocu imaginaire*.

Cette pièce fut un nouveau succès pour Molière, quoique jouée au milieu de l'été, et pendant que le mariage du roi tenait toute la cour éloignée de Paris; mais la ville, pendant ce temps, n'en fit que mieux connaissance avec les nouveaux comédiens; et quarante représentations ne suffirent point à l'empressement du public.

Après ce succès, il y eut, dans les représentations de Molière, une suspension: il lui fallut déménager son théâtre, aller du Petit-Bourbon au Palais-Royal, le Petit-Bourbon se trouvant sur le point d'être démoli pour construire le portail du Louvre. Molière prit cette occasion pour demander au roi la salle du Palais-Royal, qui lui fut accordée, tant il avait su promptement s'acquérir l'estime de toutes les personnes qu'il approchait à la cour. Il eut aussi la prudence de conser-

ver la charge de tapissier-valet de chambre que lui avait laissée son père. Cet emploi lui donna, auprès du roi, des entrées fréquentes qui furent sa force contre bien des intrigues.

VIII

Établi dans sa nouvelle salle, il semble qu'il ait voulu s'élever à un ton plus noble; au mois de février 1661, neuf mois après *Sganarelle*, il donna *Don Garcie de Navarre, ou le Prince jaloux;* même sujet que le précédent, mais cette fois pris au sérieux.

La pièce n'eut aucun succès, et Molière y fut sifflé dans le rôle de Don Garcie. Il ne voulut jamais la faire imprimer, et elle ne le fut qu'après sa mort, par les soins du comédien Lagrange. N'en voulant pas tout perdre, cependant, il y puisait de

temps en temps quelques vers pour ses autres pièces; et des passages entiers s'en retrouvent dans *le Misanthrope*, dans *Tartuffe*, dans *les Femmes savantes;* mais il eût pu y puiser encore, entre autres ces beaux vers :

Un soupir, un regard, une simple rougeur,
Un silence est assez pour expliquer un cœur.
Tout parle dans l'amour.

Molière avait écrit pour lui le rôle de Don Garcie : c'était un peu lui-même, mais dans des circonstances qui n'étaient point les siennes; il s'y était arrangé en prince, en personnage d'État, et ce rôle lui allait mal.

Don Garcie fut le tâtonnement d'un esprit qui cherche sa forme; il avait employé, pour ses premières pièces, la langue plébéienne, âpre, forte, hardie : ce langage pouvait aller, au sortir de la Fronde; mais devant cette cour polie de Louis XIV, il fallut que ce style changeât : la sève resta la même, mais la forme fut contenue. Sans cesser de plaire au peuple, il sut charmer les hommes éclairés. L'art de parler à tous, de faire accepter à tous sa

pensée fut justement un des grands secrets de Molière. Il avait senti qu'il ne suffisait pas d'avoir en soi le sentiment du vrai, qu'il fallait encore le savoir communiquer aux hommes de toutes les classes; qu'il fallait, lorsqu'on est dans le bon sens quant au fond, rester aussi dans le bon sens quant à la forme. Doué d'une âme ardente, d'un esprit par-dessus tout novateur, il eut cependant toujours un langage si riche de sens commun et de simplicité, qu'il semble, quand on l'entend, qu'un chacun eût pu dire tout ce qu'il dit.

Il n'hésita pas longtemps : en juin, quatre mois après *Don Garcie*, il représente *l'École des Maris*. Il se décida enfin à faire paraître la petite Armande sur son théâtre, à côté de lui. Le véritable confident de sa passion jusqu'à la fin de sa vie, ce fut le public, ce public, qui chaque soir accourait, avide de l'entendre : il voulut lui montrer quelle charmante élève il avait faite; il écrivit pour elle le court et joli rôle de *Léonor*, qui lui ressemble tant.

Les commentateurs prétendent que la pièce est tirée des *Adelphes* de Térence;

eh! Molière l'a tirée bien plus encore de lui-même. Qu'importe le cadre? Sans doute, quand il mit au jour cette page de sa vie, il était imbu de Térence, et c'est la plus antique de ses pièces; mais faut-il ne voir là qu'une imitation littéraire! S'il se plut tant aux Adelphes, s'il les relut souvent et entreprit de les faire revivre, c'est qu'il sentait qu'ils revivaient en lui. La ressemblance, d'ailleurs, est-elle donc si grande? Les deux vieillards, dans Térence, élèvent deux garçons : cela seul ne change-t-il pas tout?

Il tira donc sa pièce, non de la pièce antique, mais de la comédie éternelle du cœur humain qu'il lisait en lui et hors de lui, comédie immense, inépuisable, d'où Térence lui-même avait tiré son théâtre, tout en s'aidant des Grecs.

L'École des Maris est la première pièce imprimée du consentement de Molière; pour la première fois, sans doute, il avait approché de sa pensée. Cette forme est bien la sienne, en effet, franche, hardie, vigoureuse; c'est la *fresque aux brusques fiertés*. La correction et le poli du vers de Boileau (le procédé à l'*huile*) l'avaient

d'abord séduit, et il avait essayé de ce style pour *Don Garcie*, mais il reconnut bien vite que cette forme, quelque élégante qu'elle fût, lui allait mal et convenait peu au théâtre où il fallait peindre d'un seul coup, *à grands traits non tâtés*.

Par cette pièce, il se releva de la chute de *Don Garcie*, acheva d'emporter les bonnes grâces du roi et celles de la foule. Mais entre le roi et la foule, que de messieurs, que de dames, que de graves auteurs blessés, piqués, outragés, que d'honneurs à venger !..

C'est vers ce temps, je pense, qu'il faut placer la petite anecdote du grand monarque déjeunant en tête à tête avec le grand comédien, et le relevant ainsi, aux yeux de tous, du mépris de ses nobles valets de chambre.

On voit, en effet, combien, dès cette époque, Molière était en faveur auprès du roi, puisque *Sa Majesté* elle-même daigna lui indiquer le sujet d'une scène des *Fâcheux*.

Cette pièce des *Fâcheux* fut arrangée à la hâte pour la célèbre fête de Vaux, donnée par Fouquet, à la veille de sa dis-

grâce, au mois d'août 1661, deux mois après *l'École des Maris*.

Ici les ridicules arrivent en foule : c'est une collection vivante d'originaux, une suite de satires à la manière de Despréaux, arrangées pour la scène, vives et franches, mais point liées entre elles.

Il y eut grand spectacle, ballet, décorations splendides... La Fontaine y était, il en écrivit à son ami Maucroix les détails :

D'abord aux yeux de l'assemblée
Parut un rocher si bien fait
Qu'on le crut rocher en effet;
Mais insensiblement se changeant en coquille,
Il en sortit une nymphe gentille,
Qui ressemblait à la Béjart,
Nymphe excellente dans son art
Et que pas une ne surpasse.
Aussi récita-t-elle avec beaucoup de grâce
Un prologue estimé, l'un des plus accomplis
Qu'en ce genre on pût écrire,
Et plus beau que je ne dis,
Ou bien que je n'ose dire,
Car il est de la façon
De notre ami Pélisson.
. . . . . .
. . . . . .

« Dans ce prologue, la Béjart (Armande), qui représente la nymphe de la fontaine où se passe cette action, commande aux

divinités qui lui sont soumises de sortir des marbres qui les enferment, et de contribuer de tout leur pouvoir au divertissement de Sa Majesté : aussitôt les termes et les statues se meuvent, et il en sort, je ne sais comment, des Faunes et des Bacchantes. . . . . .

. . . . . .

« Tout cela fait place à la comédie, dont le sujet est un homme arrêté par toutes sortes de gens, sur le point d'aller à une assignation amoureuse.

C'est un ouvrage de Molière;
Cet écrivain, par sa manière,
Charme à présent toute la cour
De la façon que son nom court,
Il doit être par de là Rome :
J'en suis ravi car c'est mon homme.
Te souvient-il bien qu'autrefois
Nous avons conclu, d'une voix,
Qu'il allait ramener en France
Le bon goût et l'air de Térence?
Plaute n'est plus qu'un plat bouffon
Et jamais il ne fit si bon
Se trouver à la comédie;
Car ne pense pas qu'on y rie
De maint trait jadis admiré,
Et bon *in illo tempore.*
Nous avons changé de méthode;
Jodelet n'est plus à la mode,
Et maintenant il ne faut pas
Quitter la nature d'un pas.

Molière joua le rôle d'Eraste, amoureux d'Orphise, et le rôle d'Orphise fut rempli par Armande :

J'ai de l'amour encor pour la belle inhumaine,
Et ma raison voudrait que j'eusse de la haine.

disait Eraste, et puis il ajoutait :

Trompez, si vous voulez, un malheureux amant,
Maltraitez mon amour, refusez-moi le vôtre;
Exposez à mes yeux le triomphe d'un autre;
Oui, je souffrirai tout.....

Les Fâcheux sont de 1661 ; Boileau, en 1663, publie l'*Épître à Molière :*

Rare et fameux esprit dont la fertile veine
Ignore en écrivant le travail et la peine,
Pour qui tient Apollon tous ses trésors ouverts,
Et qui sais à quel coin se marquent les bons vers;
Dans les combats d'esprit savant maître d'escrime,
Enseigne-moi, Molière, où tu trouves la rime.

Boileau, en écrivant cette Épître, pensait aux innombrables difficultés dont avait triomphé Molière avec un si rare bonheur dans le récit en vers de la partie de piquet et dans l'histoire de la chasse au cerf. Il restait confondu de cette marche aisée au milieu de tant d'écueils. Cette facilité à

raconter, en vers irréprochables, tous les détails d'une partie de piquet et d'un courre au cerf, l'étonnait aussi bien que la description du cheval. Il observe attentivement chaque vers à mesure qu'il s'envole des lèvres de l'acteur et s'écrie, plein d'admiration :

Jamais au bout du vers on ne te voit broncher.

La pièce cependant (quoique en trois actes) avait été faite et apprise en quinze jours. Il fallait deux ans à Boileau pour achever une petite satire.

Les Fâcheux furent dédiés au roi. C'est la seconde de ses pièces à laquelle Molière ait mis une préface (il en avait mis une aux *Précieuses*). On lit dans cette préface des *Fâcheux* les lignes suivantes :

« Le temps viendra de faire imprimer mes remarques sur les pièces que j'aurai faites. »

Eut-il réellement cette pensée ? cela est très supposable. Corneille écrivait alors ses remarques sur ses œuvres et peut-être se proposait-il de l'imiter en cela. Il eût été curieux d'entendre Molière disserter

sur son art. Mais aucune de ses dissertations n'eût égalé ses pièces. La comédie des *Fâcheux*, improvisée à la hâte entre *l'École des Maris* et *l'École des Femmes*, ne vaut ni l'une ni l'autre de ces deux pièces; mais cependant quelle verve divertissante et vraie dans quelques scènes.

IX

Les trois années (1658-61) qui viennent de s'écouler depuis son retour à Paris, furent les moins troublées de sa vie, et nous ne retrouverons plus jamais ce beau calme de *l'École des Maris*.

Établi sur le premier théâtre de France, honoré, applaudi, protégé par le roi, ayant, seul en son temps peut-être, conquis et mérité le droit de dire à tous sa pensée, il fut content quelques jours.

D'un autre côté, Armande était allée de

treize à seize ans, dans cet intervalle, et Molière, heureux de sa charmante élève, de son esprit, de sa grâce, confiant dans l'avenir, écrivit tout d'inspiration, peu de temps après son mariage, ce beau rôle d'*Ariste*, pour enseigner à tous, naïvement, son secret d'être heureux :

Il nous faut, en riant, instruire la jeunesse,
Reprendre ses défauts avec grande douceur,
Et du nom de vertu ne pas lui faire peur.
Mes soins pour Léonor ont suivi ces maximes.
Des moindres libertés je n'ai point fait des crimes;
A ses jeunes désirs j'ai toujours consenti,
Et je ne m'en suis point, grâce au ciel, repenti.

Il ne faudrait pas croire pourtant qu'il n'eût, ainsi qu'un autre, ses heures d'hésitation : il était homme :

Je sais bien que nos ans ne se rapportent guère,

se disait-il quelquefois; mais

Une grande tendresse et des soins complaisants

pourront, peut-être,

Réparer entre nous l'inégalité d'âge.

Ses amis non plus n'étaient pas sans le détourner de cette union :

Votre dessein pour vous me fait trembler de peur;
Et, de quelque façon que vous tourniez l'affaire,
Prendre femme est à vous un coup bien téméraire.

A quoi, peut-être, il répondait, au moins intérieurement :

A des charmes si doux je me laisse emporter
. . . . . .
Sa grâce est la plus forte. . . . . .

X

MOLIÈRE se maria le 20 février 1662, à Saint-Germain-l'Auxerrois, la veille du Mardi-Gras : il avait quarante ans passés; Armande n'en avait pas dix-sept.

« Celle-ci ne fut pas plutôt Mme Molière, dit Grimarest, qu'elle crut être au rang d'une duchesse, et elle ne se fût pas donnée en spectacle à la comédie,

pensée fut justement un des grands secrets de Molière. Il avait senti qu'il ne suffisait pas d'avoir en soi le sentiment du vrai, qu'il fallait encore le savoir communiquer aux hommes de toutes les classes; qu'il fallait, lorsqu'on est dans le bon sens quant au fond, rester aussi dans le bon sens quant à la forme. Doué d'une âme ardente, d'un esprit par-dessus tout novateur, il eut cependant toujours un langage si riche de sens commun et de simplicité, qu'il semble, quand on l'entend, qu'un chacun eût pu dire tout ce qu'il dit.

Il n'hésita pas longtemps : en juin, quatre mois après *Don Garcie*, il représente *l'École des Maris*. Il se décida enfin à faire paraître la petite Armande sur son théâtre, à côté de lui. Le véritable confident de sa passion jusqu'à la fin de sa vie, ce fut le public, ce public, qui chaque soir accourait, avide de l'entendre : il voulut lui montrer quelle charmante élève il avait faite; il écrivit pour elle le court et joli rôle de *Léonor*, qui lui ressemble tant.

Les commentateurs prétendent que la pièce est tirée des *Adelphes* de Térence;

eh! Molière l'a tirée bien plus encore de lui-même. Qu'importe le cadre? Sans doute, quand il mit au jour cette page de sa vie, il était imbu de Térence, et c'est la plus antique de ses pièces; mais faut-il ne voir là qu'une imitation littéraire! S'il se plut tant aux Adelphes, s'il les relut souvent et entreprit de les faire revivre, c'est qu'il sentait qu'ils revivaient en lui. La ressemblance, d'ailleurs, est-elle donc si grande? Les deux vieillards, dans Térence, élèvent deux garçons : cela seul ne change-t-il pas tout?

Il tira donc sa pièce, non de la pièce antique, mais de la comédie éternelle du cœur humain qu'il lisait en lui et hors de lui, comédie immense, inépuisable, d'où Térence lui-même avait tiré son théâtre, tout en s'aidant des Grecs.

L'École des Maris est la première pièce imprimée du consentement de Molière; pour la première fois, sans doute, il avait approché de sa pensée. Cette forme est bien la sienne, en effet, franche, hardie, vigoureuse; c'est la *fresque aux brusques fiertés*. La correction et le poli du vers de Boileau (le procédé à l'*huile*) l'avaient

d'abord séduit, et il avait essayé de ce style pour *Don Garcie*, mais il reconnut bien vite que cette forme, quelque élégante qu'elle fût, lui allait mal et convenait peu au théâtre où il fallait peindre d'un seul coup, *à grands traits non tâtés*.

Par cette pièce, il se releva de la chute de *Don Garcie*, acheva d'emporter les bonnes grâces du roi et celles de la foule. Mais entre le roi et la foule, que de messieurs, que de dames, que de graves auteurs blessés, piqués, outragés, que d'honneurs à venger!..

C'est vers ce temps, je pense, qu'il faut placer la petite anecdote du grand monarque déjeunant en tête à tête avec le grand comédien, et le relevant ainsi, aux yeux de tous, du mépris de ses nobles valets de chambre.

On voit, en effet, combien, dès cette époque, Molière était en faveur auprès du roi, puisque *Sa Majesté* elle-même daigna lui indiquer le sujet d'une scène des *Fâcheux*.

Cette pièce des *Fâcheux* fut arrangée à la hâte pour la célèbre fête de Vaux, donnée par Fouquet, à la veille de sa dis-

grâce, au mois d'août 1661, deux mois après *l'École des Maris*.

Ici les ridicules arrivent en foule : c'est une collection vivante d'originaux, une suite de satires à la manière de Despréaux, arrangées pour la scène, vives et franches, mais point liées entre elles.

Il y eut grand spectacle, ballet, décorations splendides... La Fontaine y était, il en écrivit à son ami Maucroix les détails :

D'abord aux yeux de l'assemblée
Parut un rocher si bien fait
Qu'on le crut rocher en effet;
Mais insensiblement se changeant en coquille,
Il en sortit une nymphe gentille,
Qui ressemblait à la Béjart,
Nymphe excellente dans son art
Et que pas une ne surpasse.
Aussi récita-t-elle avec beaucoup de grâce
Un prologue estimé, l'un des plus accomplis
Qu'en ce genre on pût écrire,
Et plus beau que je ne dis,
Ou bien que je n'ose dire,
Car il est de la façon
De notre ami Pélisson.
. . . . . .
. . . . . .

« Dans ce prologue, la Béjart (Armande), qui représente la nymphe de la fontaine où se passe cette action, commande aux

Maris, d'étudier assidûment les anciens; mais tout annonce qu'après cette pièce, il passa à nos vieux français (voyez le long sermon d'Arnolphe, le portrait de la vieille, etc., tout empreints de Rabelais, de Régnier, etc.). C'était alors la forme qu'il cherchait, la vraie forme française. *Je n'ai plus que faire*, disait-il, *d'étudier Plaute et Térence, ni d'éplucher les fragments de Ménandre; je n'ai plus qu'à étudier la nature.*

Ce fut le monde intérieur surtout, ce fut son propre cœur qu'il étudia. Non pas qu'il n'ait observé toute sa vie, avec une extrême attention, la comédie qui se joue sur terre entre les hommes; mais c'est moins dans cette étude qu'il s'instruisit que par une longue et douloureuse contemplation de ses propres infirmités; de là peut-être ce *grand sérieux* qu'on remarquait en lui. Dans ses premières pièces, il est vrai, avant les malheurs de son mariage, ce sont plutôt les ridicules observés en autrui qu'il nous montre. Nous le voyons jeter un coup d'œil rapide sur la société qui l'entoure, et l'esquisser à grands traits. Le malheur le fait rentrer

en lui-même. Trouvant dans son âme, au milieu de tant de grandeurs, de si inexplicables faiblesses, ce ne fut plus seulement avec les ridicules d'autrui qu'il fit rire, mais avec les siens propres. Il se vit et se montrera, désormais, luttant et s'efforçant contre lui-même, aspirant à s'élever au-dessus de la vie commune :

Ah! bourreau de destin, vous en aurez menti!

jusqu'à ce qu'il arrive à cette conclusion :

... que c'est à tort que sages on nous nomme,
Et que dans tous les cœurs il est toujours de l'homme.

Il ne faut pas croire, toutefois, malgré cette observation assidue de la nature, qu'il ait dédaigné jamais de s'éclairer des travaux et des expériences de ceux qui l'avaient précédé dans la vie; il lisait sans cesse, fouillait et furetait partout. Latins, vieux Français, Italiens, Espagnols, *point de bouquin*, dit un contemporain, *qui se pût sauver de ses mains*. Rien ne lui était indifférent de ce qui tenait au grand art qu'il aimait. Polichinelle, Arlequin, Tabarin, Scaramouche l'eurent souvent pour

spectateur devant leurs tréteaux, au milieu de la foule, dont il observait avec soin les moindres mouvements. Tout lui servait; son génie trouvait partout à puiser.

XI

L'*École des Femmes* fit scandale; les dévots se plaignirent: le sermon sur l'enfer et les chaudières bouillantes les révoltait. Mais ce qui les offusquait le plus, c'était peut-être ce qu'ils disaient le moins. Arnolphe et la naïve Agnès, au deuxième acte, font ensemble un dialogue qui devait peu leur plaire.

L'apparition de cette comédie fut, dans Paris, comme une sédition: il y eut des querelles, des gageures; on se battit presque. Les dames se scandalisèrent, les délicats se récrièrent. Les gazetiers y suffisaient à peine.

Molière fut joué, insulté en public, indignement moqué par les comédiens de l'hôtel de Bourgogne. Comédies, satires, épigrammes, sonnets, triolets, pauvretés de tous genres, de toutes parts bruissaient contre le grand comédien.

Mais, au plus fort du scandale, au premier jour de l'an 1663, Boileau lui adressa ses stances :

En vain mille jaloux esprits,
Molière, osant avec mépris
Censurer ton plus bel ouvrage;
Sa charmante naïveté,
Etc.

Le roi lui-même ne voulut pas rester neutre : il se déclara par une pension de 1,000 livres à Molière. De là, le *Remercîment au Roi*, causerie simple et sereine du poète avec sa muse, dans laquelle se trouvent ces charmants vers sur Louis XIV :

Dès que vous ouvrirez la bouche
Pour lui parler de grâce et de bienfait,
Il comprendra d'abord ce que vous voulez dire,
Et se mettant doucement à sourire,
D'un air qui sur les cœurs fait un charmant effet,
Il passera comme un trait.

Mais loin que cette protection du monarque apaisât la cabale, les cris n'en éclatèrent que plus fort; à tel point que ses camarades, indignés, voulaient qu'il imprimât, en tête de sa comédie de l'*École des Femmes*, quelque longue préface en réponse aux censeurs. Mais Molière sentait qu'une froide dissertation serait peu son fait; ce qu'il lui fallait, c'était une réponse sur son théâtre; il la fit et la fit admirable.

La petite comédie de la *Critique*, tissue de fine badinerie, amusa les amis, divertit le public, mais irrita davantage.

Les libelles se remplirent d'imprécations; le dépit, la jalousie se changèrent en rage, en sourdes menées; ce ne furent plus seulement bons mots et quolibets, mais des guets-apens et des coups.

Un duc, le duc de La Feuillade, ayant cru se reconnaître dans le marquis *Tarte-à-la-Crème* de *la Critique*, voyant un jour passer Molière dans un appartement, lui fit signe, comme s'il eût voulu l'embrasser. Molière s'étant incliné, il lui prit la tête entre ses mains, et s'écriant : *Tarte-à-la-Crème, Molière, Tarte-à-la-Crème!* Il le

frotta contre ses boutons et lui mit le visage en sang.

Rentré chez lui, qui trouvait-il, quelles consolations? D'abord c'était Chapelle, son ancien condisciple, poète agréable, qui aimait bien Molière, mais homme de plaisirs, *qui lui reprochait toujours son humeur rêveuse, qui voulait que, sans s'embarrasser de rien, il fût toujours disposé à la joie.*

Éperdu, il courait à sa femme... Spirituelle et coquette *Célimène*, peu soucieuse des chagrins de son mari, mais occupée seulement du désir de montrer aux yeux de tous les grâces qui brillaient en elle, quel accueil en recevait-il ? à peine l'écoutait-elle !

Au moment où il allait s'épancher : *Parlons à cœur ouvert...* un domestique entrait :

ARMANDE.

Qu'est-ce ?

LE DOMESTIQUE.

Acaste est là-bas.

ARMANDE.

Hé bien! faites monter.....

MOLIÈRE.

Quoi! l'on ne peut jamais vous parler tête à tête!

C'est vers ce temps que Molière commença *le Misanthrope*, ce fut sa consolation pendant trois années; c'est là qu'il soulageait son âme, qu'il déposait ses tristesses.

Outre *la Critique de l'École des femmes*, au mois de mai 1663, il avait donné, en octobre suivant, *l'Impromptu de Versailles;* nouvelles explications charmantes encore, mais évidemment cette fois écrites à la hâte pour faire taire les allusions. Nous avons vu à quoi cela réussit.

LE MARQUIS.

.....Chevalier!

LE CHEVALIER.

Quoi!

LE MARQUIS.

Juge-nous un peu sur une gageure que nous avons faite.

LE CHEVALIER.

Et quelle?

LE MARQUIS.

Nous disputons qui est le marquis de *la Critique*, de Molière : il gage que c'est moi, et moi je gage que c'est lui.

LE CHEVALIER,

Et moi je juge que ce n'est ni l'un ni l'autre; vous êtes fous tous deux de vouloir vous appliquer ces sortes de choses, et voilà de quoi j'ouïs l'autre jour se plaindre Molière, parlant à des personnes qui le chargeaient de même chose que vous. Il disait que rien ne lui donne du déplaisir comme d'être accusé de regarder quelqu'un dans les portraits qu'il fait..... que tous les personnages qu'il représente sont des personnages en l'air et des fantômes proprement qu'il habille à sa fantaisie....., etc., etc.

Les ennemis, cependant, n'en avaient pas fini; il leur restait à frapper le coup de grâce.

Dans les derniers jours de décembre 1663, un Montfleury, de l'hôtel de Bourgogne, présenta au roi une requête contre Molière, dans laquelle il l'accusait d'avoir épousé sa propre fille, après avoir vécu en concubinage, autrefois, avec la mère, qui était, disait-il, Madeleine Béjart. Et l'infâme bruit aussitôt se répandit par la ville... Que se passait-il, cependant, dans l'âme du poète? Tous attendaient sa réponse, la demandaient à grands cris.. Molière gardait le silence.

Mais le roi, qu'en pensait-il?

Il ne vènait de réponse de nul côté, et l'on commençait à être fort surpris, lorsque le 28 février suivant (1664), deux mois après la requête de Montfleury, la France vit son roi, Louis le Grand, avec plus belle et plus aimée princesse du monde, Henriette d'Angleterre, tenir sur les fonts baptismaux le premier-né de son grand comédien. L'enfant reçut le nom de Louis!

XII

Au commencement de 1664, il donna au Louvre *le Mariage forcé*, avec grand spectacle; Louis XIV et ses courtisans y dansèrent. La pièce, représentée en trois actes devant la cour, fut réduite en un seul pour être jouée à la ville. Molière y faisait Sganarelle : encore un pauvre homme tourmenté par la coquetterie de celle qu'il aime.

L'amitié a beau le détourner de ce mariage, il n'écoute que sa fantaisie. A la vérité, il n'est pas sans inquiétude sur les allures de *Dorimène*. Tout soucieux il rêve... la Beauté lui apparaît en songe et lui chante :

Si l'amour vous soumet à ses lois inhumaines,
Choisissez, en aimant, un objet plein d'appas :
Portez au moins de belles chaînes.

Oui ! — mais *serai-je point ....?*

Il s'en va prendre conseil de deux philosophes. Les pauvres gens sont bien en état de l'entendre ! Il trouve les docteurs *Marphurius* et *Pancrace* enflammés de colère, hébétés de systèmes, prêts à se déchirer pour des mots ; et l'un d'eux, au lieu de l'écouter, lui soutient qu'il faut dire, non pas la forme, mais *la figure d'un chapeau.*

Après cela il voit apparaître mille chimères dansant autour de lui : la *jalousie*, les *chagrins*, les *soupçons*, *plaisants* et *goguenards.*

Il consulte, à la fin, le *grand magicien*, et la triste réalité se montre au fond du théâtre.

Au mois de mai suivant, il représente *la Princesse d'Élide*, pièce de circonstance, improvisée, comme la précédente, par ordre du roi, pour le royal divertissement des *Plaisirs de l'Île enchantée*, fêtes admirables qui durèrent sept jours, avec jeux et cavalcades, où la troupe de Molière eut, bien entendu, sa part : Mlle Duparc, montée sur un cheval d'Espagne, y représenta le Printemps ; Dupare représen-

tant l'Été, suivait sur un éléphant ; La Thorillière, sur un chameau, représentait l'Automne, et l'Hiver, sur un ours, fut représenté par le *sieur Béjart*. De là l'intermède de Moron avec l'ours : « Ah! Monsieur l'ours, je suis votre serviteur de tout mon cœur... »

Après la cavalcade, il y eut des courses ; le roi y remporta quatre prix. Après les courses, la nuit venue, il y eut des collations féeriques, éclairées par des milliers de flambeaux, et servies par deux cents officiers. Tout à coup un théâtre chargé de musiciens s'éleva derrière les tables, et la comédie commença à la clarté de cinq cents girandoles vertes et argent qui portaient des bougies.

La Princesse d'Élide, commencée en vers, faute de temps, fut achevée en prose. Molière, devenu le divertisseur du roi, y joua le rôle de Moron, *plaisant de la princesse.*

XIII

Malgré ces interruptions, *le Misanthrope* se continuait toujours ; mais cela ne suffisait plus à Molière : il méditait une œuvre dans laquelle il allait réfléchir, non plus seulement ses propres malheurs, sa propre maison, mais la société tout entière, et montrer, dans les types éternels de Cléante et d'Elmire, que la nature humaine est bonne. Ceux qui l'avaient trahi, qui lui avaient enlevé Célimène, il semble qu'il ne les vît plus que pour avoir pitié d'eux, que pour entrer avec compassion dans leur propre démence. Sa femme, il ne cessa jamais de l'aimer ; il n'en pouvait parler sans larmes d'attendrissement, sur l'impossibilité où elle était, disait-il, de vaincre sa coquetterie. Il sentait bien que de si faibles créatures emportées comme

des atomes, n'étaient pas des ennemis pour lui. Il lui fallait un adversaire plus digne de sa force et de son génie. Il avait attaqué le faux dans les sociétés du grand monde, il l'avait attaqué dans l'éducation des femmes ; tout à l'heure, dans le rôle de Don Juan, par le spectacle de done Elvire en pleurs et des deux paysannes trompées, il allait flétrir l'hypocrisie d'amour. Il fallait l'atteindre dans les choses du ciel. Aussi Molière ne préparait-il pas une œuvre de raillerie, mais une œuvre de fondation morale où la vertu devait briller dans sa force et sa grâce. Cette œuvre était, d'ailleurs, pour lui, un bonheur. S'il n'avait pu jusqu'ici faire d'Armande la femme qu'il aurait voulue, au moins sur la scène il donnerait vie à son idéal. Il allait, par des fictions, se consoler de la réalité ; il allait voir sa femme un instant être Elmire. Il contenterait encore son amour, en la faisant, sur le théâtre, aux yeux du public, ce qu'il n'avait pu la faire dans sa maison.

La joie d'élever le théâtre à ces hauteurs le soutint dans une telle entreprise ; autre-

ment que de difficultés! Comment souffrirait-on qu'un comédien s'immiscât, en quelque sorte, dans le domaine de la religion? S'il fallait le génie pour exécuter une telle œuvre, quelle habileté, quelle insinuation, auprès du roi, auprès du haut clergé, serait jamais capable de la faire accepter? Mais rien ne le put décourager. Son cœur et sa conscience l'emportaient... Une fois lancé dans cette œuvre, les choses allèrent vite; la pièce était attendue avec enthousiasme d'un côté, avec rage de l'autre; il ne fallait pas languir. Dès 1664, les trois premiers actes du *Tartuffe* furent représentés à Versailles devant le roi.

Les dévots alarmés remuaient, prêchaient: il fallait brûler Molière, faute de quoi la famine, la peste, le déluge... Quelques-uns moins bruyants, âmes douces et bénignes, semaient, à petit bruit, le poison. Il venait de s'imprimer un livre *terrible*, dit Grimarest, dont l'auteur, s'il eût été connu, était perdu: ils insinuèrent doucement qu'il n'y avait pas à punir, puisque ce livre venait d'un impie protégé par Sa Majesté.

Molière en était alors au dernier acte du *Misanthrope*, il y mit ces vers :

Il court parmi le monde un livre abominable,
Et de qui la lecture est même condamnable,
Un livre à mériter la dernière rigueur,
Dont le fourbe a le front de me dire l'auteur!
Et là-dessus on voit *Oronte* qui murmure,
Et tâche méchamment d'appuyer l'imposture,
Lui qui d'un honnête homme à la cour tient le rang,
A qui je n'ai rien fait *qu'être sincère et franc*,
. . . . . .

XIV

Les choses en étaient à ce point lorsque l'attention du public fut détournée par une comédie que les Italiens se mirent à jouer, intitulée *le Festin de Pierre*. Ils avaient imité cette pièce de l'Espagnol Tirso de Molina; elle fit fortune pendant quelque temps sur leur théâtre et les remit en vogue. Aussitôt toutes les autres troupes comiques et tragiques (il y en

avait alors cinq à Paris) se prirent à jouer à l'envi des *Festin de Pierre*. Les *Comédiens de Monsieur* voulurent en avoir un comme les autres, et ne donnèrent pas de repos à Molière qu'il ne les eût satisfaits. Il mit donc de côté, pour quelques jours, *le Misanthrope*, qui s'achevait lentement, *Tartuffe*, qui s'avançait à grands pas, et, d'une main hardie, esquissa *Don Juan*. Seul, sous Louis XIV, il s'éleva dans cette pièce au-dessus des règles de l'école. D'abord c'était une chose inouïe qu'une grande comédie en prose. Les unités, de lieu, de temps; l'usage de n'introduire les personnages qu'après les avoir fait connaître à l'avance, tout cela fut mis à néant. On vit sur la scène un fantôme, un spectre, une statue marchante et parlante. Ici le lieu de l'action n'était plus un salon, une antichambre, l'angle d'une rue, mais le bord de la mer, un palais, une forêt, un tombeau.

Molière voulait préparer le public au *Tartuffe*, il commença, dans *le Festin de Pierre*, à démasquer l'hypocrisie religieuse :

« L'hypocrisie est un vice à la mode, et

tous les vices à la mode passent pour vertus. Le personnage d'homme de bien est le meilleur de tous les personnages qu'on puisse jouer. Aujourd'hui, la profession d'hypocrite a de merveilleux avantages. C'est un art de qui l'importance est toujours respectée; et quoiqu'on la découvre, on n'ose rien dire contre elle. Tous les autres vices des hommes sont exposés à la censure, et chacun a la liberté de les attaquer hautement; mais l'hypocrisie est un vice privilégié qui, de sa main, ferme la bouche à tout le monde et jouit en repos d'une impunité souveraine. On lie, à force de grimaces, une société étroite avec tous les gens du parti. Qui en choque un se les attire tous sur les bras... »

On sent bien à ces paroles de Don Juan que *Tartuffe* n'est pas loin.

Qu'était-ce, cependant, que le rôle de Don Juan, sinon la critique devenue plus sérieuse de ces marquis déjà châtiés peu après son mariage (dans *la Critique de l'École des Femmes* et dans *l'Impromptu de Versailles)?* Cette fois il avait réuni, en un seul personnage, pour les flétrir d'un seul coup, les vices de tous ces cour-

tisans désœuvrés qu'Alceste voyait avec effroi tourbillonner autour de Célimène.

Peu de temps auparavant, le fils de Lamothe Le Vayer était mort. Molière aimait ce jeune homme, il le faisait venir à Auteuil de temps en temps, avec Chapelle et ses autres amis. Mourut-il de maladie? il aurait vu là les médecins, leur forfanterie à quelques-uns, leur impuissance à tous. Dans *le Festin de Pierre* il commença de signaler leur dangereuse ignorance.

On lit, en effet, dans Guy-Patin, que *les médecins de Le Vayer lui ayant donné trois fois le vin émétique, l'envoyèrent au pays d'où personne ne revient.*

Molière, peu de temps après, perdit son petit *Louis;* de là, peut-être encore, la terrible critique de *l'Amour médecin.* C'est un cri, comme ses autres pièces, parti du fond de ses entrailles.

XV

Tartuffe, malgré ces interruptions, n'en avançait pas moins; mais quel scandale pour les zélés! On les voyait courir, tout hagards, assiégeant le Louvre, Versailles, debout à toutes les portes.

Louis XIV ne les laissait pas sans réponse : il dotait les comédiens de Molière d'une pension de sept mille livres, leur faisait de magnifiques présents : machines de théâtre, meubles, riches costumes; et, la même année, conférait à la troupe le titre de *Troupe du Roi*.

Molière désirait ce titre depuis longtemps : il prévoyait, au moment de représenter *Tartuffe*, qu'il serait pour lui la meilleure sauvegarde, et c'est en effet ce qui eut lieu. Louis XIV voulut montrer à tous que *son comédien* ne devait recevoir

d'ordres que de lui-même. Molière se sentit enveloppé dans la puissance royale.

Ce titre, à la vérité, ne fut pas sans lui causer d'abord un singulier embarras. Les mousquetaires, les gardes du corps, les gendarmes, les chevau-légers, s'imaginèrent, comme faisant partie de la maison du roi, qu'ils pouvaient entrer à la comédie sans payer, en sorte que tous les soirs ils venaient emplir le parterre de leurs colossales et tumultueuses personnes, ce qui était aux comédiens d'un tort considérable. Ceux-ci, qui toujours harcelaient Molière pour qu'il demandât des grâces au roi, le pressèrent d'obtenir un ordre qui interdît toute entrée gratuite chez eux. Molière fit cette demande avec quelque regret, peut-être : il avait tant besoin pour *Tartuffe* de toute la protection royale, qu'il lui déplaisait de l'user à ces bagatelles; mais considérant que ses comédiens, en effet, par ces entrées, étaient privés d'une partie de leur gain, il demanda cet ordre et l'obtint.

Mais messieurs les mousquetaires, les gardes du corps, les gendarmes, les chevau-légers se fâchèrent, prirent cela pour

un affront.... Ils pérorent, mettent la main à leurs sabres, s'ameutent, courent en troupe à la comédie, brisent les portes, attaquent, tuent le portier, lui marchent sur le corps, le mettent en lambeaux et se ruent dans la salle, l'épée au poing, prêts à tout massacrer.

Les comédiens, effrayés sautaient par les fenêtres, se cachaient, criaient miséricorde.

Molière seul, s'avançant au-devant des furieux, sut les apaiser : son attitude noble et calme, les ordres du roi qu'il leur rappela avec sévérité, les firent rentrer en eux-mêmes, de sorte qu'ils se retirèrent un peu confus.

Les pauvres comédiens, assiégés ainsi à l'improviste, étaient encore tout transis; les femmes se croyaient pourfendues. Le plus effrayé de tous fut un certain garçon nommé Hubert. Pour se sauver, sa femme et lui avaient fait un trou dans le mur du Palais-Royal, mais ils se disputaient à qui passerait le premier. Hubert laisse sa femme crier, se rue dans le trou; mais sa tête seule et ses épaules purent passer, ce fut tout, le reste ne pouvait suivre. On le

tirait pourtant de dedans le Palais-Royal jusqu'à le déchirer, rien n'avançait. Il poussait des cris et faisait des gesticulations effroyables, dans l'attente horrible où il était d'un coup de sabre dans le derrière. Tout s'apaisa. On agrandit l'ouverture, il en fut quitte pour la peur et pour être moqué.

Louis XIV, instruit de ces désordres, s'emporta, voulut punir; Molière lui conseillant d'user plutôt de douceur, se chargea d'accommoder lui-même l'affaire.

Ordre est donné à messieurs les mousquetaires de se réunir le lendemain à midi précis, en un lieu désigné, pour s'y entendre admonester par Monsieur de Molière. Celui-ci vint, en effet, leur faire la harangue. Il leur donna à entendre, avec beaucoup d'adresse, que tous les jours nombre de malheureux, abusant du nom et de la bandoulière de messieurs les gardes du corps, venaient emplir le parterre...; qu'il ne croyait pas que des gentilshommes qui avaient l'honneur de servir le roi dussent favoriser ces misérables contre les comédiens de Sa Majesté; que d'entrer à la comédie sans payer, et pour

ainsi dire par charité, était une faveur qui pouvait plaire, sans doute, à des indigents; mais que ce n'était point assurément une prérogative que des personnes de leur caractère dussent ambitionner jusqu'à répandre du sang pour se la conserver, etc., etc. Cette harangue eut son effet, à la satisfaction des comédiens, et personne n'entra plus sans payer.

Voilà au milieu de quelles scènes Molière achevait d'écrire le *Tartuffe*, et préparait les représentations du *Misanthrope*. Personne, plus que lui, cependant, n'aimait la vie tranquille; il le disait quelquefois à ses amis en se plaignant de ces agitations qui l'enlevaient à la libre disposition de lui-même. Mais, quoi qu'il survînt, tout lui était sujet d'observation. Ainsi, le désordre occasionné dans son théâtre par les mousquetaires servit à lui faire mieux comprendre un de ses comédiens; ce fut ce brave Hubert, dont nous venons d'entendre les prouesses.

Le pauvre garçon ne pouvait guère passer pour l'aigle de la troupe, bien qu'il y cumulât plusieurs emplois; mais de sa vie il n'avait réussi à s'attirer le moindre

encouragement de la part du public : il était gauche, sans naturel. Molière, qui toujours chercha et s'entendit si bien à adapter ses personnages au caractère même de ses comédiens, ne savait jamais que faire de celui-ci. Mais, à la journée des mousquetaires, sa poltronnerie le frappa, et il vit où était le comique en cet homme; il comprit dès lors tout le parti qu'il pouvait en tirer. Aussi eût-il bientôt fait d'Hubert un de ses plus excellents acteurs. Le premier rôle qu'il écrira pour lui, après cette aventure, sera celui de *Maître Jacques* (dans *l'Avare*), ce risible cumulateur d'emplois (cuisinier, cocher), toujours tremblant, toujours battu, et voulant toujours, bien ou mal, arranger les affaires, de peur des coups.

Plus tard, l'ayant mieux connu encore, il lui fera jouer des rôles de femmes : de Madame de Sottenville, de Lucette (dans *Pourceaugnac*), de Madame Jourdain, de la comtesse d'Escarbagnas, de Philaminte. Hubert, dans tous ses rôles, était inimitable, et il s'y attira les applaudissements unanimes.

Cependant tout n'était pas gai dans

l'histoire de messieurs les mousquetaires : le pauvre portier y avait perdu la vie. Il semble que le sombre devait se mêler à toutes choses autour de Molière.

XVI

Le roi lui avait promis toute sa protection pour *Tartuffe ;* on voit néanmoins dans la *préface* combien d'avanies il lui fallut subir !

Il laissa l'intrigue et la ruse à ses adversaires, et se plaça (comme Cléante dans sa scène avec Tartuffe), sur un terrain où ils ne pouvaient être que vaincus, celui de la loyauté. Dans sa conduite, dans ses démarches, dans ses paroles, pas une réticence. Voilà pourquoi, auprès du roi, auprès du légat, auprès de plusieurs évêques, auprès des hommes véritablement pieux, il l'emporta sur toutes les machinations tortueuses.

La cabale, cependant, ne cessait pas d'agir : un Monsieur de Rochemont, tout tremblant de *Tartuffe*, quoique ne l'ayant pas vu, publia des *Observations sur une comédie de Molière, intitulée « le Festin de Pierre. »* Titre hypocrite ! c'était à *Tartuffe* qu'il pensait. Il faut l'entendre s'écrier contre *la hardiesse d'un farceur qui fait plaisanterie de la religion, qui fait métier de libertinage, qui rend la majesté de Dieu le jouet d'un valet de théâtre !...* La colère du gentilhomme, chose étrange ! éclate contre le pauvre Sganarelle, par la raison que Molière jouait ce rôle, et que c'était lui, au théâtre, que ces Messieurs auraient voulu foudroyer du regard. La pièce enfin est déclarée un *attentat contre la souveraineté de Dieu* ; et, si l'auteur reste impuni, si le roi ne protège pas le ciel contre sa rébellion, tout est perdu !...

Déjà quelques honnêtes gens effrayés à leurs cris, aveuglés comme Orgon, tonnaient contre Molière. Croirait-on que plusieurs prétendaient, avec naïveté, que la fausse et la vraie dévotion ayant au dehors beaucoup de ressemblance, on ne devait pas railler l'une par respect pour

l'autre? Mais on leur répondait par les vers de Molière :

Eh quoi! vous ne ferez nulle distinction
Entre l'hypocrisie et la dévotion.
. . . . . .

Jamais il ne s'était vu un tel spectacle : le comédien prenant contre les dévots la défense de la vraie piété, flétrissant l'hypocrisie avec les apôtres, et déclarant aux ténébreux docteurs qu'il ignore leur art de confondre ensemble le bien et le mal.

Les vers de Cléante étaient dans toutes les mémoires, circulaient de bouche en bouche, et faisaient que la pièce était de jour en jour plus désirée du public; mais la cabale n'en était aussi que plus épouvantée et plus violente.

Ils n'avaient rien à répondre; ils publièrent que l'auteur du *Tartuffe* était *un démon vêtu de chair, habillé en homme, un libertin, un impie digne d'être brûlé publiquement.*

L'archevêque Harlay de Champvallon, homme de mœurs perdues, excommunia Molière, dans un mandement fait exprès,

et quiconque lirait, entendrait lire ou verrait jouer *Tartuffe*.

Reportons-nous au temps : les bûchers n'étaient pas tous éteints encore ; on venait de brûler vif en grève le Normand Simon Morin, pour quelques pensées mystiques. Boileau, sentant le danger, vint à l'appui de Molière ; il écrivit au roi sa noble *Épître* où parlant de ceux

Qui tout blancs au dehors sont tout noirs au dedans,

il ajoute :

Ce sont eux que l'on voit, d'un discours insensé
Publier dans Paris que tout est renversé,
Au moindre bruit qui court qu'un auteur les menace
De jouer des bigots la trompeuse grimace :
Pour eux un tel ouvrage est un monstre odieux ;
C'est offenser les lois, c'est s'attaquer aux cieux.
Mais bien que d'un faux zèle ils masquent leur fai-
Chacun voit qu'en effet la vérité les blesse : [blesse,
En vain d'un lâche orgueil leur esprit revêtu,
Se couvre du manteau d'une austère vertu ;
Leur cœur, qui se connaît et qui fuit la lumière,
S'il se moque de Dieu, craint *Tartuffe* et Molière.

Molière restait en dehors de cette polémique. Sa pièce, s'il arrivait à la jouer, voilà où serait sa réponse :

Allez, tous vos discours ne me font point de peur,
Je sais comme je parle et le ciel voit mon cœur,

Il tenait seulement à bien faire connaître son intention dans cette pièce, et par les explications qu'il en pouvait donner, et par des lectures fréquentes chez ses amis et chez les personnes puissantes, démarches auprès du roi, conférences réitérées avec les dignitaires de l'Église, il n'épargna rien.

Quelle avait été sa pensée? Il avait vu *Tartuffe* menacer de s'asseoir à tous les foyers, il voulut le chasser. Un sentiment sacré, le respect de la famille, l'avait seul inspiré.

Au milieu de la variété des personnages, rien de plus simple que le fonds du sujet: Orgon a été autrefois un homme d'activité et de droit sens; mais il a vieilli un peu, et, dans une position bourgeoise, il jouit, se repose... Alors Tartuffe arrive et s'en empare. Molière le dit fort bien :

Nos troubles l'avaient mis sur le pied d'homme sage:
Et pour servir son prince il montra du courage.
Mais il est devenu comme un homme hébété
Depuis que de Tartuffe on le voit entêté.

mais la loyauté veille dans Elmire et Cléante...

Ce que Rabelais disait de son *Pantagruel*, on peut le dire de la comédie de Molière : *Bon espoir y gît.* La nature humaine y est encouragée, elle s'y voit par tout ce qu'elle a de bon et d'éternel, dans les rôles de Cléante, de Damis, de Valère, d'Elmire, de Marianne, de Dorine, et même dans celui du bonhomme Orgon, tout crédule qu'il est.

Ce qui fit l'importance de la pièce et souleva les cris, c'est que ce n'était plus seulement une étude du cœur humain, mais une protestation contre les charlatans religieux, contre tous les esprits de ténèbres et d'hypocrisie. Cela seul les blessait; que leur eût importé la religion, dont ils faisaient tant de bruit? Eh! que leur importait-il que Scaramouche insultât Dieu sur ses tréteaux? Mais qu'on osât les jouer eux-mêmes, leur arracher le masque, voilà ce qu'ils ne pouvaient souffrir.

« Que l'intérêt est puissant, dit Bossuet, et qu'il est hardi quand il peut *se couvrir du prétexte de la religion!* »

Molière ne les attaqua pas seulement dans une compagnie; il vit qu'ils existaient

partout, dans tous états, sous tous habits. Aussi se contentera-t-il de nous montrer Tartuffe s'impatronisant dans la famille d'Orgon, ayant ses relations depuis l'huissier jusqu'au trône; mais d'où vient-il? qui est-il? à quelle classe appartient-il? — Mystère.

Molière écrivit pour lui le rôle d'Orgon : Il avait été sauvé par le roi de l'imposture de Montfleury, il sauva Orgon de la même manière des manœuvres de Tartuffe.

Nous vivons sous un prince ennemi de la fraude,
. . . . . .

Il fit du tout puissant monarque le *Deus ex machinâ* de sa pièce. Elle n'en est pour nous que plus profondément historique, et peut-être y pourrions-nous voir l'avertissement le plus fort qu'ait reçu la royauté en France, sur le rôle qu'elle avait à jouer; mais dont elle s'est montrée si peu digne.

XVII

MOLIÈRE n'avait lu de *Tartuffe*, à ses amis, que jusqu'à l'endroit où Orgon est caché sous la table. Comment le ferait-il sortir de dessous cette table? Cela excitait au plus haut point la curiosité, tant la chose paraissait à tous impossible. Elmire ferait-elle *voir* à Orgon? Ceci était bien fort.

Au moment où nous sommes, le problème était résolu, la pièce est terminée. Seulement quand serait-elle jouée? Là était l'embarras. La cabale prenait autour de Molière, autour du roi lui-même, un développement formidable; l'hypocrisie enlaçait le monde de ses inextricables réseaux.

Tant que Molière fut occupé de la composition de sa pièce, il fut peut-être le

plus heureux des hommes; mais maintenant qu'elle était achevée, il se sentait dans une sorte de solitude et de malaise.

L'âme veuve de cette grande œuvre, il eût eu besoin de trouver dans son domestique quelques consolations; mais, hélas! son foyer était vide, plus que vide; Armande, de plus en plus coquette et indifférente, entourée d'amants, n'avait plus en elle, pour lui, que raillerie amère et critique. Accablé de chagrins, de rebuts, il s'était vu forcé, quoiqu'il l'aimât encore, de rompre tout à fait avec elle. Ils ne se voyaient plus que le soir à la comédie, mais, à la comédie même, dans le rôle d'Alceste, il lui dira ces vers :

Puisque vous n'êtes plus en des liens si doux
Pour trouver tout en moi, comme moi tout en vous,
Allez. . . . . .

Lui qui eût été si heureux de se sentir aimé, entouré, compris chez lui; qui avait tant fait pour cela, qui s'était, durant seize années, préparé avec tant de soins une compagne suivant son cœur, il se voyait réduit à vivre seul, sans repos, sans consolations domestiques, excepté,

peut-être, le souvenir de son vieux grand-père; mais qu'était-ce que des souvenirs, lorsque tout lui manquait à la fois dans le présent? Son petit *Louis* était mort... Armande, à la vérité, était enceinte; mais de cruels soupçons.....

... Une lettre écrite pour Oronte (*C'était le comte* [*Guiche*,
A produit à mes yeux ma disgrâce et sa honte.

Accablé de tristesse, de solitude, Molière tomba malade. Sa poitrine, qui avait toujours été faible, et qu'il avait tant fatiguée au théâtre, devint naturellement le siège de la maladie. Toux, oppression, crachement de sang; il ne pouvait plus supporter autre nourriture qu'un peu de lait mêlé d'eau.

Malgré ces embarras et ces souffrances, nous l'avons vu donner coup sur coup des chefs-d'œuvre, poursuivre de front, et *le Misanthrope*, et *Tartuffe*, et *le Festin de Pierre*; cependant ses comédiens se plaignaient : il les laissait languir, disaient-ils; sans cesse ils lui reprochaient sa lenteur à produire.

Molière, pour les contenter, autant que

possible, leur arrangea en cinq jours sa comédie de *l'Amour médecin.*

La pièce plut, fut applaudie, tout Paris y courut. Les médecins étaient depuis longtemps un grand sujet de rire : ils couraient crottés par la ville, en longues robes noires, ne parlaient que latin; et quelles belles choses disaient-ils?... Ils se battaient chez leurs malades au sujet de la *circulation* et du *vin émétique.* De plus, il venait d'y avoir, à propos de lavements et de seringues, deux grands procès ridicules des médecins de Rouen et de Marseille contre les apothicaires, dont toute la France avait ri.

On sait, par deux vers de Regnard, quelle était la prétention des médecins :

Ils voulaient obliger tous les apothicaires
A faire et mettre en place eux-mêmes leurs clystères.
(*Le Légataire*, acte I, sc. X.)

L'Amour médecin fut joué en septembre 1665; Molière y remplissait le rôle de Sganarelle, ce père dans l'embarras...

« Champagne! Champagne! Champagne! vite, qu'on m'aille quérir des méde-

cins, et en quantité. On n'en peut trop avoir dans une pareille aventure. Ah! ma fille! ma pauvre fille! »

Ils arrivent à quatre, en grande cérémonie; ils tâtent la malade, s'asseyent, toussent, causent : l'un de sa mule, l'autre de son cheval.

SGANARELLE.

« Messieurs, l'oppression de ma fille augmente; je vous prie de me dire vite ce que vous avez résolu. »

« — Saignons, saignons, dit l'un.

« — Moi, fit l'autre, je dis que sa maladie est une pourriture d'humeur causée par une trop grande réplétion : ainsi je conclus à lui donner de l'émétique.

« — Je soutiens que l'émétique la tuera.

« — Et moi que la saignée la fera mourir. »

Grands débats :

Un troisième prétend (c'est Monsieur Macroton) que la malade

« . . a u-ne ma-la-di-e chro-ni-que, et qu'elle peut pé-ri-cli-ter, si on ne lui don-ne

du se-cours, d'au-tant que les symp-tô-mes qu'el-le a sont in-di-ca-tifs d'u-ne va-peur fu-li-gi-neu-se qui lui pi-co-te les mem-bra-nes du cer-veau. Or, cette va-peur que nous nom-mons en grec at-mos, est cau-sé-e par des hu-meurs pu-tri-des, te-na-ces, con-glu-ti-neu-ses, etc. »

Les pauvres gens! que de raisonnements! que de science perdue là où il suffirait d'un regard!...

Un regard de celui qu'elle aime, voilà ce qui guérit Lucinde.

XVIII

Environ ce temps-là une coureuse, nommée la Raisin, directrice ambulante d'une troupe d'enfants, ruinée par suite de désordres, comptant sur la générosité de Molière, vint le prier de lui prêter son

théâtre pour trois représentations seulement, afin de pouvoir, par le gain qu'elle espérait y faire, remettre sa troupe en état.

Molière y consentit. On annonçait, dans cette troupe, un petit miracle de treize à quatorze ans, nommé Baron. La ville entière le courut voir, et la Raisin, en une seule fois, tant il y vint de monde, fit plus de mille écus.

Molière, un peu malade, n'était pas allé voir le petit Baron dans les deux premiers jours; mais on lui en dit tant de merveilles, qu'à la dernière représentation, quoique souffrant, il se fit porter au Palais-Royal. Il fut étonné, ravi plus que personne du jeu naïf de cet enfant; aussi, après la pièce, il le retint à souper, puis il envoya chercher son tailleur (car le pauvre enfant était fort mal accommodé), et il lui fit faire un habit complet, en recommandant bien qu'il fût prêt pour le lendemain. Molière, après cela, interrogea le jeune homme et le fit causer, et il ajouta aux habits six beaux louis d'or. Le pauvre enfant croyait rêver, lui qui avait été toujours si durement traité par les gens au

milieu desquels il avait vécu jusqu'alors. Mais Molière était touché de voir un jeune homme né avec d'aussi belles qualités, perdu aux mains de ces gens. Il voyait en lui poindre un grand comédien, et il voulut l'ôter de la misère. Au souper, il lui demanda quelle chose il souhaitait le plus. « De rester avec vous toute la vie, répond Baron. — Eh bien, lui dit Molière, c'est une chose faite. »

Cette adoption fit du bien à Molière; dans sa solitude, il avait éprouvé toujours le besoin de sentir près de lui une âme jeune et sereine: la petite Béjart d'abord, puis le petit Baron. Le grand comique fut, par excellence, un génie éducateur, et de la foule et des individus. Outre sa femme et Baron, ne forma-t-il pas un à un tous les acteurs de sa troupe, ainsi qu'on le voit dans *l'Impromptu de Versailles*? Et qui, plus que lui, a élevé la foule en France, partant de Mascarille pour arriver à Cléante (dans *Tartuffe*), et à Clitandre (dans *les Femmes savantes*)? Qui, plus que lui, a vulgarisé le bon sens et fortifié le sentiment du vrai dans le peuple? Aussi le peuple ne l'a-t-il jamais oublié.

Molière éleva Baron comme s'il eût été son propre fils; l'éducation de ce jeune homme fut, pendant quelque temps, son meilleur délassement. Il ne l'instruisait pas seulement dans son art; il cherchait à développer en lui un caractère noble, généreux et vrai. Il lui enseignait que le théâtre même doit être l'expression de la vérité: aucune occasion n'était négligée par lui de joindre, en toutes choses, les bons exemples aux bons conseils.

On raconte qu'un jour, un pauvre comédien nommé Mondorge, réduit au dénûment, vint à Auteuil où était alors Molière, sachant bien qu'il y trouverait quelque secours. Il s'adressa à Baron, lui dit sa misère, qu'il était père de famille, et qu'il avait joué autrefois, en Languedoc, avec M. de Molière.

Baron, tout ému, lui fait servir à manger, puis il monte trouver Molière. Celui-ci fut charmé de son bon cœur: « Il ne vous a pas trompé, lui dit-il, je me le rappelle très bien, et c'est un fort honnête homme. Que croyez-vous que je lui doive donner? » Baron s'excusait. « Non, dit Molière, je veux que vous déterminiez vous-même ce

que je lui dois donner. » Baron dit qu'il croyait quatre pistoles suffisantes. « Eh bien, dit Molière, je vais lui donner quatre pistoles pour moi, mais en voici vingt autres que je lui donnerai de votre part : je veux qu'il sache que c'est à vous qu'il doit le service que je lui rends. On peut ajouter à cette somme, continua-t-il, cet habit de théâtre dont je crois que je n'aurai plus besoin. Il sera encore à ce pauvre garçon de quelque ressource pour sa profession. »

« Cependant, cet habit que Molière donnait avec tant de plaisir, dit Grimarest, lui avait coûté deux mille cinq cents livres, et il était presque neuf. Il assaisonna ce présent d'un bon accueil qu'il fit à Mondorge. »

Il « le consola et l'embrassa », dit un autre biographe.

XIX

L'année 1665 s'était ainsi écoulée sans que *le Misanthrope* eût encore paru ; mais dans les premiers jours de 1666, Molière se disposait à le donner au public, lorsque sa meilleure protectrice auprès du roi, la reine mère, Anne d'Autriche, mourut.

Il voulut, pendant le deuil, s'abstenir de nouveautés, et *le Misanthrope* fut remis au mois de juin. Peut-être aussi fut-il bien aise de pouvoir se préparer longtemps au rôle d'Alceste, si différent de tous ceux où il s'était montré jusque-là. C'est ici l'occasion de dire que, pour beaucoup de ses contemporains, il fut admiré surtout comme acteur. A la vérité, le public d'alors ne le connaissait pas par la lecture autant que le public d'aujourd'hui ; mais on allait le voir. Sa figure, son jeu, sa voix entrecoupée, sa toux même, dans les

rôles de vieillard, ne se pouvaient oublier. Quoique grand et bien fait, quoique doué d'un visage sérieux et très doux, personne n'avait une physionomie plus comique. Son nez et sa bouche, dans les moments de surprise, sans qu'il parlât, étaient seuls toute une comédie.

« Il était, dit un contemporain, tout comédien depuis les pieds jusqu'à la tête. Il semblait qu'il eût plusieurs voix ; tout parlait en lui ; et d'un pas, d'un sourire, d'un clin d'œil, d'un remuement de tête, il faisait plus concevoir de choses que le plus grand parleur n'aurait pu dire en une heure. »

Dans les pièces qui n'étaient point de lui, il faiblissait quelquefois, surtout dans le tragique, qui allait mal à sa voix saccadée, à sa volubilité d'expression. Sa figure conservait quelque chose de risible jusque dans le sérieux ; mais c'est dans le comique, c'est dans ses rôles à lui qu'il savait reproduire

Ces mouvements du cœur, peints d'une adresse ex-
Par des gestes puisés dans la passion même. [trême

« Jamais personne ne sut si bien démon-

ter son visage », dit le sieur de Neufvillenaine.

Jamais homme, dit Lagrange, « n'a si bien entré que lui dans ce qui fait le jeu naïf du théâtre : il n'était pas seulement inimitable dans la manière dont il soutenait les caractères de ses comédies, mais il leur donnait encore un agrément tout particulier par la justesse qui accompagnait le jeu des acteurs; un coup d'œil, un pas, un geste, tout y était observé avec une exactitude qui avait été inconnue jusque-là sur les théâtres de Paris. »

Que devait être une troupe de comédiens, habiles d'ailleurs, dirigée par un tel chef, qui savait si bien faire valoir leurs moindres qualités, et qui tirait parti de leurs défauts mêmes?

On a vu qu'il aimait à parler en public. Il se plaisait dans ses harangues aux traits d'érudition, aux citations savantes, souvent même à des allusions (respectueuses) aux livres saints. Cela se conçoit : il aimait à montrer ce qu'il y avait de sérieux en lui, à dépouiller le personnage bouffon du théâtre; mais il sortait alors de ses passions naïves; la vérité de sa nature,

c'était au théâtre qu'il la laissait voir; tandis que dans ses harangues il se cachait à demi pour jouer aussi son personnage d'apparat et devenir *Monsieur de Molière*.

Sa vie, du reste, était pleine d'ordre; il se faisait un revenu de plus de trente mille livres, fortune considérable pour l'époque, et qui pouvait équivaloir à cent vingt mille francs de rente de notre temps. Cela lui permettait de vivre grandement et d'avoir, à Auteuil, une maison fort jolie, où il allait souvent, car il aimait la campagne; il composait, à Auteuil, ces jolis couplets que Lulli et Charpentier mettaient en musique pour ses *intermèdes*. La vue des prairies, le chant des oiseaux, auquel il était très sensible, rendaient le calme à son âme. Théocrite, Virgile, Horace lui revenaient en mémoire; il improvisait alors en italien, en espagnol, en français, des poésies pastorales, quelquefois pleines de fraîcheur :

Vous chantez sous ces feuillages,
Doux rossignols, pleins d'amour;
. . . . . .
. . . . . .

Puis, il imaginait des bergères endormies sous l'ombrage :

Silence, petits oiseaux ;
Vents, n'agitez nulle chose ;
Coulez doucement, ruisseaux ;
C'est Caliste qui repose.

Ah sin che florida
Ride l'età
Che pur tropp' orrida
Da noi sen va,
Sù cantiamo !

. . . . . .
. . . . . .
Ma poichè frigida
Langue l'età,
Più l'alma rigida
Fiamme non ha,
Sù cantiamo [1].

Molière allait à Auteuil, quelquefois en bateau, quelquefois en voiture. Il en revenait un jour avec le musicien Charpentier, lorsqu'un pauvre se présente à la portière en demandant l'aumône : Molière lui donne; mais un instant après le pauvre reparaît :

[1] Tant que l'âge des fleurs nous rit, qui, las! de nous trop tôt s'enfuit, allons, chantons!

Mais quand l'âge glacé languit, l'âme engourdie n'a plus de flammes, allons, chantons!

« Monsieur, lui dit-il, vous n'aviez peut-être pas l'intention de me donner un louis d'or, je viens vous le rendre. — Tiens, mon ami, dit Molière, en voici un second. » Puis, se tournant vers Charpentier, il ajoute : « Où diable la vertu va-t-elle se nicher ! »

Il donna au jeune Racine, dont il joua les essais sur son théâtre, autant que Louis XIV et Colbert.

Le plus grand ordre était exigé dans son intérieur; et, en toutes choses, il pratiquait la régularité jusqu'à la symétrie. Absorbé dans une contemplation continuelle, étudiant et méditant sans cesse, accablé d'affaires, acteur, auteur, directeur, valet de chambre du roi, cent personnes à conduire et les trois quarts du temps malade, il fallait bien que tout chez lui fût arrangé, régulier. C'était son côté intraitable. Une fenêtre ouverte ou fermée mal à propos, un livre déplacé, suffisaient pour le mettre en colère, comme cet excellent M. Jourdain, dont il joua le rôle et auquel il fait dire si plaisamment, lorsque le maître de philosophie lui veut enseigner à modérer ses passions :

« Non... je suis bilieux comme tous les diables, et il n'y a pas de morale qui tienne, je me veux mettre en colère. »

Malgré cela, aimé de tous ceux qui l'entouraient, jusqu'aux moindres enfants, ses comédiens, Boileau, La Fontaine, Ninon, Mme de la Sablière, Condé lui-même, tous se plaisaient avec lui. Le vieux Corneille, si pauvre et si fier, venait le voir, et l'aimait, et l'on dit qu'il ne fut point insensible à la beauté d'Armande.

Chapelle avait un appartement dans la maison d'Auteuil, et lorsque Molière y recevait ses amis, c'était lui qui en faisait les honneurs, car depuis la rentrée de Molière à Paris, ils ne s'étaient plus quittés. Malgré sa vie légère, Molière aimait Chapelle. Celui-ci amena un jour, à Auteuil, grande compagnie : c'étaient MM. Lulli, Jonsac, Nantouillet, Boileau et quelques autres; ils venaient, disaient-ils, pour se bien divertir. Molière, qui était malade, but son lait devant eux et alla se coucher, en ayant soin de faire retirer Baron; mais les convives le réclamèrent si fort qu'il fallut le laisser, à la condition, toutefois, qu'ils ne feraient pas boire cet enfant. Voilà

Chapelle de mauvaise humeur; il se met à faire de la philosophie, et prononce, en se versant rasade, un discours sur le mépris de la vie. « Tu as raison, s'écrient les autres, ce monde-ci est indigne de philosophes comme nous. — Eh bien! répond Chapelle, attendrons-nous, comme des esclaves ou des brutes, que la mort nous en chasse? Sortons-en de nous-mêmes avec gloire, comme de vrais amis et comme de vrais sages. Embrassons-nous pour la dernière fois et allons nous noyer. »

On applaudit, on se lève, on court. Voilà nos gens dans l'eau. Baron, éperdu, court éveiller Molière qui arrive en costume de nuit au bord de la rivière. « Mes amis, leur dit-il, que vous ai-je donc fait? Quoi! vous vouliez accomplir sans moi une action si glorieuse? — C'est vrai, dit Chapelle, nous l'avions oublié, viens te noyer avec nous. — Doucement, une si sage résolution doit être réfléchie jusque dans la manière dont elle s'exécute. Est-ce la nuit, comme des gens sans cœur ou désespérés, que se doivent noyer des philosophes? C'est en plein jour; à l'heure qu'il est; nous perdrions la gloire d'une

telle action, la calomnie dirait que nous étions ivres. C'est demain, à midi, au milieu du village, qu'il faut accomplir notre dessein. — Ce Molière, dit Chapelle, a toujours plus d'esprit que nous. Sortons d'ici, nous nous noierons demain. — Cela est convenu, dit Molière. Allons dormir, en attendant. »

Chapelle, un autre jour, se battait à coups de poing dans la petite prairie d'Auteuil avec un vieux valet appelé Godemer, qui le servait depuis plus de trente ans. La lutte était terrible et les combattants acharnés. De quoi s'agissait-il? Le voici : ce vieux Godemer avait été accoutumé, par Chapelle, à être toujours avec lui dans son carrosse : mais, ce jour-là, la fantaisie vint à Chapelle, un peu pris de vin, de lui ôter tout à coup cet antique privilège, et de le faire honteusement monter derrière.

Godemer avait résisté, défendu ses droits, Chapelle s'était emporté, les coups avaient suivi. Le cocher, descendu de son siège, ne pouvait venir à bout de les séparer. Molière et Baron, qui de leur fenêtre avaient entrevu la bataille, accouru-

rent, croyant qu'on assommait Chapelle.

Baron, comme le plus ingambe, arriva le premier et fit cesser les coups, dit Grimarest, mais il fallut Molière pour terminer le différend.

« Ah! Molière, dit Chapelle, puisque vous voilà, jugez si j'ai tort. Ce coquin de Godemer s'est lancé dans mon carrosse, comme si c'était à un valet de figurer avec moi.

— Vous ne savez ce que vous dites, répondit Godemer, Monsieur sait que je suis en possession du devant de votre carrosse depuis plus de trente ans, pourquoi voulez-vous me l'ôter sans raison?

— Vous êtes un insolent qui perdez le respect; si j'ai voulu vous permettre de monter dans mon carrosse, je ne le veux plus; je suis le maître, et vous irez derrière ou à pied.

— Y a-t-il de la justice à cela? me faire aller à pied à présent que je suis vieux et que je vous ai bien servi si longtemps! il fallait m'y faire aller pendant que j'étais jeune, j'avais des jambes alors; mais à présent, je ne puis plus marcher. En un mot comme en cent, vous m'avez habitué

au carrosse, je ne puis plus m'en passer, et je serais déshonoré si l'on me voyait aujourd'hui derrière.

— Jugez-nous, Molière, je vous en prie, dit Chapelle, j'en passerai par tout ce que vous voudrez.

— Eh bien, puisque vous vous en rapportez à moi, je vais tâcher de mettre d'accord deux si honnêtes gens. Vous avez tort, dit-il à Godemer, de perdre le respect envers votre maître, qui peut vous faire aller comme il voudra : il ne faut pas abuser de sa bonté. Ainsi, je vous condamne à monter derrière son carrosse jusqu'au bout de la prairie, et là vous lui demanderez fort honnêtement la permission d'y rentrer; je suis sûr qu'il vous l'accordera

— Parbleu! s'écria Chapelle, voilà un jugement qui vous fera honneur dans le monde. Tenez, Molière, vous n'avez jamais donné une marque d'esprit si brillante. Oh! bien, ajouta-t-il, je fais grâce à ce maraud-là, en faveur de l'équité avec laquelle vous venez de nous juger. Ma foi, Molière, dit-il encore, je vous suis obligé, car cette affaire-là m'embarrassait,

elle avait sa difficulté. Adieu, mon cher ami, tu juges mieux qu'homme de France. »

Cette batterie de Chapelle avec le vieux Godemer nous montre qu'il y avait alors, entre les maîtres et les domestiques, une familiarité, une liberté de parole qui n'existent plus de nos jours, et que Molière n'a rien exagéré dans ses rôles de Lisette, de Dorine, de Nicole, de Toinette. Les domestiques faisaient en quelque sorte partie de la famille.

On s'est étonné quelquefois de la familiarité et de l'espèce de camaraderie qui, dans quelques comédies de Molière, existent entre les maîtres et les valets : Gros-René dans *le Dépit amoureux*, Scapin dans *les Fourberies de Scapin*, ont surtout en cela paru exagérés.

Molière n'exagère rien; il peint très exactement les mœurs de son temps. Les fils de noblesse venaient ainsi de leur province à Paris accompagnés de quelque domestique de leur âge, qui ne manquait pas de devenir leur confident. On a de cette coutume et de la camaraderie très réelle qui s'établissait entre le maître et le valet un témoignage décisif.

Patru, le célèbre et très honnête avocat Patru, l'ami de Boileau, a écrit sur Perrot d'Ablancourt, son collègue à l'Académie française, une notice fort sérieuse et fort exacte dans laquelle nous lisons ceci :

« ... Il était facile à ses gens et à tout le monde. Il ne sera peut-être pas hors de propos de rapporter en cet endroit deux petites historiettes qui marquent bien sa facilité et son humeur enjouée. A l'âge de dix-huit ou dix-neuf ans, et lorsqu'il s'établit premièrement à Paris, il amena avec lui un laquais nommé Bassan. Ce garçon avait été nourri jeune chez le père de M. d'Ablancourt; et comme ils étaient à peu près du même âge, le valet vivait fort familièrement avec son maître, qui quelquefois même était obligé de châtier ses insolences : mais du reste il avait des naïvetés non pareilles et faisait toutes ses sottises de tout son sens. M. d'Ablancourt jouait un jour à trois dés à la *Pomme de Pin* et perdait. Bassan, qui voyait ce qui se passait, le tire par le manteau (nous voilà en plein Molière) et lui dit à l'oreille : *Morbieu! vous perdez tout notre argent, et tantôt vous me viendrez battre.* Il n'y

eut perte qui tint, il fallut rire, et Bassan fut l'entretien et tout le divertissement du souper. »

En voici une autre qui n'est guère moins plaisante :

« Le valet s'était mis en fantaisie de marier son maître. M. d'Ablancourt qui s'en voulait divertir le laissait faire. Il fallait que les amants s'entrevissent : on prend jour. La mère et la fille se rendent chez une femme du voisinage (chez la Frosine de *l'Avare* évidemment). M. d'Ablancourt manque à l'assignation, Bassan boude et pendant cinq ou six jours ne le veut point voir. Sa colère enfin se passe (voir les colères et les apaisements de Scapin avec Léandre) ; il prend une nouvelle assignation avec la mère et la fille. Il en donne avis à son maître ; et en lui donnant cet avis : *Ne pensez pas*, lui dit-il, *faire comme dernièrement, car je n'ai que des reproches de vous...* »

Ce dernier trait du valet au maître : « Je n'ai que des reproches de vous... », manque dans Molière, qui certainement ne l'eût pas négligé s'il en avait eu connaissance.

Ajoutons qu'il s'agit de faits absolument contemporains de Molière. Perrot d'Ablancourt était né en 1606, précisément la même année que Pierre Corneille. Paris était rempli de jeunes gentilshommes accompagnés de quelque garçon de leur terroir destiné à montrer que l'on avait des vassaux en province. Quelques-uns même en amenaient plusieurs et l'on disait *mes gens*. Et puis cela donnait bon air au jeune marquis ou vicomte de bâtonner Scapin ou Gros-René dans la rue, mais quelles jolies revanches Scapin et Gros-René savaient prendre, surtout lorsque Scapin faisait le loup-garou, pour faire rompre le col à son jeune maître Léandre !

Encore un coup, Molière n'a rien exagéré. On voyait les domestiques de père en fils, dans les mêmes maisons, comme partie vivante du patrimoine. Il ne faut pas d'ailleurs confondre le domestique ni le valet avec le simple laquais, pas plus que la suivante avec la servante. Lisette était *suivante* d'Isabelle, Dorine était *suivante* de Marianne; Nicole, à la vérité, n'est que servante chez M. Jourdain, mais

évidemment une servante en chef, puisque nous apercevons au-dessous d'elle *cette pauvre Françoise*, qui sue à frotter les planchers.

C'est ainsi que Molière lui-même avait chez lui la vieille Laforêt, qui présidait au ménage, tandis que, sous ses ordres, agissaient deux ou trois filles de cuisine. Parmi ces filles se trouvait même une certaine Martine, qui servit d'original à la *Martine* des *Femmes savantes;* Molière eut la singulière idée de lui faire jouer ce rôle à elle-même, quoique la pauvre fille n'eût, de sa vie, assurément paru sur le théâtre ; il le lui apprit et elle s'en tira aux applaudissements universels. Elle resta elle-même, ainsi que Molière le lui avait bien recommandé, avec ses habits, son patois, ses allures, et jamais personnage ne fut rendu avec une plus grande perfection. La comédie fut encore cette fois de la réalité. Molière, toute sa vie, ne chercha que cela. Qui croirait, par exemple, que la grotesque dispute du maître de danse et du tireur d'armes avec le philosophe, dans *le Bourgeois gentilhomme*, n'est que la mise en scène d'une querelle qui eut lieu,

à cette époque, entre les maîtres de danse et les joueurs de violon? Il y eut procès, plaidoyers de part et d'autre devant le Parlement. Le cas était si obscur, qu'il y fallut l'intervention du roi.

La scène de Molière est-elle plus comique que ne l'avait été ce procès? Qu'on en juge; voici un petit passage du discours des avocats de la danse :

« ... Que, s'il fallait parler des qualités nécessaires aux personnes qui dansent et à celles qui jouent du violon, il ne serait pas difficile de faire voir que les danseurs ont tout l'avantage, car ils doivent être bien faits de corps. Les joueurs de violon n'ont pas besoin de cela, ils peuvent être boiteux, aveugles et bossus, sans que personne s'en scandalise, il ne leur faut que l'oreille et le bras. »

Les avocats de la musique, dans leur réponse, avaient recours à la prosopopée et faisaient parler l'Harmonie elle-même : « Ne faut-il pas, disait-elle, *que* vous reconnaissiez *que* c'est à moi *à qui* (ces avocats ne savaient pas le français) *que* c'est à moi à *qui* les Romains et les Grecs doivent la plu-

part des lauriers *qui* ont couvert leurs têtes ? » etc., etc.

On a dit que la réception du Mamamouchi était une scène outrée, que le rôle de M. Jourdain sortait, ici, de toute vraisemblance ; c'est connaître bien mal jusqu'où peut aller notre crédulité. N'a-t-on pas vu, depuis M. Jourdain, un sage de la terre, un docteur en théologie, l'abbé de Saint-Martin, protonotaire du Saint-Siège, tomber exactement dans le même piége, se laisser recevoir mandarin et marquis de Miskou, avec mille cérémonies burlesques ? Un auteur dramatique, Poinsinet, n'a-t-il pas cru bonnement aux prétendus ambassadeurs du roi de Siam, qui le venaient complimenter sur la beauté de ses ouvrages, et ne s'est-il pas laissé recevoir *écran du roi* ? Molière savait bien qu'il n'y a pas de bornes aux enfances humaines.

Géronte, quand on le met dans le sac, M. Jourdain, quand on le fait mamamouchi, M. de Pourceaugnac, quand Sbrigani le fourbe, etc., pas plus que Don Quichotte, quand on le reçoit chevalier, ne sont des personnages trop crédules.

J'ai parlé tout à l'heure de Laforêt; tout le monde sait que Molière la consultait sur ses pièces; il voulut un jour éprouver son bon sens, et lui lut, comme de lui, une comédie de Brécourt; mais à chaque parole: « Ce n'est pas vous, s'écriait-elle, qui avez fait cela. »

Cette bonne femme n'eut pas seulement sur Molière l'influence d'un excellent critique, elle lui fournit aussi ces admirables types de Madame Jourdain et de la nourrice Jacqueline dans *le Médecin malgré lui*.

Lorsqu'il lui faisait la lecture de ses pièces, il ne voulait pas qu'elle les entendît seule. Il faisait venir les enfants de tous ses comédiens; il lisait *Pourceaugnac*, *le Médecin malgré lui*... On riait aux éclats; il observait et faisait son profit des contenances de ce naïf auditoire.

Tout devenait si bien acteur et théâtre autour de Molière, qu'il réussit à faire monter sur la scène toute sa maison. La pauvre Laforêt y parut un jour d'une bien étrange manière. Madeleine Béjart, qui était bel esprit, avait fait une comédie en cinq actes sur le sujet de *Don Quichotte*.

Molière voulut être Sancho : il fallut donc un âne, on en eut un; il fut confié aux soins de Laforêt qui en fit si bien l'acquit de sa conscience que, dans la crainte de quelque malencontre pour le pauvre animal, elle ne manquait jamais de l'accompagner jusque sur le théâtre. Un certain soir, on l'avait préparé à jouer son rôle; Laforêt, derrière les coulisses, le tenait par la bride, Molière monté dessus; mais voici le baudet pris de la fantaisie d'entrer avant son tour. Molière s'écriait : « Laforêt, retenez ce maudit âne... » La digne fille faisait tous ses efforts; mais en vain, l'animal emporta maître et servante au milieu des acteurs, sur la scène. Le public fit à Sancho, à Laforêt et à l'âne un accueil tout français. Laforêt, depuis ce jour-là, ainsi que Molière, aima toujours ce bon public, tant elle l'avait, disait-elle, trouvé honnête.

Cette bonne fille était un vrai bonheur dans la maison de Molière, il trouvait, grâce à elle, son foyer moins sombre...

Délaissé tout à fait de sa femme, il allait plus fréquemment à Auteuil. Il s'y pro-

menait au milieu des fleurs, mais quelquefois sans les voir ; il pensait à celle qui faisait son malheur et qu'il ne pouvait point s'empêcher d'aimer.

A Paris, *dans ses troubles divers*, il allait s'épancher avec la charmante Mlle Debrie : *Je n'ai vu qu'en vous*, lui disait-il, *de la sincérité*. C'était, en effet, une personne extrêmement jolie, pleine de douceur, naïve et vraie en toute chose.

Un air tout engageant, je ne sais quoi de tendre
Dont il n'est point de cœur qui se puisse défendre.

« Elle se prend, disait-il, d'un air le plus charmant du monde aux choses qu'elle fait, et l'on voit briller mille grâces en toutes ses actions ; une douceur pleine d'attraits, une bonté tout encourageante, une honnêteté adorable. »

Malheureusement Mlle Debrie avait chez elle un mari, grand bretteur, que Molière n'aimait guère, aussi ne lui fit-il jouer que des rôles de rien dans ses pièces. Il en fit le *bretteur La Rapière*, dans *le Dépit amoureux ;* le *spadassin La Ramée*, dans *le Festin de Pierre ;* le *maître d'armes*,

dans *le Bourgeois gentilhomme*. Ailleurs, dans des rôles de quelques lignes, Debrie sera toujours le plus fâcheux personnage : c'est ainsi, par exemple, que si Molière est Alceste, Debrie sera le garde de la maréchaussée; si Molière est Orgon, Debrie sera l'affreux M. Loyal. Molière lui attribuait ces sortes de rôles parce que, sans doute, l'apparition du visage de Debrie lui causait toujours une impression fâcheuse, et que cela le rendait, dans ses colères contre M. Loyal et autres, bien plus vrai. Ainsi Debrie faisait le notaire dans *l'École des femmes*, où, le voyant paraître, Molière se sauvait en criant :

La peste soit de l'homme et sa chienne de face!

Cependant ses assiduités chez M^lle^ Debrie n'étaient pas trop fatigantes, dit Grimarest : « En huit jours une petite conversation, c'en était assez pour lui, sans qu'il se mît en peine d'être aimé, excepté de sa femme, dont il aurait acheté la tendresse pour toute chose au monde. »

Quelle était donc cette femme tant ai-

mée ?... Sa beauté semblait un mystère, un rêve, une illusion ; mais les âmes n'en étaient, à la voir, que plus profondément troublées. C'était l'insaisissable : elle était pâle, sérieuse, mais douée de tant de charmes que personne ne la vit sans en être enchanté. Son regard, quoique vif et plein de flamme, avait, au milieu de sa pâleur, un attrait de nonchalance inexprimable, mais invincible. « Elle a les yeux petits, disait Molière, mais elle les a pleins de feu, les plus brillants, les plus perçants, les plus touchants qu'on puisse voir. Elle a la bouche grande ; mais on y voit des grâces qu'on ne voit point aux autres bouches. » Ajoutez à cela qu'elle faisait toute chose avec le goût le plus délicat, et disposait sa toilette comme personne au monde à l'air de son visage. Quoique satirique à l'excès, sa conversation était ravissante, sa voix la plus touchante qu'il y eût. Il fallait l'entendre au théâtre, avec Lagrange, dans la scène chantée du *Bourgeois gentilhomme !* Comme actrice, elle était inimitable de finesse, de grâces légères, et quelquefois de dignité. Et cependant il l'avait aimée avant même que tout

cela eût paru en elle, il l'avait aimée lorsque personne encore ne songeait à elle !

Un air doux et posé. . . . . .
M'inspira de l'amour pour elle dès quatre ans.

L'innocence, les jeux, les naïvetés de l'enfance l'avaient séduit, mais ce qui le charma le plus dans la petite fille, et qu'ont tous les enfants, ce fut cette attention merveilleuse à écouter, cette facilité à recevoir toute impression :

Je ne puis faire mieux que d'en faire ma femme,

se disait-il,

Tout comme je voudrai je tournerai cette âme.
. . . . . .

Mais ne cherchons point, pour le mieux, de raisons à cette passion, car

. . . la raison n'est pas ce qui règle l'amour.
(*Misanthrope.*)

Non, ce n'est point un choix. . . . . .
Mais ces chaînes du ciel qui tombent sur nos âmes
Décidèrent en moi. . . . . .
(*Don Garcie.*)

Choisit-on qui l'on veut aimer?
Et pour donner toute son âme,
Regarde-t-on quels droits on a de nous charmer?
(*Psyché.*)

Après le mariage, ce ne fut pas à elle qu'il fit des reproches, mais seulement à lui. Ne pouvant la changer, il essaya de se changer lui-même, de réformer son cœur, il ne le put.

. . . . . Je commence à connaître
Que pour cette union Dieu ne m'a pas fait naître.

« Je suis le plus malheureux des hommes, et je n'ai que ce que je mérite, disait-il un jour à M. Rohault; je n'ai pas pensé que j'étais trop austère pour une société domestique..... avec toutes les précautions dont un homme peut être capable, je n'ai pas laissé de tomber dans le désordre où tous ceux qui se marient sans réflexion ont accoutumé de tomber. »

Et le soir, sous le manteau d'Arnolphe, il disait au public :

En sage philosophe on m'a vu vingt années
Contempler des maris les tristes destinées,

Et m'instruire avec soin de tous les accidents
Qui font dans le malheur tomber les plus prudents;
Des disgrâces d'autrui profitant dans mon âme,
J'ai cherché les moyens, voulant prendre une femme,
De pouvoir garantir mon front. . . . . .
. . . . . .

Un jour, dans son jardin d'Auteuil, Chapelle le trouva plus triste que de coutume et lui en demanda le sujet; Molière, toujours plus tendre et plus expansif à la campagne, lui avoua que ce chagrin lui venait d'être obligé de vivre éloigné de sa femme et de ne pouvoir s'en faire aimer. — Chapelle lui répondit qu'il l'avait cru au-dessus de ces sortes de choses, et le railla de ce que lui, qui savait si bien peindre le faible des autres hommes, tombait dans le ridicule d'aimer une personne qui ne le payait pas de retour.

Molière, qui l'avait écouté avec calme, lui demanda s'il avait jamais été amoureux.

« Je l'ai été, répondit Chapelle, comme doit l'être un homme raisonnable; mais...

— Raisonnable et amoureux! dit Molière; je vois bien que vous n'avez jamais aimé, et vous avez pris pour l'amour ce qui n'en est que l'ombre... Vous connais-

sez l'histoire de ma femme et la mienne; vous savez ce que j'ai souffert, ce que j'ai pardonné!... cependant mes bontés ne l'ont pas changée!... Mais ce que vous ignorez, c'est que je l'aime en un tel point que je vais jusqu'à entrer avec compassion dans ses intérêts, et quand je considère combien il m'est impossible de vaincre ce que je sens pour elle, je me dis en même temps qu'elle a peut-être la même difficulté à détruire le penchant qu'elle a d'être coquette, et je me trouve plus de disposition à la plaindre qu'à la blâmer. Sans doute cette façon d'aimer vous paraîtra étrange; mais pour moi je crois qu'il n'y a qu'une sorte d'amour, et que ceux qui n'ont point senti de semblables délicatesses n'ont jamais aimé véritablement. Toutes les choses du monde ont du rapport avec elle dans mon cœur : mon idée en est si fort occupée, que je ne sais rien, en son absence, qui me puisse divertir. Quand je la vois, une émotion et des transports qu'on peut sentir, mais qu'on ne saurait exprimer, m'ôtent l'usage de la réflexion; je n'ai plus d'yeux pour ses défauts; il m'en reste seulement pour ce qu'elle a

d'aimable : n'est-ce pas là le dernier point de la folie, et n'admirez-vous pas que tout ce que j'ai de raison ne serve qu'à me faire connaître ma faiblesse, sans en pouvoir triompher ? »

XX

Le *Misanthrope*, sorti de tout ce qui précède, joué à partir du 4 juin 1666, de deux jours en deux jours (parce qu'alors on ne jouait que de deux jours l'un), eut vingt et une représentations consécutives avec foule, quoique joué seul et dans les deux mois les plus chauds de l'année.

La France ne croyait assister qu'à une admirable comédie : elle assistait à la vie de Molière :

ARMANDE.

Je sais combien je dois vous paraître coupable,
Que toute chose dit que j'ai pu vous trahir,
Et qu'enfin vous avez sujet de me haïr.
Faites-le, j'y consens.

MOLIÈRE.

Eh! le puis-je, traîtresse?
Puis-je ainsi triompher de toute ma tendresse?
Et quoique avec ardeur, je veuille vous haïr,
Trouvé-je un cœur en moi tout prêt à m'obéir?

Ensemble et détails, tout était vrai: c'étaient sa vie, sa maison, son cœur, que Molière livrait ainsi en pâture au public.

La sincère Éliante, c'était Mlle Debrie. — Elle joua elle-même ce rôle.

La prude Arsinoé, c'était Mlle Duparc. — Elle joua elle-même ce rôle.

L'ami du genre humain, Philinte, c'était Chapelle, *qui pour être trop à tout le monde n'était point assez à un véritable ami.*

La pièce fut écoutée en silence, sans éclats, sans applaudissements. L'étonnement, cette fois, se mêlait à l'admiration: jusque-là Molière, comme acteur, ne s'était guère montré que dans le burlesque, et l'on ne pouvait point revenir de le voir, dans ce noble rôle d'Alceste, si pathétique, sans cesser, cependant, d'être comique encore! c'était là le prodige.

Tout alla d'enthousiasme et alla bien pour Molière, tant que la foule accourut;

mais quand l'empressement se fut peu à peu refroidi, il s'aperçut qu'il était au bout de ses forces. Les émotions coup sur coup répétées du rôle d'Alceste, toutes ses plaies rouvertes et remuées avaient tout à fait altéré sa santé. Il fallut suspendre les représentations; il s'enferma chez lui, se mit au repos, et écrivit, durant cet intervalle, *le Médecin malgré lui*.

Cela fait, il reprit *le Misanthrope*, mais il ne le joua plus seul, il le faisait suivre toujours de son *Fagoteux*.

Ému encore des dernières paroles d'Alceste, il endossait à la hâte l'*habit jaune et vert* de Sganarelle, et venait, la bouteille à la main, se consoler dans un charmant refrain des tristesses de l'autre rôle,

A cette gaieté si franche et si française, qui, chaque soir, venait égayer les esprits rendus sérieux par *le Misanthrope*, les applaudissements éclatèrent, et l'on ne pouvait point se lasser de deux chefs-d'œuvre si différents.

XXI

N'imaginons pas, toutefois, que Molière ait été, dans sa vie, exactement ce qu'est Alceste dans sa pièce; et n'imaginons pas davantage que son intention ait été de faire de ses pièces, à proprement parler, des *mémoires;* il ne voulait que faire des comédies; mais qui dit comédie dit vérité, et pour les rendre plus vraies, il puisait dans sa vie, dans celle de ses amis, chez tout le monde : Lagrange, là-dessus, ne nous laisse aucun doute : « Molière, dit-il, observait les manières et les mœurs de tout le monde, et il trouvait ensuite le moyen d'en faire des applications admirables dans ses comédies, où l'on peut dire qu'il a joué tout le monde, puisqu'il s'y est joué le premier, en plusieurs endroits, sur les affaires de sa famille, et qui regar-

daient ce qui se passait dans son domestique; c'est ce que ses plus particuliers amis ont remarqué bien des fois. » Ainsi, même pour Alceste, il ne lui avait pas suffi de sa passion, de ses chagrins, de sa propre maison, il avait pris jusque chez Boileau. En effet le mot d'Alceste :

Hors qu'un commandement exprès du roi ne vienne
De trouver bons les vers dont on se met en peine,
Etc.

n'était que la reproduction d'une boutade qui un jour avait échappé, en sa présence, à l'auteur des *Satires*.

Mais ce qu'il n'avait pris qu'en lui-même, c'était cet amour malheureux d'Alceste pour Célimène : ici rien d'emprunté; tout est bien de Molière, c'est bien lui avec sa passion qu'il observe, dont il rougit et qu'il ne peut vaincre. C'est bien Molière, mais ce n'est pas lui tout entier... Il y avait en Molière une autre passion que celle qu'il éprouvait pour sa femme, plus vive, plus durable, qu'il avait apportée en naissant, et qui s'accrut sans cesse à mesure que tout le reste lui manqua. Je veux parler de son amour pour le vrai.

Dès qu'il s'était vu trahi, abandonné, raillé par cette Célimène cruelle, il ne s'était pas, comme Alceste, enfui *dans un désert*; il avait écrit *Don Juan* et *Tartuffe*.

XXII

MOLIÈRE, au milieu de son activité, de ses triomphes et de ses souffrances, trouvait encore chaque jour quelques heures pour s'occuper de Baron. Celui-ci, qui en était à sa quinzième année, grandissait à vue d'œil; doué de toutes les grâces possibles : beau, bien fait, charmant d'esprit, précoce en tout, avec les dispositions les plus merveilleuses pour la comédie; il était l'enfant gâté chez Molière; et lui, de son côté, n'avait point de plus grand plaisir que de le produire à ses amis : il aimait à leur en raconter l'histoire, à le faire cau-

ser devant eux et réciter des vers. Mais c'était au grand ami, c'était au public qu'il aspirait de montrer son élève. Le voir à ses côtés partager avec lui les applaudissements de la foule, c'était où il tendait. Chaque soir déjà il le faisait assister à la comédie, dans sa loge, vêtu comme un petit seigneur.

Vers la fin de 1666, Louis XIV voulant donner à sa cour le grand divertissement du *Ballet des Muses* (arrangé par Benserade), Molière fut chargé, pour cette fête, de faire une comédie; il se mit aussitôt à *Mélicerte*. Baron devait y jouer le rôle du petit Myrtil, et lui-même celui de Lycarsis (*le père adoptif*).

On y disait de Myrtil :

Il n'est pas tant enfant qu'à le voir chaque jour,
Je ne le croie atteint déjà d'un peu d'amour.

Et trois bergères se disputaient son cœur. (Molière avait-il déjà le pressentiment que Baron deviendrait l'*homme à bonnes fortunes*?)

Cette pièce (*pastorale héroïque*) étant d'un genre peu naturel, Molière, qui n'était à son aise que dans le vrai, y avançait

lentement, et, dans l'intervalle, voici ce qui arriva :

La Molière, qui n'aimait point Baron, eut une difficulté avec lui, et elle s'emporta jusqu'à lui donner un soufflet. Le jeune homme humilié, raillé, d'avoir été souffleté par une femme, en conçut un ressentiment si vif qu'il ne voulut plus rester chez Molière. Celui-ci tâcha de l'apaiser, mais rien n'en fut capable. Seulement, comme Baron devait jouer le rôle de Myrtil, il déclara à Molière qu'il ne voulait pas mettre d'entrave à la pièce promise à Sa Majesté, et qu'il jouerait son rôle; mais qu'immédiatement, quelque peine qu'il en ressentît, il se voyait obligé de prendre congé de lui.

Il remplit, en effet, le rôle de Myrtil; mais *Mélicerte* n'était point finie. On la représenta devant le roi telle qu'elle était, c'est-à-dire les deux premiers actes seulement. Au lieu de l'achever, Molière écrivit et représenta à la suite la *Pastorale comique*... Il voulut jouer lui-même cet effréné rôle de Lycas (dont plus tard il brûla le manuscrit). Il se montra devant toute la cour, abattu, pâle, entouré de démons, de magi-

ciens chantants et dansants, et se servit, pour exciter le rire, de sa propre figure amaigrie par les travaux, les chagrins et la maladie.

Deux magiciens commencent, en dansant, un enchantement pour embellir Lycas;

Six démons dansants habillent Lycas d'une manière ridicule et bizarre, pendant que des magiciens chantent autour de lui :

Ah! qu'il est beau
Le jouvenceau!
Ah! qu'il est beau! Ah! qu'il est beau!
Qu'il va faire mourir de belles!
. . . . . .
. . . . . .
Qu'il est joli,
Gentil, poli,
Qu'il est joli, qu'il est joli!
Est-il des yeux qu'il ne ravisse?
Il passe en beauté feu Narcisse,
Etc., etc., etc.

Molière paraît s'être plu dans ces rôles grotesques; mais Boileau ne l'y pouvait voir; cela lui faisait mal.

La représentation du *Ballet des Muses* terminée, Baron « persista, dit Grimarest, à ne point rentrer chez Molière. En effet,

il eut la hardiesse de demander au roi, à Saint-Germain, la permission de se retirer, et, incapable de réflexion, il se remit dans la troupe de la Raisin. »

Molière, cependant, malgré ces chagrins domestiques, avait besoin, plus que jamais, à cause de *Tartuffe*, de contenter le roi. Le temps où nous sommes est celui du *premier placet*. L'horizon commençait à singulièrement s'assombrir; les bigots croissaient en audace; il fallut donc satisfaire, avec empressement, aux fantaisies royales. Aussi, Sa Majesté, au commencement de la nouvelle année, — 1667, — ayant demandé, pour une deuxième représentation du *Ballet des Muses*, une autre comédie d'un nouveau genre, où il y eût des Turcs et des Maures, Molière, en quelques jours, improvisa *le Sicilien*.

Cette fraîche comédie, ou pour parler plus juste, ce premier des opéras-comiques fit le plus grand plaisir à toute la cour : Molière y remplissait le rôle du jaloux Don Pèdre. Mais la pièce ne put être jouée de sitôt à la ville, parce qu'après cette première représentation, qui eut lieu à Saint-Germain, Molière tomba malade.

Cependant Baron, qui s'était remis chez la Raisin, ne put point rester chez cette aventurière : il se joignit à une autre troupe ambulante un peu meilleure, mais il regrettait bien Molière. Au reste, il ne s'en cachait pas; il se reprochait devant tout le monde d'avoir, en le quittant, manqué à ce qu'il lui devait de reconnaissance. Mais il ne cherchait pas, ajoutait-il, à se remettre avec lui, parce qu'il s'en trouvait indigne. Ces propos furent rapportés à Molière; il en fut si heureux, que tout de suite il écrivit à son jeune élève, à Dijon, où il était alors, une lettre très affectueuse pour l'engager à revenir. Il accompagna cette lettre d'un nouvel ordre du roi, qui le replaçait parmi les comédiens de Sa Majesté, et lui mandait de prendre la poste pour arriver plus tôt.

Baron fut enchanté et partit sur-le-champ. Il était si empressé, si joyeux, qu'à la dernière couchée il oublia sa bourse et tout ce qu'il avait d'argent, et ne retourna pas le chercher. Molière, de son côté, était allé l'attendre à la porte Saint-Victor; mais le grand air, la fatigue et surtout quelques mois à cet âge, avaient

si fort changé le jeune homme, qu'il ne le reconnut pas et le laissa passer.

Baron avait préparé tout du long du chemin un beau discours pour demander pardon à son bienfaiteur ; mais en voyant Molière le premier lui tendre les bras, il ne put que pleurer.

Molière le reprit en affection plus que jamais et redoubla de zèle à l'instruire dans son art. Baron était si sémillant de jeunesse, il avait tant de charmes que Molière bientôt écrira pour lui, dans *Psyché*, le rôle de l'Amour.

XXIII

MOLIÈRE avait une autre joie encore que celle du retour de Baron : il allait jouer *Tartuffe*.

Le 5 août 1667, le roi étant en Flandre, la pièce fut représentée en public, à Paris,

devant un auditoire immense. Molière en avait obtenu du roi, avant son départ, la permission, mais permission verbale seulement : Molière crut que cela lui suffisait. Le roi avait exigé, toutefois, que le titre fût changé (Molière afficha *l'Imposteur*), que Tartuffe s'appellerait autrement (il le nomma Panulphe) ; mais toutes ces précautions ne servirent de rien : la cabale remua de telle sorte que, Molière n'ayant pu produire sa permission, la pièce, dès le lendemain, fut supprimée.

« Si on avait connu sa droiture et sa soumission, dit Grimarest, on aurait été persuadé qu'il ne se serait point hasardé de représenter le *Tartuffe* sans en avoir auparavant pris l'ordre de Sa Majesté. »

Toutefois, il ne perdit pas de temps, deux jours après, le 8 août, il dépêcha vers le roi, devant Lille, deux de ses comédiens, Lagrange et La Thorillière, porteurs de son second placet : « Ma comédie, Sire, n'a pu jouir ici des bontés de Votre Majesté... »

Louis XIV fit réponse : *qu'à son retour il ferait de nouveau examiner la pièce et qu'ils la joueraient.*

Molière, à partir de la suppression de *l'Imposteur*, avait fermé son théâtre; il ne le rouvrit qu'après cette réponse du roi, le 25 septembre.

La polémique, durant cet intervalle, ne devint que plus vive. En présence de son théâtre fermé, brochures, libelles, mémoires, satires, sermons, mandements et chansons se croisèrent. *Tartuffe*, pour les uns, était une invention de l'enfer; pour les autres, une œuvre sainte, une œuvre de piété. Quelques hommes tombés dans l'incrédulité se prétendirent ramenés par Molière à la vraie religion. Saint-Évremond, quelques années plus tard, écrivait d'Angleterre, où il était en exil : « Je viens de lire le *Tartuffe* de Molière. Je ne sais comment on a pu en empêcher si longtemps la représentation. Si je me sauve, je lui devrai mon salut. La dévotion est si raisonnable dans la bouche de Cléante, qu'elle me ferait renoncer à toute ma philosophie, et les faux dévots sont si bien peints que la honte de leur peinture les fera renoncer à l'hypocrisie. Sainte piété, que vous allez apporter de bien au monde! »

Mais voici bien plus : au dernier acte, l'exempt, par ordre du roi, emmène Tartuffe en prison, alors Orgon s'écrie : *Eh bien ! te voilà, traître.....* mais Cléante l'interrompt :

. . . . . Ah ! mon frère, arrêtez
Et ne descendez point à des indignités.
A son mauvais destin laissez un misérable,
Et ne vous joignez point au remords qui l'accable ;
Souhaitez bien plutôt que son cœur en ce jour,
Au sein de la vertu fasse un heureux retour ;
Qu'il corrige sa vie en détestant son vice.
. . . . . .

CONCLUSION DIGNE D'UN OUVRAGE SI SAINT ! disait un défenseur anonyme, la pièce, n'étant, selon lui, QU'UNE INSTRUCTION TRÈS CHRÉTIENNE.

XXIV

MOLIÈRE, ne pouvant jouer sa pièce, se remit tranquillement au travail : il reprit l'étude des anciens, et donna, au mois de janvier 1668, *Amphitryon*, sujet antique cette fois, mais forme nouvelle, toute française, naïve et savante, que Molière seul et La Fontaine ont connue. Voyez si, dans le rôle de Sosie, l'on ne croit pas entendre le fabuliste lui-même :

En nous créant, nature a ses caprices,
Divers penchants en nous elle fait observer.
. . . . . .
. . . . . .
Tous les bons mots sont des sottises
Partant d'un homme sans éclat;
Ce seraient paroles exquises
Si c'était un grand qui parlât.

Pour chacune de ses créations, Molière éprouvait le besoin d'une forme nouvelle ;

tous les genres de comédie ont été par lui mis en œuvre : comédies à intrigues, comédies à saillies, simples farces de foire, et sans que rien s'y ressemble. En quoi, par exemple, le *Misanthrope* ressemble-t-il à *Tartuffe*, *l'École des Maris* à *Amphitryon*, *l'École des Femmes* aux *Femmes savantes*? et, parmi ses pièces en prose, comparez *Don Juan* au *Bourgeois gentilhomme*, *l'Avare* au *Médecin malgré lui*, etc., et dites s'il y eut jamais un génie plus divers.

Il se chargea, dans *Amphitryon*, du rôle de Sosie, *mari de Cléantis, dont l'humeur le fait enrager...* Il lui allait, par d'autres côtés encore, de jouer ce rôle. Auteur et acteur, rêvant sans cesse à tous ces personnages qu'il créait et qu'il représentait lui-même; ayant ainsi, chaque soir, à mettre en action sur la scène les rêves de son esprit solitaire, ne lui arriva-t-il pas quelquefois de sentir, je ne sais comment, vaciller sa propre existence? car où était, au milieu de toutes ces chimères, son véritable moi?... Était-ce le rêve qui était sa vraie vie, ou la réalité; mais la réalité, où finissait-elle? où le rêve com-

mençait-il? Tout n'était-il pas rêve? La comédie, d'ailleurs, n'était-elle pas pour lui la chose la plus réelle? Était-il Alceste, était-il Molière? était-il un personnage multiple, ou n'était-il qu'un, et qu'était-il?

« Car encor faut-il bien que je sois quel-
[que chose!
. . . . . .
Rêvé-je? est-ce que je sommeille?
Ai-je l'esprit troublé par des transports
[puissants?
. . . . . .

MERCURE.

Quel est ton sort? dis-moi.

SOSIE.

D'être homme et de parler.

MERCURE.

Je veux savoir de toi...
Ce que tu fais.

SOSIE.

Je fais le bien et le mal tour à tour.»

Dans ce rôle, tout de fantaisie, Molière

se surpassa; et les applaudissements ne pouvaient point finir lorsqu'on le voyait représenter, de manière si vraie, un personnage en apparence contre nature.

De plus, dans *Amphitryon*, Molière abordait de nouveau un sujet auquel il n'avait jamais touché sans s'élever jusqu'au tragique, tant il remuait en lui de douleurs. — Qu'on songe que le rôle d'Alcmène fut écrit pour sa femme, et qu'il avait, à cette époque, un enfant de deux ans dont il ne se croyait pas le père.

NON, CE N'ÉTAIT PAS MOI. . . . . .
. . . . . .
Ce revers vient à bout de toute ma constance,
Et mon cœur ne respire, en ce fatal moment,
Et que fureur et que vengeance.

ALCMÈNE.

De qui donc vous venger?

AMPHITRYON.

Je ne sais pas; mais CE N'ÉTAIT PAS MOI.

Molière, lorsqu'il écrivit ce rôle, était au plus haut de sa gloire; il allait voir (par *Tartuffe*) tous ses ennemis confondus.

Il nous montre Amphitryon aussi au moment d'un grand triomphe, et lui fait dire ces vers :

Ah! qu'on est peu touché de louange, d'honneur,
Et de tout ce que donne une grande victoire,
Lorsque dans l'âme on souffre une vive douleur,
Et que l'on donnerait volontiers cette gloire
Pour avoir le repos du cœur!

Au mois de juillet suivant, pour une fête que le roi donnait à son retour de ses victoires de Franche-Comté, il écrivit *Georges Dandin.*

Don Garcie de Navarre, jaloux sans sujet, autrefois, était devenu Alceste trahi par Célimène; Sganarelle, *Cocu imaginaire* au temps de Don Garcie, devenait, au temps d'Amphitryon, le *Mari confondu.*

Molière joua lui-même le rôle du pauvre mari. La pièce commence par des *valets de fête qui obligent Georges Dandin de danser avec eux; mais Georges Dandin, mal satisfait de son mariage, et n'ayant l'esprit rempli que de fâcheuses pensées*, accompagne sa danse d'une figure si sombre et si désespérée, que tout le monde en rit. N'est-ce pas l'histoire de Molière lui-même, obligé de danser malgré

ses chagrins, d'organiser des ballets et des fêtes pour le roi? Pour jouer de semblables scènes, il n'avait qu'à rester lui. Il voulut aussi qu'Armande fît le rôle d'Angélique, *femme de Georges Dandin.*

Cette bouffonnerie prend un caractère tragique quand on songe que la pièce se terminait par ces mots, dans la bouche de Molière lui-même :

« Ah! je n'y vois plus de remède. Quand on a, comme moi, épousé une méchante femme, le meilleur parti qu'on puisse prendre est de se jeter dans l'eau la tête la première. »

XXV

Molière, cependant, vieillissait peu à peu de fatigue et de souffrances; il voulut se vieillir aussi dans ses rôles; il se mit en scène avec sa fluxion et sa toux, dans le rôle d'Harpagon. Après avoir si long-

temps mis ses chagrins en scène, il allait y mettre jusqu'à sa maladie.

Ne pourrait-on pas aussi supposer que, mari déjà vieilli d'une femme jeune, coquette et dépensière, qu'ayant à gouverner économiquement une troupe de comédiens, pour la plupart, peut-être, un peu gaspilleurs, il se trouva tout naturellement porté sur cette pente, dans son étude du cœur humain?

Mais quel admirable moment il choisit pour nous montrer Harpagon! il le met en scène dans le plus beau jour de sa vie, celui où il marie son fils, où il marie sa fille, où il va se marier lui-même. Et que d'heureuses circonstances! Il marie sa fille *sans dot* au seigneur Anselme, qui est un *gentilhomme*, *doux*, *posé*, *sage et fort accommodé*. Mais, hélas! un malheur survient à ce pauvre homme: Il s'est *engagé à donner à souper*. Quelle affaire pour un avare! Autre disgrâce : Harpagon avait trouvé à placer, en cachette, au plus bel intérêt, une somme considérable; mais c'est son fils qui emprunte, et l'hypothèque repose sur ses propres biens. O ciel! le marché manque. Que de calamités!

Qu'est-ce pourtant que tout cela, au prix de l'effroyable désastre qui l'attend tout à l'heure, lorsque Laflèche lui aura volé son trésor ? C'est ainsi que Molière, pour mieux faire ressortir leur caractère, nous montre ses personnages au plus terrible ou au plus heureux moment de leur vie : le misanthrope, par exemple, au jour où, contre toute justice, il perd vingt mille francs ; où il lui faut, par un ordre du roi, faire des excuses à Oronte de ne pouvoir pas admirer son sonnet; au jour enfin où il est indignement moqué, trahi par Célimène.

Dans un autre genre, nous verrons ce *gentilhomme limousin*, M. de Pourceaugnac, au moment solennel où, pour la première fois, arrivant par le coche, il fait son entrée dans la capitale. Il vient pour être présenté au roi, pour se marier, se montrer à la cour... C'est le point glorieux de sa vie.

M. Jourdain, le bourgeois gentilhomme, nous apparaît dans les circonstances à jamais mémorables où il allie sa famille à celle du Grand-Turc, et où il est lui-même reçu *Mamamouchi*.

Le malade imaginaire, au moment où il va être sacré médecin, ce qui est pour lui comme si on le faisait Dieu :

Natura et pater meus
Hominem me habent factum ;
Mais vos me (ce qui est bien plus),
Avetis factum medicum.

L'Avare, sujet antique, tiré de Plaute, comme *l'Amphitryon*, au contraire de cette pièce dont le succès avait été si grand, n'eut d'abord que quelques représentations et peu suivies. Messieurs les marquis critiquaient et prétendaient que Molière était *fou*. « Nous prend-il pour des benêts, de nous faire essuyer cinq actes de prose? A-t-on jamais vu plus d'extravagance? le moyen d'être diverti par de la prose? »

Boileau était, dit-on, le seul qui eût ri aux premières représentations de cette pièce, que bientôt après pourtant tout le monde admira.

XXVI

Son génie allait ainsi produisant toujours. Mais cependant que devenait *Tartuffe ?*

Le prince de Condé, quelques jours après *l'Avare*, invita Molière, sachant combien cela pourrait lui être agréable et confondrait l'intrigue, de venir donner chez lui, à Chantilly, une représentation de sa pièce proscrite. Cette représentation eut lieu le 20 septembre 1668, à la grande satisfaction de tous ceux qui la virent. A trois mois et demi de là, le roi leva enfin tout obstacle, et *Tartuffe* fut pour toujours livré au public (le 5 fevrier 1669). La ville entière, durant trois mois, par son empressement, par ses bravos et son enthousiasme, vengea l'auteur de toutes les cabales.

Quarante-quatre représentations, coup

sur coup, suffirent à peine à satisfaire la curiosité de la foule, et ce fut pour Molière le moment d'un triomphe jusque-là sans exemple au théâtre. Ses comédiens transportés, qui souvent avaient été difficiles avec lui, ne savaient plus maintenant quels égards lui témoigner. Ils ne l'avaient guère considéré, jusqu'alors, que comme un camarade; mais cette fois, avec toute la France, ils sentirent ce qui lui était dû de reconnaissance et de respect: ils voulurent, dans leur admiration naïve, que désormais il eût double part dans les bénéfices, chaque fois que l'on jouerait *Tartuffe*.

Quant à Molière, l'émotion de jouer tous les jours au milieu des applaudissements, sa passion concentrée, le travail incessant ne pouvaient que l'user vite. On le voyait pâle, décharné, sombre; ses amis commençaient à concevoir des inquiétudes sérieuses, tandis que d'autres trouvaient cela une chose piquante, et préparaient la comédie d'*Élomire hypocondre, ou les Médecins vengés!* Élomire était l'anagramme de Molière; ils lui annonçaient, dans cette pièce cruelle, qu'il

n'avait plus qu'à se préparer à la mort.

Molière, de son côté, donnait à Chambord, en octobre 1669, *Monsieur de Pourceaugnac*.

Il avait écrit pour lui, pour sa figure amaigrie, le rôle du Limousin, que les médecins, rien qu'à le voir, jugent atteint d'une *mélancolie hypocondriaque*.

« Pour diagnostic incontestable, vous n'avez qu'à considérer ce grand sérieux que vous voyez, cette tristesse accompagnée de crainte..., cette physionomie, ces yeux rouges et hagards, cette grande barbe, cette habitude du corps, menue, grêle, noire et velue... La véritable source de tout le mal, c'est, disaient-ils, une humeur crasse et féculente, une vapeur noire et grossière, qui obscurcit, infecte et salit les esprits animaux, etc., etc. »

Ces médecins firent rire aux éclats toute la France, et Diderot a raison : « Si l'on croit qu'il y a beaucoup plus d'hommes capables de faire *Pourceaugnac* que *le Misanthrope*, on se trompe. »

XXVII

A mesure qu'il vivait plus éloigné de sa femme, il devenait plus tendre pour ses amis et plus assidu au travail.

En effet, outre qu'il produisait plus que jamais, sa liaison avec Mignard se resserra; il allait lui faire, dans ses dernières années, de si fréquentes visites, que le bruit courut qu'il était amoureux de sa fille. Mais la vérité, c'est qu'il ne pouvait plus rester chez lui quand il n'y était pas au travail. Sa femme, à mesure qu'il avait grandi en réputation, en dignité morale, s'était abandonnée davantage; et, n'ayant point de famille à lui, il allait se reposer dans celle de son ami. Il écrivit, en cette même année 1669, pour être utile à Mignard auprès de Colbert, son poème sur la *Gloire du Val-de-Grâce*.

Il s'agissait d'excuser Mignard de son peu d'empressement auprès du ministre. On y trouve ces beaux et nobles vers :

Les grands hommes, Colbert, sont mauvais courtisans,
Peu faits à s'acquitter des devoirs complaisants;
A leurs réflexions tout entiers ils se donnent,
Et ce n'est que par là qu'ils se perfectionnent;
L'étude et la visite ont leurs talents à part;
Qui se donne à la cour, se dérobe à son art;
Un esprit partagé rarement s'y consomme,
Et les emplois de feu demandent tout un homme.

XXVIII

Au commencement de 1670, le roi voulant de nouveau donner à sa cour un spectacle extraordinaire, et qui réunît tout ce que le théâtre pouvait fournir de divertissements, choisit pour sujet, afin de pouvoir lier ensemble tant de choses diverses, *deux princes rivaux qui, dans le champêtre séjour de la vallée de Tempé,*

où l'on doit célébrer la fête des jeux pythiens, régalent à l'envi une princesse et sa mère de toutes les galanteries dont ils se peuvent aviser.

L'idée du roi fut exécutée aussitôt, et *les Amants magnifiques*, au mois de février, furent représentés à Saint-Germain.

Molière, qui avait toujours été l'ennemi du *faux*, déclara la guerre, cette fois, aux astrologues et faiseurs de miracles.

Le roi, avec toute la cour, dansa dans cette pièce; ce fut un spectacle splendide. Mais Molière ne la représenta jamais sur son théâtre, et elle ne fut imprimée qu'après sa mort. Il y joua, néanmoins, le rôle de Clitidas, *plaisant de la princesse*.

Il avait intercalé, dans cette pièce, de gracieux couplets qui eussent suffi seuls à la réputation d'un faiseur d'opéras. Par exemple, ceux-ci :

> Quand je plaisais à tes yeux,
> J'étais content de ma vie,
> Etc.

Ce sont les vers d'Horace : *Donec gratus eram tibi*.

Il semble que le grand comique, pressentant sa fin, se soit hâté dans les dernières années de sa vie. Les pièces en cinq actes (mais en prose) se succédaient coup sur coup.

Malade, mourant presque, mais chargé par le roi d'une comédie pour ses divertissements de Chambord, le voici qui écrit, dans sa solitude d'Auteuil, *le Bourgeois gentilhomme*, un de ses plus admirables chefs-d'œuvre, et assurément la plus mêlée, la plus tumultueuse de toutes ses comédies.

De plus en plus bruyantes et pompeuses, ses pièces, à mesure que les ans s'accumulent, ne témoignent-elles pas davantage aussi de cette souffrance intérieure qui donne la force de tout dire? — Il avait débuté dans le ballet par des bergers; nous voici arrivés maintenant au *Ballet des Nations*, à la réception du Mamamouchi, scène admirable et moquerie profonde (à la manière de Rabelais).

Il redit une fois encore son amour dans le *Bourgeois gentilhomme;* mais il ne l'y dit plus lui-même. Il joua, lui, le rôle de Monsieur Jourdain; quant au rôle de

Lucile, il ne l'en confia pas moins à Armande Béjart.

Il fit, pour le ballet qui termine, des chansons dans tous les patois et dans toutes les langues, et l'on n'y rencontre point sans émotion ces vers, dans les couplets espagnols :

Sé que me muero de amor.
. . . . . .
. . . . . .
Sé que me muero de amor.
. . . . . .
Vaya, vaya de fiesta,
Vaya de bayle!
Alegria, alegria, alegria!
Que esto de dolor es fantasia.

Je sais que je me meurs d'amour.
. . . . . .
. . . . . .
Je sais que je me meurs d'amour.
. . . . . .
Allons, allons, des fêtes!
Allons, des danses!
De la gaîté, de la gaîté, de la gaîté!
La douleur n'est que fantaisie.

Le roi et le public furent enchantés de cette pièce. Le roi, à la vérité, ne dit son avis qu'à la deuxième représentation; mais les beaux esprits se courroucèrent : « Molière nous prend assurément pour des

grues, s'écriait un duc, de croire nous divertir avec de telles pauvretés. Qu'est-ce qu'il veut dire avec son : *Ha la ba, ba la chou ?* Le pauvre homme extravague, il est épuisé ; si quelque autre auteur ne prend le théâtre, il va tomber dans la farce italienne. »

Citons à propos du rôle de Nicole dans *le Bourgeois gentilhomme* cette remarque judicieuse de M. Théodore de Banville (feuilleton du *National*, 3 mars 1873) :

« Une actrice de sa troupe, Mlle Beauval, avait le défaut de rire toujours, involontairement, même quand elle voulait être sérieuse, même quand elle voulait pleurer, et c'est pourquoi Molière imagina pour elle ce rôle de Nicole du *Bourgeois gentilhomme*, qui rit toujours, qui se tord de rire et qui veut bien être battue pourvu qu'on la laisse rire tout son soûl. Ainsi il utilisait la verve franche et mordante de l'acteur Hubert qui, selon la mode du temps, jouait les rôles de vieilles, et la dandination de Béjart cadet lorsqu'il dut représenter *la Flèche*, et la pâleur de Brécourt, relevant de maladie, qu'il prêta sans façon au vicomte de Jodelet, et que

ne pouvant dissimuler la fluxion dont il souffrait lui-même au moment où il joua *l'Avare*, il prit l'excellent parti de faire complimenter Harpagon par Frosine à propos de cette fluxion qui lui va si bien. »

XXIX

Cependant il donna encore, au mois de janvier 1671, une pièce à grand spectacle, à féeries, *Psyché*. C'était la mise en scène du roman de La Fontaine, fort en vogue dans le temps. Mais Molière ne l'ayant pu terminer pour le jour assigné par le roi, appela à son secours Corneille, Quinault et Lulli. Corneille, malgré ses soixante-cinq ans, fit, à cette occasion, les plus gracieux vers, peut-être, qu'il eût jamais écrits. Tout inspiré de l'auteur de *Tartuffe*, qu'il aimait, pour qui et avec qui il tra-

vaillait, il mit aussi ces deux vers dans le deuxième acte :

... Dans tous les climats on n'a que trop d'exemples,
Qu'il est, ainsi qu'ailleurs, des méchants dans les tem-
[ples.

Pour Molière, c'était si bien la vérité qu'il mettait dans ses pièces, que nous retrouvons ici, dans le rôle du roi, les vers qu'il avait adressés autrefois à Lamothe Le Vayer, lors de la mort de son fils... C'était son procédé : tout ce qu'il pouvait retrouver de lui-même, de son plus lointain passé, il le mettait dans ses œuvres. C'est ainsi qu'il intercala dans *le Misanthrope* quelques vers qui lui étaient restés de la traduction de *Lucrèce*, qu'il avait faite autrefois sous Gassendi, [et corrigée depuis, et dont un domestique avait perdu le manuscrit.

A cause de cela, nous devons peu regretter de n'avoir point la correspondance de Molière, car tout ce qui sortit de son âme en écrivant à ses amis, ou en causant avec eux, il le reprit et le mit dans ses pièces : contentons-nous donc de son théâtre, où nous retrouvons un reflet de sa vie entière.

Avec *Psyché*, nous voyons reparaître Baron sur la scène. Dans tout l'éclat et la fraîcheur de sa beauté première, n'ayant que dix-neuf ans, il joua d'une manière charmante le rôle de l'Amour. Armande fit Psyché, tandis que Molière, qui était devenu, depuis quelque temps, d'une maigreur extrême, représentait Zéphyre.

La Molière était à ravir dans le rôle de Psyché; Baron, dans celui de l'Amour, enlevait tous les cœurs. Les applaudissements, qui les enveloppèrent ensemble dans un même triomphe, les firent se regarder l'un l'autre avec émotion... La Molière s'aperçut alors que le petit garçon qu'elle battait autrefois était devenu un jeune homme élégant, passionné : c'était elle, dans la pièce qu'ils jouaient alors ensemble, qui disait la première à Baron qu'elle l'aimait; elle étendit son rôle à la réalité. La voilà donc, coquette un peu délaissée déjà des grands seigneurs, faisant l'éducation galante du jeune homme.

Une seule chose nous révèle la douleur de Molière : à partir de cette époque, il cessa de jouer le rôle d'Arnolphe; il le

confia à un autre, il ne pouvait plus sans doute prononcer ces deux vers :

Aurais-je pu prévoir, quand je l'ai vu petit,
Qu'il croîtrait pour cela ?

Quelle navrante prophétie ! Ainsi, après s'être servi si longtemps de la réalité dans ses comédies, c'était la comédie maintenant qui se faisait réalité !

Ne pouvant ou ne voulant point écrire lui-même cette déclaration de Psyché à l'Amour, dont les rôles devaient être remplis par sa femme et Baron, il en charge Corneille, et voilà que le vieux poète, retrouvant toute sa verve que l'on croyait perdue, lui écrit cette brûlante troisième scène du troisième acte, qui dut certainement enflammer les deux acteurs, surtout le jeune Baron, qui s'y entendait dire avec tant de grâce :

Ne les détournez point ces yeux qui m'empoisonnent,
Ces yeux tendres, ces yeux perçants, mais amoureux,
Qui semblent partager le trouble qu'ils me donnent.
Hélas ! plus ils sont dangereux,
Plus je me plais à m'attacher sur eux !
Par quel charme nouveau que je ne puis comprendre,
Vous dis-je plus que je ne dois ;
Moi de qui la vertu devrait du moins attendre

Que vous m'expliquassiez le trouble où je vous vois?
Vos sens comme les miens paraissent interdits :
C'est à moi de m'en taire, à vous de me le dire ;
Et cependant c'est moi qui vous le dis!

Que d'étranges fatalités! Toutefois, cette passion de Baron et de la Molière dura peu. Molière, dans ce nouveau malheur, détourna-t-il les yeux du présent pour ne plus revivre que dans son passé? Je ne sais; pourtant, qu'il dut se plaire au souvenir de ce temps où, comédien ambulant, pauvre, ignoré encore, mais riche d'espoir, de jeunesse et d'amour, il courait la province de ville en ville et de châteaux en châteaux, écrivant *l'Étourdi*, *le Dépit*, élevant avec tendresse sa petite Béjart, et recevant, sous le manteau de Mascarille, ses premiers applaudissements! Il voulut revoir ce rôle de sa jeunesse, il voulut le rejouer; mais combien, j'imagine, cela lui paraissait faible et le satisfaisait peu maintenant! Il le refit en prose dans le rôle de Scapin ; mais avec combien plus de science et d'habileté cette fois, et d'expérience des choses de la vie!

Les Fourberies de Scapin furent représentées le 24 mai 1671. Il joua le rôle de

Scapin, qui allait si bien, dans la scène du sac, à sa volubilité d'expression. *Il semblait qu'il eût plusieurs voix.*

Mais il faut, à propos de cette pièce, justifier Molière d'une accusation acceptée trop légèrement par les commentateurs. Tout le monde, depuis deux cents ans, répète, sans en du tout comprendre le sens et l'origine, le mot devenu célèbre : « Je prends mon bien partout où je le trouve. » Et l'on ne voit là qu'une plaisanterie d'assez mauvais goût par laquelle Molière aurait essayé de se disculper d'un plagiat d'autant plus blamâble qu'il eût été fait aux dépens d'un ancien ami, d'un ancien camarade d'enfance; et, comme nous l'a dit tout à l'heure son biographe Grimarest : « Si l'on eût mieux connu sa droiture en toutes choses, on ne l'eût jamais soupçonné d'une telle action. »

L'anecdote qui a donné lieu à cette méprise a été obscurcie et embrouillée à plaisir, ce semble. Rien de plus aisé pourtant que de remettre les faits en leur ordre, on verra que les choses, comme elles se sont réellement passées, sont plus

conformes au caractère sérieux et loyal de Molière.

Le futur auteur du *Misanthrope* avait composé au collège, en collaboration avec Cyrano de Bergerac, la comédie du *Pédant joué;* nous avons dit cela. Cyrano, lui aussi, depuis, travailla pour le théâtre et fit représenter, en 1653, une tragédie d'*Agrippine* qui n'était pas sans quelques scènes fort belles. Malheureusement il mourut deux ans après ce succès, en 1653, à l'âge de trente-cinq ans, laissant plusieurs manuscrits fort originaux, entre autres, son *Histoire comique des États et Empires de la lune* et l'*Histoire comique des États et Empires du soleil.* Tout cela fut publié après la mort de l'auteur et l'on ne manqua pas d'y joindre *le Pédant joué*, dont on retrouva aussi le manuscrit dans ses papiers.

Molière eut grand plaisir à revoir cette pièce où se trouvaient ses premiers essais. Or, à quelque temps de là, il représentait *les Fourberies de Scapin.* Quelqu'un lui faisant observer que la scène de la galère se trouvait dans *le Pédant joué*, de Cyrano, il fit alors, sans autre explication, la célè-

bre réponse : « Je reprends mon bien partout où je le retrouve. » C'était, en effet, *son bien* que Molière avait repris, car la scène de la galère, empruntée au *Pédant joué*, avait été autrefois écrite par Molière lui-même, ainsi que la scène des paysans, et quelques autres qu'il est aisé de reconnaître en lisant la pièce, dans les œuvres de Bergerac, tant les deux écrivains sont dissemblables et faciles à distinguer l'un de l'autre. Qu'il me soit permis de reproduire ici la scène de la galère turque telle qu'elle se trouve dans *le Pédant joué*. Quant à la scène analogue des *Fourberies de Scapin*, elle est dans toutes les mains, il sera aisé de faire la comparaison :

CORBINELI (OU SCAPIN).

« Hélas! tout est perdu. Votre fils est mort.

GRANGER (OU GÉRONTE).

« Mon fils est mort? Es-tu hors de sens?

CORBINELI.

« Non, je parle sérieusement : votre

fils, à la vérité, n'est pas mort, mais il est entre les mains des Turcs.

GRANGER.

« Entre les mains des Turcs? Soutiens-moi, je suis mort.

CORBINELLI.

« A peine étions-nous entrés en bateau pour passer de la porte de Nesle au quai de l'École...

GRANGER.

« Et qu'allais-tu faire à l'école, baudet?

CORBINELLI.

« Mon maître s'étant souvenu du commandement que vous lui avez fait d'acheter quelque bagatelle qui fût rare à Venise et de peu de valeur à Paris, pour en régaler son oncle, s'était imaginé qu'une douzaine de cottrets n'étant pas chers, et ne s'en trouvant point par toute l'Europe de mignons comme en cette ville, il devait en porter là. C'est pourquoi nous passions vers l'école pour en acheter; mais à peine avions-nous éloigné la côte,

que nous avons été pris par une galère turque.

GRANGER.

« Eh ! de par le cornet retors de Triton, dieu marin, qui jamais ouït parler que la mer fût à Saint-Cloud, qu'il y eût là des galères, des pirates, ni des écueils ?

CORBINELI.

« C'est en cela que la chose est plus merveilleuse. Et quoique l'on ne les ait point plus vus en France que cela, que sait-on s'ils ne sont pas venus de Constantinople jusqu'ici entre deux eaux ?

PASQUIER (acolyte de Corbineli).

« En effet, monsieur, les Topinambous qui demeurent quatre ou cinq cents lieues au-delà du monde, vinrent bien autrefois à Paris ; et l'autre jour encore les Polonais enlevèrent bien la princesse Marie en plein jour à l'hôtel de Nevers, sans que personne osât branler.

CORBINELI.

« Mais ils ne se sont pas contentés de ceci, ils ont voulu poignarder votre fils.

PASQUIER.

« Quoi, sans confession ?

CORBINELI.

« S'il ne se rachetait par de l'argent.

GRANGER.

« Ah ! les misérables ! c'était pour incuter la peur dans cette jeune poitrine.

PASQUIER.

« En effet, les Turcs n'ont garde de toucher l'argent des chrétiens à cause qu'il a une croix.

CORBINELI.

« Mon maître ne m'a jamais pu dire autre chose, sinon : Va-t'en trouver mon père, et lui dis... ses larmes aussitôt suffoquant sa parole, m'ont bien mieux expliqué qu'il n'eût su faire, les tendresses qu'il a pour vous.

GRANGER.

« Que diable aller faire aussi dans la galère d'un Turc ? d'un Turc ! *Perge.*

CORBINELI

« Ces écumeurs impitoyables ne me voulaient pas accorder la liberté de vous venir trouver, si je ne m'étais jeté aux pieds du plus apparent d'entre eux. Ah! monsieur le Turc, lui ai-je dit, permettez-moi d'aller avertir son père qui vous enverra tout à l'heure sa rançon.

GRANGER.

« Tu ne devais pas parler de rançon; ils se seront moqués de toi.

CORBINELI.

« Au contraire; à ce mot il a un peu rasséréné sa face. Va, m'a-t-il dit; mais si tu n'es pas ici de retour dans un moment, j'irai prendre ton maître dans son collège et vous étranglerai tous trois aux antennes de notre navire. J'avais si peur d'entendre encore quelque chose de plus fâcheux ou que le diable ne me vînt emporter, étant en la compagnie de ces excommuniés, que je me suis promptement jeté dans un esquif, pour vous avertir des particularités de cette rencontre.

GRANGER.

« Que diable aller faire dans la galère d'un Turc?

PASQUIER.

« Qui n'a peut-être pas été à confesse depuis dix ans?

GRANGER.

« Mais penses-tu qu'il soit bien résolu d'aller à Venise?

CORBINELI.

« Il ne respire autre chose.

GRANGER.

« Le mal n'est pas sans remède. Pasquier, donne-moi le réceptacle des instruments de l'immortalité, *scriptorium scilicet*.

CORBINELI.

« Qu'en désirez-vous faire?

GRANGER.

« Écrire une lettre à ces Turcs.

CORBINELI.

« Touchant quoi?

GRANGER.

« Qu'ils me renvoient mon fils, parce que j'en ai affaire; qu'au reste ils doivent excuser la jeunesse, qui est sujette à beaucoup de fautes, et que s'il lui arrive une autre fois de se laisser prendre, je leur promets, foi de docteur, de ne leur en plus obtendre la faculté auditive.

CORBINELI

« Ils se moqueront par ma foi de vous.

GRANGER.

« Va-t'en leur dire de ma part que je suis tout prêt de leur promettre, pardevant notaire, que le premier des leurs qui me tombera entre les mains, je le leur renverrai pour rien. — Ah! que diable aller faire en cette galère? — Ou dis-leur qu'autrement je vais me plaindre à la justice. — Sitôt qu'ils l'auront remis en liberté, ne vous amusez ni l'un ni l'autre, car j'ai affaire de vous.

CORBINELI.

« Tout cela s'appelle dormir les yeux ouverts.

GRANGER.

« Mon Dieu! faut-il être ruiné à l'âge où je suis? Va-t'en avec Pasquier; prends le reste du teston que je lui donnai pour la dépense, il y a huit jours. — Aller sans dessein dans une galère! — Prends tout le reliquat de cette pièce. Ah! malheureuse géniture, tu me coûtes plus d'or que tu n'es pesant! Paye la rançon, et ce qui restera, emploie-le en œuvres pies! — Dans la galère d'un Turc! — Bien! Va-t'en! Mais dis-moi, misérable, dis-moi que diable allais-tu faire dans cette galère? Va prendre dans mes armoires ce pourpoint découpé que quitta feu mon père, l'année du grand hiver.

CORBINELI.

« A quoi bon ces fariboles? Vous n'y êtes pas, il faut tout au moins cent pistoles pour sa rançon.

GRANGER.

« Cent pistoles! ah! mon fils! ne tient-il qu'à ma vie pour conserver la tienne? mais cent pistoles! Corbineli, va-t'en lui dire qu'il se laisse pendre sans dire mot; cependant qu'il ne s'afflige point, car je les en ferai bien repentir.

CORBINELI.

« Mademoiselle Genevotte n'était pas trop sotte, qui refusait tantôt de vous épouser, sur ce que l'on l'assurait que vous étiez d'humeur, quand elle serait esclave en Turquie, de l'y laisser.

GRANGER.

« Je les ferai mentir. S'en aller dans la galère d'un Turc! Eh! quoi faire, de par tous les diables, dans cette galère? O galère, galère, tu mets bien ma bourse aux galères! »

La citation est un peu longue, mais elle est amusante, instructive, et montre que Molière n'avait pas tort de reprendre son bien dans la pièce de Cyrano, puisqu'il l'y

retrouvait. Il est curieux aussi de voir comment, en replaçant dans *les Fourberies de Scapin* cet essai de sa jeunesse, il sut l'amener à la perfection.

Dans tous les cas, il résulte de tout ceci que Molière n'avait été le plagiaire que de lui-même et qu'il était, en le faisant, tout à fait dans son droit.

Vers la même époque, et se tenant toujours dans son passé, il recueillit dans ses souvenirs encore et dans ses propres papiers peut-être de quoi arranger une petite comédie de ces *pecques provinciales* qu'il avait observées autrefois, et il donna au mois de décembre de la même année *la Comtesse d'Escarbagnas*, où il ne joua point et qu'il ne fit point imprimer.

XXX

Cependant ses amis effrayés des progrès de son mal, Boileau, Mignard, quelques autres, furent trouver sa femme et firent tant qu'ils les raccommodèrent. Ils firent envisager à celle-ci qu'il y allait de la santé, de la vie de celui à qui elle devait tout, qui l'avait élevée.

Par reconnaissance donc, et par pitié peut-être, elle revint à lui. Molière, dans sa joie magnanime, oublia tout, même son mal. Pour complaire à sa femme, « pour rendre leur union plus parfaite, dit Grimarest, il quitta l'usage du lait qu'il n'avait point discontinué jusqu'alors, et il se remit à la viande.

Sa femme revenue à lui, il écrivit pour elle, dans ce dernier retour de jeunesse, la plus achevée, la plus délicieuse de toutes

ses créations féminines, le rôle d'Henriette, dans *les Femmes savantes*. Cependant il joua dans cette pièce, non plus, comme autrefois, le rôle de l'amant, mais le rôle du père (le rôle de Chrysalde).

Remarquons ici combien Molière aima les femmes; personne, en son temps, ne s'est intéressé à elles autant que lui, ne les a mieux comprises, mieux appréciées. Voyez, dans ses comédies, combien la plupart de celles qu'il nous montre sont remplies de grâces, d'honnêteté et de bon sens : Éliante, Elmire, Henriette; et dans une autre classe, Lisette, Dorine, Madame Jourdain.

Mais aussi qu'il voyait avec peine les occupations futiles de quelques-unes, leurs prétentions à la science, aux arguties d'école, d'où *le raisonnement a banni la raison!...* Eh! que ne restaient-elles dans leur simplicité naïve, douces, tendres, sincères (comme Henriette)? Qu'ont-elles à demander à l'étude, elles à qui la nature a tout donné? Pourquoi surtout avaient-elles fui les saintes occupations du ménage? Que ne prenaient-elles, au lieu de tout ce fatras pédantesque, *un dé, du*

fil et des aiguilles! Et puis une femme devait-elle avoir, pour la conduire, autre docteur que son mari? Qu'est-ce donc que ce Monsieur Trissotin, toujours là entre Philaminte et Chrysalde?... Qu'il parte, qu'il soit chassé; et que la femme, laissant là son rôle de philosophe, revienne aux soins de sa famille!

Former aux bonnes mœurs l'esprit de ses enfants,
Faire aller son ménage, avoir l'œil sur ses gens,
Et régler la dépense avec économie,
Doit être son étude et sa philosophie.

Qu'ajouterais-je à ces paroles? sinon qu'il fallait, pour écrire cette pièce, non pas seulement la science et le génie de Molière, mais encore avoir aimé la famille, la vie honnête, comme il l'aima, et en avoir été sevré aussi cruellement qu'il le fut.

Les Femmes savantes furent représentées le 11 mars 1672. La comédie atteignit ici, comme art et comme style, à son plus haut point de perfection; mais, excepté dans le rôle de Martine, joué d'original par la servante de Molière, cette œuvre de calme et de sérénité, trop simple pour le théâtre, n'eut point de succès.

XXXI

Les critiques superficiels ont cru que Molière dans *les Femmes savantes*, comme dans la plupart de ses autres pièces, avait été défavorable aux femmes. Quelques-uns ont appuyé cette opinion sur la fameuse tirade de Gros-René dans *le Dépit amoureux*. Mais c'est le contraire qui est vrai. Si quelqu'un est ridicule et fantasque dans cette scène, ce n'est pas Marinette, c'est Gros-René.

Ce valet et son maître Éraste se sont imaginés que Lucile et Marinette les trompent, et sur cette vision, les voilà, l'un et l'autre, tombés dans une vraie frénésie. Ce ne sont plus seulement Marinette et Lucile qui sont l'objet de leurs déclamations, l'anathème s'étend à tout le sexe :

... Je ne veux plus m'embarrasser de femmes,
A toutes je renonce et crois, en bonne foi,
Que vous ferez fort bien de faire comme moi,

Car, voyez-vous, la femme est, comme a dit mon
Un certain animal. . . . . [maître,

Et voilà notre Gros-René qui ne sait plus ce qu'il dit, mais il n'en arrive pas moins à cette conclusion :

Que... les femmes enfin ne valent pas le diable.

Eh bien! dans un instant, pour voir tomber cet amant farouche aux pieds de Marinette, que faudra-t-il? Une justification? Une preuve d'innocence? Non, pas même cela. On se rappelle Gros-René ramassant à terre un brin de paille :

« — Romps, voilà le moyen de ne s'en
[plus dédire.
« — Romps. Tu ris, bonne bête?

MARINETTE.

« Oui, car tu me fais rire.

GROS-RENÉ.

« La peste soit ton ris. Voilà tout mon
[courroux
« Déjà dulcifié. Qu'en dis-tu? Rompons-
« Ou ne rompons-nous pas? [nous

MARINETTE.

« Vois.

GROS-RENÉ.

« Vois, toi,

MARINETTE.

« Vois toi-même.

GROS-RENÉ.

« Est-ce que tu consens que jamais je ne [t'aime?

MARINETTE.

« Moi, ce que tu voudras.

GROS-RENÉ.

« Ce que tu voudras, toi.

« Dis.

MARINETTE.

« Je ne dirai rien...

GROS-RENÉ.

« Ni moi non plus.

MARINETTE.

« Ni moi

GROS-RENÉ.

« Ma foi, nous ferons mieux de quitter
« Touche, je te pardonne. [la grimace.

MARINETTE.

« Et moi, je te fais grâce. »

Si quelqu'un est raillé dans ces scènes si vraies, est-ce la femme ou l'homme? Ne cherchons pas à le deviner. Nous nous élevons ici au-dessus de toute raillerie. Molière n'est pas juge, il est peintre et sa peinture a pour caractère d'être faite avec un sentiment de pitié supérieure, avec une infinie indulgence, une infinie bonté; la bonté c'est le fond du cœur de Molière.

Dans une autre de ses premières pièces : *Sganarelle*, il nous montre un mari qui, comme les amants du *Dépit amoureux*, soupçonne à tort sa femme innocente.

Vient ensuite *Don Garcie de Navarre ou le Prince jaloux*, c'est le même sujet dans une pièce plus sérieuse.

Dans *l'École des Maris* sont mises en scène trois femmes également charmantes,

avisées, spirituelles, mais également honnêtes, tendres et loyales. On ne sait laquelle préférer d'Isabelle ou de Léonor, malgré leurs situations et leurs dispositions d'esprit si différentes.

L'École des Femmes va nous montrer Arnolphe et Agnès. De quel côté, entre ces deux personnages, sera le cœur du poète et le nôtre ?

Dans *le Festin de Pierre* nous aurons le séducteur flétri. La Femme n'y apparaîtra que pour prononcer sur Don Juan un cri de malédiction et finalement pour le prendre en pitié.

Avec *l'Amour médecin* nous verrons une petite fille rusée venir à bout, très malicieusement, d'épouser son amant Clitandre, en dépit de Monsieur son père qui voudrait bien, en ses vieux jours, n'être dépouillé ni de sa fille ni de son argent.

Le Misanthrope, il est vrai, met en scène la coquette terrible. C'est sa propre femme, nous l'avons vu, que Molière voulut peindre dans cette œuvre si personnelle ; et pourtant, malgré sa colère, quel esprit, quels charmes, quelles grâces il lui

a prêtées! pour l'avoir ainsi peinte, de quelle âme généreuse faut-il qu'il l'ait aimée!

Parlerons-nous des trois types féminins exposés dans *Tartuffe :* Elmire, Marianne, Dorine? Ce sont des modèles de loyauté dans Elmire, de grâce dans Marianne et de bon sens en Dorine.

Arrivons au *Bourgeois gentilhomme.* Ici encore c'est le maître de la maison, Monsieur Jourdain, qui, par ses visions et folies, met tout le ménage sens dessus dessous et cause le désespoir de sa famille. Heureusement Madame Jourdain, l'honnête et sage bourgeoise (l'élément démocratique d'alors), est là pour tout sauver, comme Elmire dans *Tartuffe.* Et combien pourtant, dans leur supériorité, ces deux types féminins sont différents l'un de l'autre!

Quand il écrivit *les Femmes savantes,* Molière nous avait montré déjà bien des femmes gracieuses et sensées, il sut pourtant, dans le rôle d'Henriette, se surpasser lui-même. En face de ces trois pédantes, Philaminte, Armande, Bélise, il voulut montrer jusqu'où peut aller la grâce chez

la femme qui, tout en s'instruisant, sait rester naturelle et ne pas sortir des attributions de son sexe.

Et faut-il rappeler que dans cette même pièce, après tant de servantes, tant de paysannes, tant de braves filles du peuple, si gaies, si loyales, si sensées en leur simplicité villageoise, il nous en montre une, *Martine*, qui les efface toutes?

Molière nous apprend partout à respecter les femmes, mais il faut pour cela qu'elles ne soient ni fausses, ni prudes, ni coquettes, ni pédantes.

Il saura pourtant tout à l'heure (peut-être par une réminiscence de son enfance) créer un type féminin odieux, celui de la marâtre, celui de la belle-mère qui chez un vieillard essaye de supplanter les enfants et n'y réussit que trop bien. Nous verrons cela dans sa dernière pièce, *le Malade imaginaire*. C'est après *Tartuffe* et *Don Juan* le plus horrible rôle qu'il ait créé. Mais à côté de la marâtre *Béline* il placera un type touchant de piété filiale. Et puis pour égayer ce sujet un peu sombre, nous aurons la servante Toinette. Mais ce n'est pas tout : Molière, pour

la première fois, va mettre en scène une enfant, une petite fille, Louison, et jamais vous ne retrouverez rien de plus spirituellement espiègle.

Pour nous résumer ici, nous dirons que Molière n'a décidément flétri que trois personnages : le séducteur *(Don Juan)* ; la marâtre (Béline) et par dessus tout *Tartuffe*.

XXXII

Six mois après la représentation des *Femmes savantes*, en septembre 1672, Armande devint mère pour la troisième fois. Molière voulut, pour marraine de cet enfant, la belle M^lle^ Mignard et pour parrain le frère de son ami Despréaux, Boileau Puimorin. L'enfant reçut les noms de *Pierre-Jean-Baptiste Armand,* les deux noms réunis du père et de la mère, précédés de celui de Mignard.

Cet enfant mourut peu après sa nais-

sance, comme avait fait le premier; le second seul (né en 1665, au temps des relations avec le comte de Guiche), survécut à Molière : c'était une fille, elle s'appelait Esprit-Madeleine ; elle avait eu pour marraine sa tante Madeleine Béjart, et pour parrain le comte Esprit de Modène, amant (et peut-être mari en secret) de Madeleine.

Madeleine Béjart, un mois après la représentation des *Femmes savantes*, en février, était morte. Béjart aîné était mort; Duparc, sa femme, Lespy, Mlle Ducroisy, Dufresne étaient morts. Tout vieillissait et semblait s'éteindre autour de Molière. Sa femme, cependant, le voyant un peu mieux, reprenait ses allures et le délaissait de nouveau. Il comprit alors que ce qu'elle avait témoigné de tendresse, dans ces derniers temps, n'avait été que feinte et compassion ; il savait, d'ailleurs, qu'une femme peut avoir ainsi pitié d'un homme; il l'avait fait dire autrefois à Elvire, dans *Don Garcie de Navarre* :

Ma pitié, complaisante à ses brûlants soupirs,
D'un dehors favorable amusait ses désirs,
Et voulait réparer, par ce faible avantage,
Ce qu'au fond de mon cœur je lui faisais d'outrage.

Cette apparence de retour n'avait donc été pour lui qu'un simple traitement, un régime en quelque sorte pour l'empêcher de mourir!

Ce fut le dernier coup.

Le changement de nourriture, d'ailleurs, y contribuant, la maladie le reprit violente et rapide, et ne lui laissa plus de repos. La toux, les convulsions, le crachement de sang, devenaient de plus en plus fréquents et effrayants.

Il n'avait pourtant encore que cinquante et un ans!

XXXIII

Boileau vint le voir et le trouva fort incommodé de sa toux et faisant des efforts de poitrine, dit un biographe, qui semblaient le menacer d'une fin prochaine. Molière fut avec Boileau plus affectueux

que jamais. Plus il se voyait abandonné de sa femme, plus aussi il devenait sensible à la moindre amitié. Boileau, tout attendri, ne put s'empêcher de lui dire, avec des larmes dans les yeux : « Mon pauvre Monsieur de Molière, vous voilà dans un pitoyable état. La contention continuelle de votre esprit, l'agitation de vos poumons sur votre théâtre, tout enfin devrait vous déterminer à renoncer à la représentation; n'y a-t-il que vous dans la troupe qui puissiez exécuter les premiers rôles ? Contentez-vous de composer, et laissez l'action théâtrale à quelqu'un de vos camarades : cela vous fera plus d'honneur dans le public, qui regardera vos acteurs comme vos gagistes; vos acteurs, d'ailleurs, qui ne sont pas des plus souples avec vous, sentiront mieux votre supériorité. — Ah ! Monsieur Despréaux, répondit Molière, que me dites-vous là ? il y a un honneur pour moi à ne point quitter. »

Il y avait autre chose encore : Molière aimait ses planches, il aimait le public. D'ailleurs, il se plaisait à réaliser lui-même sa pensée... Qui donc aurait pu le remplacer dans tous ces rôles écrits pour lui ? Il

ne se pouvait plus passer de cet épanchement entier de lui-même ; sa passion pour le théâtre n'avait fait qu'augmenter à mesure que tout le reste lui avait manqué. Ce public, assemblé tous les soirs, qui venait l'écouter depuis plus de trente ans, il lui avait confié les secrets de son âme, et plus il approchait de son terme, plus il avait besoin de le voir et de lui parler encore.

Molière ne pouvait plus vivre sans le théâtre ; il voulut y donner jusqu'à son dernier souffle. Il se sentait aller : était-ce maladie, épuisement, douleur morale ? Hélas ! tout se mêlait ensemble d'une telle manière que lui-même, peut-être, en de certains moments, n'aurait pu dire s'il se mourait de son mal ou de ses tristesses. Dans ces doutes sur sa maladie même, il voulut écrire et jouer, tout mourant, *le Malade imaginaire :*

Votre plus haut savoir n'est que pure chimère,
Vains et peu sages médecins ;
Vous ne pouvez guérir par vos grands mots latins
La douleur qui me désespère
Votre plus haut savoir n'est que pure chimère.

9

XXXIV

Le vendredi 17 février 1673, jour où « l'on devait donner la troisième représentation du *Malade imaginaire* », dit Grimarest, « Molière se trouva tourmenté de sa fluxion beaucoup plus qu'à l'ordinaire, ce qui l'engagea à faire appeler sa femme, à qui il dit, en présence de Baron : « Tant que ma vie a été mêlée également « de douleur et de plaisir, je me suis cru « heureux ; mais, aujourd'hui que je suis « accablé de peines sans pouvoir compter « sur un moment de satisfaction et de « douceur, je vois bien qu'il me faut « quitter la partie : Je ne puis plus tenir « contre les douleurs et les déplaisirs, qui « ne me donnent pas un moment de relâ- « che. Mais, ajouta-t-il en réfléchissant, « qu'un homme souffre avant que de « mourir ! »

« La Molière et Baron furent vivement touchés du discours de M. de Molière, auquel ils ne s'attendaient pas, quelque incommodé qu'il fût. Ils le conjurèrent, les larmes aux yeux, de ne point jouer ce jour-là, et de prendre du repos pour se remettre : « Comment voulez-vous que je « fasse ? leur dit-il, il y a cinquante pau- « vres ouvriers qui n'ont que leur journée « pour vivre; que feront-ils si l'on ne « joue pas? Je me reprocherais d'avoir « négligé de leur donner du pain un seul « jour, le pouvant faire absolument. »

« Mais il envoya chercher les comédiens, à qui il dit que, se sentant plus incommodé que de coutume, il ne jouerait point ce jour-là s'ils n'étaient prêts à quatre heures précises pour jouer la comédie : « Sans cela, leur dit-il, je ne « puis m'y trouver, et vous pouvez rendre « l'argent. »

« Les comédiens tinrent les lustres allumés précisément à quatre heures; Molière représenta avec beaucoup de difficulté, et la moitié des spectateurs s'aperçut qu'en prononçant *juro*, dans la cérémonie du *Malade imaginaire*, il lui prit une convul-

sion. Ayant remarqué lui-même que l'on s'en était aperçu, il se fit un effort et cacha par un ris forcé ce qui venait de lui arriver.

« Quand la pièce fut finie, il prit sa robe de chambre et fut dans la loge de Baron, et lui demanda ce qu'on disait de sa pièce. M. Baron lui répondit que ses ouvrages avaient toujours une heureuse réussite à les examiner de près, et que, plus on les représentait, plus on les goûtait. « Mais, « ajouta-t-il, vous paraissez plus mal que « tantôt. » — « Cela est vrai, lui répondit « Molière, j'ai un froid qui me tue. » Baron, après lui avoir touché les mains qu'il trouva glacées, les lui mit dans son manchon pour les réchauffer; il envoya chercher ses porteurs, pour le porter promptement chez lui, et il ne quitta point sa chaise de peur qu'il ne lui arrivât quelque accident du Palais-Royal dans la rue Richelieu, où il logeait. Quand il fut dans sa chambre, Baron voulut lui faire prendre du bouillon dont la Molière avait toujours provision pour elle ; car on ne pouvait avoir plus de soin de sa personne qu'elle n'en avait. « Eh non! dit-il, les bouillons de

« ma femme sont de vraie eau-forte pour « moi ; car vous savez tous les ingrédients « qu'elle y fait mettre : donnez-moi plutôt « un petit morceau de fromage de Parme- « san. » Laforêt lui en apporta avec un peu de pain, et il se fit mettre au lit. Il n'y eut pas été un moment, qu'il envoya demander à sa femme un oreiller rempli d'une drogue qu'elle lui avait promis pour dormir. « Tout ce qui n'entre point dans le corps, « dit-il, je l'éprouve volontiers ; mais les « remèdes qu'il faut prendre me font « peur ; il ne faut rien pour me faire per- « dre ce qui me reste de vie. » Un instant après, il lui prit une toux extrêmement forte, et, après avoir craché, il demanda de la lumière : « Voici, dit-il, du change- « ment. » Baron, ayant vu le sang qu'il venait de rendre, s'écria avec frayeur. — « Ne vous épouvantez point, lui dit Mo- « lière, vous m'en avez vu rendre bien « davantage. Cependant, ajouta-t-il, allez « dire à ma femme qu'elle monte. » — Il resta assisté de deux sœurs religieuses, de celles qui viennent ordinairement à Paris quêter pendant le carême, et auxquelles il donnait l'hospitalité. Elles lui prodiguè-

rent, à ce dernier moment de sa vie, tout le secours édifiant que l'on pouvait attendre de leur charité, et il leur fit paraître tous les sentiments d'un bon chrétien, et toute la résignation qu'il devait à la volonté du Seigneur. Enfin, il rendit l'âme entre les bras de ces deux bonnes sœurs; le sang qui lui sortait par la bouche en abondance l'étouffa. Ainsi, quand sa femme et Baron remontèrent, ils le trouvèrent mort. »

(GRIMAREST.)

XXXV

AINSI se termina cette vie si pleine, si agitée. J'aurais pu ajouter que la mort même ne put prodiguer le repos à Molière; que la haine s'acharna jusque sur son cadavre.

On ne sait plus maintenant où dorment

ses malheureux restes : ils ont été perdus, dispersés, avec les cendres de La Fontaine ; et ce ne sont point leurs os que renferment les deux tombeaux du Père-Lachaise, sur lesquels on ne lit point pourtant sans quelque émotion, dans un tel lieu, les noms réunis de ces deux hommes qui, de leur vivant, se sont aimés, appréciés et encouragés l'un l'autre. J'aurais pu aussi, comme on l'a déjà fait tant de fois, donner le récit de ses funérailles ; mais, après deux siècles de gloire, à quoi bon renouveler cette honte, ô Molière, à ceux qui t'ont refusé la sépulture?

Oublions-les, oublions leurs cabales et leurs haines ; pour moi, désormais, je veux me rappeler seulement combien tu as aimé, combien tu as été bon et sincère.

Je dirai pourtant qu'après mille démarches, après avoir attendu plusieurs jours, et les supplications les plus touchantes, les plus nobles, ayant été faites par sa veuve, qui, dans tout ceci, se comporta dignement, son corps, sur un ordre du roi, fut déposé, la nuit, aux flambeaux, mais sans clergé, sans prières, dans un coin du cimetière Saint-Joseph. Le cortège se

composait d'une centaine de ses amis qui le pleurèrent et le bénirent.

J'ajoute encore qu'Armande, quelque temps après, se remaria; mais il semble qu'elle ait senti, plus tard, tout ce qu'elle avait perdu en Molière.

On dit qu'elle avait fait placer sur sa tombe une large et longue pierre, et que, durant un hiver très froid, en mémoire de celui qui n'était plus, elle fit, sur cette pierre même, entretenir un grand feu pour réchauffer les pauvres de sa paroisse.

Le froid passé, il se trouva que la pierre avait été calcinée et fendue par le feu. Lorsque Armande fut morte, des gens soigneux la retirèrent et l'on ne sut plus où reposait Molière.

Cette pierre, ainsi brisée, eût été pourtant sur sa tombe un touchant souvenir, en nous montrant qu'il ne fut point tout à fait oublié de celle qu'il avait tant aimée.

FIN.

3 2044 036 878